

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

TOME XLIII.



CORBEIL. — IMPRIMERIE DE CRÉTÉ.

THÉATRE

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

II



PARIS,
HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR
DE F. SOULIÉ, H. DE BALZAC, ALPHONSE BROT, JULES LECOMTE, etc.
RUE DES BEAUX-ARTS, 5, A L'ENTRESOL.
1840





CLOTILDE,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE.

En collaboration avec M. ADOLPHE BOSSANGE,

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 11 SEPTEMBRE 1832.

A

MADEMOISELLE MARS,

Hommage

DE RECONNAISSANCE ET D'ADMIRATION.

Frédéric Soulié.
Adolphe Bossange.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHRISTIAN.............................	M. Ligier.
DE LESPINOIS..........................	M. Desmousseaux.
Le marquis DE BISSY...................	M. Menjaud.
RAFAEL BAZAS..........................	M. Geffroi.
JOSEPH...........	M. Samson.
VINCENT...............................	M. Regnier.
le directeur d'une prison.............	M. Marius.
un valet..............................	M. Faure.
un commissaire de police..............	M. Monlaur.
CLOTILDE DE VALÉRY..................	Mlles Mars.
Mme D'ARMÉLY.........................	Dupuis.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER,

Le théâtre représente un pavillon tendu en tente, à droite ; il ouvre par des portes-fenêtres sur un jardin, au fond par une porte sur une petite rue ; à gauche, une porte basse qui ouvre dans une seconde pièce.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME D'ARMÉLY, DE LESPINOIS.

LESPINOIS, entrant.

Quel luxe dans cet hôtel que nous venons de parcourir, dans ces jardins qui en dépendent, et jusque dans ce pavillon qui semble de loin une ruine au milieu des arbres, et qui, vous le voyez, est un salon de lecture d'une élégance achevée?

MADAME D'ARMÉLY.

Et comme Clotilde se plaît à tout admirer! Jamais provinciale ne prodigua tant d'éloges à la disposition d'un appartement. Aussi l'ai-je laissée achever son inspection avec ce vieux domestique qui ne parle de M. Christian, son maître, que les larmes aux yeux, et ce fat de

Bissy, qui, pour la première fois, trouve à admirer autre chose que lui.

LESPINOIS.

C'est le futur hôtel de Clotilde ; ne voulez-vous point qu'elle s'en occupe?

MADAME D'ARMÉLY.

Sans doute ; mais pour une jeune fille riche et élevée comme elle dans des habitudes de luxe, cet enthousiasme est, à vrai dire, d'un ridicule et d'une inconvenance...

LESPINOIS.

Vous savez qu'il n'y a guère de convenance dans ce que fait et dit mademoiselle de Valéry. Tout ce qui est restreint et soumis aux exigences du monde lui paraît étroit, mesquin et vulgaire. Fille de Napolitain, le sang italien brûle encore dans ses veines ; les amours délirans, les jalousies furieuses, les malheurs, les crimes même, voilà ce qu'il lui faut pour l'animer et l'intéresser.

MADAME D'ARMÉLY.

Qu'y a-t-il donc de si délirant dans une tenture ou un fauteuil pour s'enthousiasmer au point qu'elle fait?

LESPINOIS.

Vous qui êtes femme, vous ne devinez pas la cause de cette admiration?

MADAME D'ARMÉLY.

Il n'y a certes rien à deviner. Clotilde épargne ce tra-

vail à ma pénétration, elle ne cache point ses sentimens; c'est M. Christian, son futur époux, qui a ordonné tous ces arrangemens qu'elle n'eût pas daigné regarder chez vous ou chez moi : dès lors tout est beau, exquis, charmant, délicieux. Je vous assure que, pour des indifférens, cette adoration, ce fanatisme de mobilier, est fort ennuyeux et fort déplaisant.

LESPINOIS.

Parce que l'amour qui l'inspire est plus déplaisant encore, n'est-ce pas?

MADAME D'ARMÉLY.

Pourquoi cela? vous savez bien que c'est une chose finie, un parti pris, et qu'il m'importe fort peu que Christian épouse Clotilde.

LESPINOIS.

Cependant vous en parlez avec une passion et une humeur...

MADAME D'ARMÉLY.

Pour un magistrat qui avez fait pendant dix ans de l'interprétation des mots un moyen de fortune, vous devriez mieux les appliquer aux choses. Je parle du mariage de Christian sans passion, parce que la passion, même en amour ou en jalousie, me semble une chance immanquable d'être trompée ou malheureuse. J'en parle avec humeur parce que lorsqu'une femme a désiré et obtenu les hommages d'un homme de mérite, aimable et riche, elle ne les perd jamais sans que sa vanité au moins n'en soit vivement blessée.

LESPINOIS.

Il y a beaucoup à dire sur tout cela.

MADAME D'ARMÉLY.

Voyons, l'homme aux commentaires, qui suspecteriez volontiers le silence et qui informeriez contre un regard, qu'y a-t-il à dire?

LESPINOIS.

D'abord, que vos calculs sont bien plus dérangés par ce mariage que votre vanité n'en est blessée.

MADAME D'ARMÉLY.

Pourquoi le nierais-je? Restée veuve avec une médiocre fortune, mais alliée à l'un des ministres les plus influens, je puis reprendre l'état brillant que j'ai perdu; souvent mon oncle m'a dit que l'un des postes les plus éminens dans l'État serait ma nouvelle dot, si l'homme dont je ferais mon mari était digne de cette faveur, et Christian ne me semble être au dessous d'aucune.

LESPINOIS.

Sans doute, si, comme vous le dites, Christian est un homme de mérite, ou si vous lui comptez comme mérite cette rage de déclamation qu'il a contre tout ce qui est quelque chose, ce procès éternel qu'il fait à la société comme pour se venger de ce qu'il n'est rien.

MADAME D'ARMÉLY.

Vous savez mieux que personne que le mérite n'est

pas plus une chance de succès que le succès n'est une preuve du mérite.

LESPINOIS.

Qu'importe, si le succès en tient lieu?

MADAME D'ARMÉLY.

Cela empêche-t-il que ce que j'ai dit ne soit vrai?

LESPINOIS.

Soit! vous avez dit encore qu'il est aimable, et là-dessus je me tais. Vous êtes deux femmes charmantes, vous et mademoiselle de Valéry, qui en êtes si persuadées, que j'aurais mauvaise grace à ne pas en être convaincu; mais vous avez ajouté : riche.

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien?

LESPINOIS.

Ici je conteste formellement la qualité.

MADAME D'ARMÉLY.

Y pensez-vous! Christian est le fils d'un homme qui avait un rang dans l'armée.

LESPINOIS.

Et qui vivait fort sobrement d'une retraite de six mille francs; ce n'est pas avec cela qu'on lègue une fortune à ses enfans.

MADAME D'ARMÉLY.

Songez donc que le train que mène Christian est celui d'un homme opulent; que ce n'est pas l'affaire d'un jour,

qu'il y a plusieurs années qu'il est reçu dans la meilleure compagnie, sans que rien ait fait soupçonner la moindre gêne.

LESPINOIS.

Vous avez raison ; mais si vous saviez que de ressources le crédit peut procurer à un homme, lorsqu'il a un nom ou un poste honorable...

MADAME D'ARMÉLY.

Vous pouvez, au fait, en parler savamment.

LESPINOIS.

Et comment s'avancer si l'on n'a pas de quoi faire figure! Le malheur en tout ceci c'est de m'être laissé devancer. Ami du tuteur de mademoiselle de Valéry, je l'avais mis complètement dans mes intérêts, lorsque Christian fut présenté chez lui ; alors, vous le savez, il vous échappa et m'enleva Clotilde. Si à cette époque nous avions mieux compris notre position, ils n'en seraient pas aujourd'hui à se marier ; vous eussiez fait de Christian un directeur général, un ambassadeur peut-être, et mon alliance avec mademoiselle de Valéry aurait mis entre mes mains une fortune que je n'aurais pas plus mal employée que M. Christian. Au fond, c'était toujours un déficit à combler,... mais vous avez manqué de confiance.

MADAME D'ARMÉLY.

Demain on signe le contrat chez le vieux tuteur de Clotilde; M. Christian y justifie de quatre cent mille francs de fonds. Voilà qui répond à tout.

LESPINOIS.

Cela ne répond qu'à une formalité. Et s'il les doit, s'il les emprunte? D'ailleurs, remarquez : Christian ne se trouve pas chez lui aujourd'hui pour recevoir sa future; son vieux domestique répond avec embarras qu'il est sorti pour de nombreuses affaires. La veille d'un mariage on s'excuse sur la corbeille, les parures, les cachemires; la veille d'un contrat, c'est la dot qui embarrasse.

MADAME D'ARMÉLY.

Vous êtes digne d'être procureur-général.

LESPINOIS.

Et comme le tuteur ne consentira au mariage qu'à condition que M. Christian représentera les quatre cent mille francs, je ne renonce pas à l'espoir...

MADAME D'ARMÉLY.

D'épouser Clotilde ou d'être procureur-général?

LESPINOIS.

Ni à l'un ni à l'autre. Songez-y pour vous-même.

SCÈNE II.

JOSEPH, CLOTILDE, MADAME D'ARMÉLY, DE LESPINOIS, DE BISSY.

JOSEPH.

Voici, Mademoiselle, le pavillon dont je vous ai parlé. Vous voyez qu'il est, selon vos goûts, entière-

ment isolé, dans l'endroit le plus éloigné du jardin, et ouvrant par cette petite porte sur cette belle rue neuve où il n'y a encore que deux murs d'un bout à l'autre.

BISSY.

Ça se bâtira, le siècle est en marche; on n'arrêtera ni le progrès des idées ni celui de l'industrie. Le banquier Foster a déjà construit à cette extrémité un fort bel hôtel.

CLOTILDE.

Joseph, c'est l'heure où votre maître est tous les jours chez lui; je m'alarme de ce retard.

JOSEPH, bas et embarrassé.

Oui, vraiment, Mademoiselle, cela est étonnant. D'autant plus que voici plusieurs lettres qu'il attendait impatiemment. (Haut.) Mais nous n'avons pas encore vu les appartemens du premier.

LESPINOIS.

Comment! n'est-ce pas assez de ce magnifique rez de chaussée? Vraiment, les meilleures maisons du faubourg Saint-Germain n'ont pas plus de luxe, n'est-ce pas, marquis?

Madame d'Armély et Clotilde causent bas.

BISSY.

Encore! vous n'êtes pas aimable, Lespinois; vous savez que je déteste ces titres odieux. Ma naissance n'est pas un crime qui me regarde. Je suis et je veux être un homme de mon siècle, un homme du peuple; j'y fais

tout ce que je peux; si mes amis n'y mettent pas quelque complaisance, je n'arriverai à rien.

LESPINOIS.

Pardonnez-moi, mon cher Bissy; mais ceci me rappelle que, si vous détestez vos titres, il n'en est pas de même de votre blason, car il est soigneusement peint sur vos équipages.

BISSY.

Enfantillage de mon carrossier; il prétend qu'à une sortie des Italiens ou de l'Opéra, ou à Long-Champ, cela impose encore à la garde municipale, et qu'on arrive plus vite.

LESPINOIS.

Si vous y faisiez bien attention, je crois que c'est au pouvoir comme dans la rue.

Ils causent bas. — Joseph veille avec anxiété.

MADAME D'ARMÉLY.

Vous êtes une folle, Clotilde. Ce retard ne tient qu'à des affaires d'intérêt, sans doute.

CLOTILDE.

Je veux le croire. Christian n'a point à rompre des liens qu'il a pu chérir, n'est-il pas vrai? Il m'aime, il n'aime que moi?

MADAME D'ARMÉLY.

Vous êtes maintenant la seule pensée de Christian, soyez-en sûre, et si autrefois peut-être il a cru...

CLOTILDE.

Autrefois, dites-vous?

MADAME D'ARMÉLY.

Tout cela est fini, oublié...

CLOTILDE.

Fini, oublié?

MADAME D'ARMÉLY.

Êtes-vous jalouse du passé?

CLOTILDE.

Ah! de chaque instant de sa vie. Oublié! fini! son amour finit donc et s'oublie?

MADAME D'ARMÉLY.

Allons, allons, tête folle : ne voulez-vous pas que ce soit moi qui vous rassure? Moi...

CLOTILDE.

Vous!

JOSEPH.

Ah! voici enfin M. Christian.

CLOTILDE, à part.

Oh! mon Dieu, faites que je ne sois pas trompée!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CHRISTIAN.

CHRISTIAN.

Mes amis, Madame, vous m'excusez, n'est-il pas vrai? Clotilde, ma Clotilde, vous m'en voulez?

CLOTILDE.

Peut-être.

CHRISTIAN.

Tant mieux, car je m'en voulais moi-même d'avoir d'ennuyeuses affaires à régler quand je pouvais être près de vous.

LESPINOIS.

C'est tout simple, la veille d'un contrat; quand il faut faire rentrer tous ses fonds, c'est difficile!

CHRISTIAN.

Oui, vraiment, fort difficile. (Montrant l'arrangement du pavillon à Clotilde.) Clotilde, êtes-vous contente?

CLOTILDE.

Oui, quand vous êtes là.

BISSY.

Aussi, pourquoi faites-vous un contrat? C'est mal, Christian, c'est tout-à-fait aristocratique, mon bon ami. La loi commune, mon cher, le code civil, le régime de la communauté.

LESPINOIS, à Bissy.

Surtout quand la future a trois millions.

MADAME D'ARMÉLY.

Vous savez que nous passons tous la soirée chez le tuteur de Clotilde. Partons-nous? la soirée approche et menace d'être orageuse.

CHRISTIAN.

Encore une grace. J'attendais des lettres auxquelles il faut que je réponde.

JOSEPH.

Les voici.

CHRISTIAN.

Donne. Veuillez m'excuser, et dans un instant je vous rejoins.

CLOTILDE.

Comment! vous ne venez pas avec nous? Ah! Christian, c'est mal.

CHRISTIAN.

Clotilde, ne me quittez pas fâchée ce soir, et dites-moi que vous me pardonnez.

CLOTILDE.

Vous me faites peur aujourd'hui : ce ton triste... auriez-vous eu des secrets pour moi et d'autres amours?

CHRISTIAN.

Non, Clotilde, il n'y a que votre pensée dans mon

cœur, je vous le jure; mais que j'entende ce mot de votre bouche : Je vous pardonne... il me portera bonheur!

CLOTILDE.

Eh bien! ce soir je vous le donnerai, ce pardon, quand vous serez venu le mériter.

MADAME D'ARMÉLY.

Allons, ma chère, partons-nous?

CLOTILDE.

A ce soir, surtout.

CHRISTIAN.

Oui, à ce soir.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

CHRISTIAN, JOSEPH.

CHRISTIAN, *assis.*

Voyons ces lettres. Seront-elles plus satisfaisantes que mes démarches. Vingt amis qui se disaient tout dévoûment, tout cœur pour moi. Rien, je n'en ai rien obtenu. Quatre cent mille francs! il me les faut pourtant. *(Il ouvre une lettre.)* De Mircour. *(Il lit.)* Un refus poli. Il me souhaite beaucoup de bonheur. Le misérable! il riait en m'écrivant ainsi... De Florval... celui-là me doit tant! *(Il lit.)* L'infâme! son honneur ne lui permet pas d'aider à ce qu'il appelle ma spéculation. Faussaire éhonté que j'ai sauvé des galères, il parle d'honneur!

(Il ouvre des lettres). De Léonce.. Rien. Encore rien. Malédiction! je suis perdu... .

JOSEPH.

Monsieur, vous ne voulez plus vous confier à moi. Depuis que nous avons quitté notre modeste appartement du quatrième, vous en faites à votre tête; où cela vous a-t-il mené?

CHRISTIAN.

A connaître le monde et à le mépriser. As-tu vu Rafaël Bazas?

JOSEPH.

Oui, Monsieur. Comme il doit, à ce qu'il m'a dit, aller terminer une affaire avec cet autre riche banquier juif, M. Foster, qui a ce bel hôtel au bout de notre rue, il a répondu qu'il viendrait ici lui-même.

CHRISTIAN, se levant.

Lui-même, ici? Je ne veux pas qu'on le voie chez moi. Je ne veux pas qu'on puisse soupçonner que je le connais...

JOSEPH.

J'y ai bien pensé, Monsieur; il passera par la porte que voilà pour n'être point vu.

CHRISTIAN.

A la bonne heure!... Lui peut me sauver. Ses capitaux énormes, presque toujours disponibles, l'espoir d'un gain considérable, car la fortune de Clotilde une fois dans mes mains, je puis le rembourser avec des bénéfices qui le tenteront... allons, allons, tout n'est pas

désespéré. Clotilde.... quel crime!... quelle honte!... si ce n'était de l'amour, du délire.

JOSEPH.

Monsieur, ah! Monsieur.

CHRISTIAN, *fortement*.

Joseph! il faut qu'elle soit à moi. Je le veux. Je la trompe pour l'obtenir... Juge si je l'aime! Rafaël Bazas.., il le fera, oui, il faut qu'il le fasse.

JOSEPH.

M. Christian, votre raison se perd. Depuis trois ans que vous avez quitté votre place au bureau de la guerre pour vivre à votre nouvelle guise, vous n'êtes plus le même. Ah! que n'avez-vous persévéré dans votre bonne résolution!

CHRISTIAN.

Persévérer à quoi? à mourir dans la poussière d'un bureau, inconnu, misérable commis, oublié s'il ne rampe aux pieds de toutes les fatuités qui l'indignent, suspecté s'il se tait, chassé s'il parle, dont l'adulation doit être le langage, et la vénalité l'existence! Non, non, je ne pouvais pas.

JOSEPH.

Avec votre mérite, Monsieur, pourquoi à cette époque ne pas vous faire un état indépendant au lieu de courir après la renommée?

CHRISTIAN.

Un état... et lequel est possible à un homme qui n'a que son talent, dans le siècle où nous vivons?

JOSEPH.

Pourquoi ne pas vous faire avocat, notaire, agent de change?

CHRISTIAN.

Et un million pour acheter une charge! Mon pauvre Joseph, tu ne connais pas notre monde. Dans notre société vénale, tout talent pauvre est dédaigné, tout caractère fier est proscrit. Nos lois ont dit: Tu ne seras ni notaire, ni agent de change, ni avoué, ni greffier, ni même huissier, si tu n'as de l'or pour en acheter le droit. Tu ne seras ni avocat, ni médecin, ni magistrat, si tu n'as de longues années à donner aux niaiseries universitaires. Le commerce t'est défendu, si tu n'as des capitaux, l'industrie de même. Tu ne seras rien si tu n'as rien! Joseph, j'étais orphelin et pauvre à dix-huit ans; j'en ai trente, et il m'a fallu vivre au jour le jour dans cette société hérissée de petits priviléges au profit de la sottise riche. Il m'a fallu vivre tantôt d'un mémoire rédigé pour un avocat ignorant; tantôt d'un compte tenu pour un négociant qui ne sait pas les quatre règles; un jour, c'était d'un vaudeville fait pour un sot qui se paie un nom; le lendemain, d'un discours vendu à un député qui veut se faire acheter; hier, c'est une préface pour un livre, aujourd'hui un prospectus pour l'industrie. C'est de la gloire, du crédit, de la popularité qu'on fait pour en couvrir des imbéciles, c'est cent existences qu'on crée en usant la sienne. Je m'en suis fatigué, j'ai changé de vie. Ce n'est pas mon crime, c'est celui du monde. D'ailleurs fais-je plus mal que ces gens qui

achètent des études et des charges dans l'espoir d'une dot? Non, sans doute. Ils sont bien vus, estimés, prônés, vantés... eh bien! je veux l'être, je le serai!

JOSEPH.

Ah! Monsieur.

CHRISTIAN.

On frappe! c'est Rafaël Bazas. Laisse-nous, et tu reviendras dès qu'il sera sorti.

SCÈNE V.

CHRISTIAN, RAFAEL BAZAS.

CHRISTIAN, seul.

Que cette ressource m'échappe encore, et je n'ai plus à balancer sur ce qui me reste à faire. (Il va ouvrir.) Allons, ma vie ou ma mort est entre les mains de ce juif. Ouvrons.

RAFAEL.

Je me rends à vos ordres, monsieur Christian, et vous salue.

CHRISTIAN, à part.

En quel état me suis-je réduit?... que cet homme soit ma destinée...

RAFAEL.

A quoi puis-je vous être bon, mon cher Monsieur! vous savez quel plaisir j'éprouve à obliger les jeunes gens.

CHRISTIAN.

C'est pour cela que je vous ai prié de m'accorder cet entretien... Dans plus d'une occasion j'ai profité de vos services.

RAFAEL.

Et je n'ai pas eu à m'en repentir. Tous les effets ont été payés à échéance, capital et intérêts.

CHRISTIAN.

Eh bien ! c'est encore un emprunt que j'ai à vous faire.

RAFAEL.

Je savais bien.

CHRISTIAN.

Mais il ne s'agit pas d'une bagatelle comme par le passé, de quelques milliers d'écus seulement. Il me faut une somme très-considérable.

RAFAEL, surpris.

Une somme très-considérable !

CHRISTIAN.

Avez-vous confiance en moi et me croyez-vous homme d'honneur ?

RAFAEL.

J'ai une extrême confiance en l'honneur de tout le monde, et au vôtre en particulier, mon cher Monsieur ; mais en général et d'après une règle de conduite que je me suis invariablement tracée, toutes les fois qu'il s'agit d'affaires qui sont comme vous dites considérables, je préfère les garanties mobilières ou immobilières.

CHRISTIAN.

Ce prêt ne sera pas long, et dans un mois tout au plus vos capitaux et un bénéfice considérable seront rentrés dans vos mains.

RAFAEL.

On peut faire bien du chemin en un mois, et la frontière est si mal gardée...,

CHRISTIAN.

Monsieur !

RAFAEL.

Je ne dis pas cela pour vous, mon cher Monsieur, pour vous que j'estime comme le débiteur le plus exact de Paris; mais c'est là une de ces règles de conduite que je me rappelle souvent à moi-même pour ne pas me laisser aller à l'entraînement de mon cœur.

CHRISTIAN.

Vous n'êtes pas disposé, à ce que je vois, à traiter avec moi ?

RAFAEL.

Je n'ai point dit cela, mon cher Monsieur; car je n'ai pas encore la moindre idée de l'affaire ni de la somme en question.

CHRISTIAN, à part.

Avouer à cet homme mes projets ! quelle humiliation !

RAFAEL, allant à lui.

Voyons... eh bien ! mon cher Monsieur, combien vous faut-il ?

CHRISTIAN, *hésitant.*

Il me faut, Monsieur, il me faut... quatre cent mille francs.

RAFAEL, *avec terreur.*

Quatre cent mille francs!... Diable... c'est une affaire! Et sur quoi comptez-vous emprunter cette somme?

CHRISTIAN.

Sur ma signature, Monsieur.

RAFAEL.

Vous n'avez pas autre chose?

CHRISTIAN.

Mon honneur, Monsieur, vous répond, je pense, de mon exactitude.

RAFAEL.

Je n'en doute pas, mais, mon cher Monsieur, on ne sait qui vit et qui meurt... et sans vouloir vous refuser...

CHRISTIAN.

D'ici à un mois cette somme vous sera remboursée avec un intérêt de dix... de vingt... de trente pour cent... dans un mois.

RAFAEL.

Mon Dieu, je sais que vous connaissez très-bien le taux de l'argent, et je ne suis pas embarrassé des intérêts; mais je parle d'autre chose. Voyons, vous n'avez pas quelque pauvre petite garantie... Tenez... une première hypothèque, un dépôt de rentes. La moindre des choses me suffit, et je suis très-accommodant... Donnez-moi

cela, et pour vous je finis, à vingt pour cent de perte, une affaire avec votre voisin M. Foster. Je lui cède une portion de terrain qui vaux six cent mille francs pour cinq cent mille, argent comptant : seulement vous m'indemniserez de la perte, et nous traiterons à des intérêts raisonnables.

CHRISTIAN.

Mais, Monsieur, avec les garanties que vous me demandez, je trouverais partout...

RAFAEL.

Quatre cent mille francs écus... Nenni dà ! mon cher Monsieur ; ça ne se voit plus aujourd'hui dans les portefeuilles de nos banquiers... excepté de ceux qui ont fait faillite.

CHRISTIAN.

Ce n'est donc qu'avec des garanties que vous voulez traiter?

RAFAEL.

Hélas ! c'est bien malgré moi.

CHRISTIAN.

Vous me refusez absolument?

RAFAEL.

Je ne refuse pas, mais cela m'est impossible.

CHRISTIAN, *à part.*

Allons, il faut tout lui dire.

RAFAEL, *sortant.*

Pardon de vous avoir importuné, je me retire.

CHRISTIAN.

M. Bazas, un moment. Je vois qu'il est impossible de rien obtenir de vous si je ne vous dis toute la vérité.

RAFAEL, revenant.

Dites, Monsieur, dites ; je ne refuse pas de vous obliger.

CHRISTIAN.

Voici ma situation. Je vais me marier ; mais le consentement du tuteur de ma future n'a été donné qu'à la condition que j'apporterais une dot de quatre cent mille francs; c'est demain qu'on signe le contrat, c'est demain qu'il me les faut, ou je suis déshonoré, ou j'ai menti impudemment, ou je suis un homme perdu...

RAFAEL.

C'est bien grave. Et vous épousez... qui?

CHRISTIAN.

Mademoiselle de Valéry... Vous connaissez sa fortune... Orpheline, elle en devient maîtresse par ce mariage... Une fortune de trois millions!

RAFAEL.

C'est une belle affaire que vous ferez là.

CHRISTIAN.

Une affaire! Ah! Monsieur, n'avilissez pas mon crime en l'appelant une affaire. C'est un délire, c'est un amour sans frein et non un vil intérêt qui me mène. C'est Clotilde que je veux et non sa fortune... Pour obtenir Clotilde riche et noble, je fais une lâcheté, une infamie.

Eh bien ! soit ! mais un crime ne m'eût pas arrêté pour la posséder pauvre et sans nom. Voilà mon excuse.

RAFAEL, réfléchissant.

Comme vous dites, elle est fort riche... Et votre mariage est arrêté avec elle, n'est-ce pas ? et sur la dot vous prélèverez les quatre cent mille francs prêtés, les cent mille francs de perte sur mon marché, et les intérêts raisonnables... Diable ! c'est aller vite.

CHRISTIAN.

Oh ! mais cette fortune je la rétablirai... Je travaillerai, je deviendrai riche, plus riche qu'elle ! Car, si je la trompe, Bazas, c'est parce que je sens que son bonheur est en moi, que jamais tant d'amour ne répondra au sien ; si je la trompe aujourd'hui, c'est pour lui rendre en fortune et en considération bien au delà de ce que je lui enlève... Mais je vous parle un langage que vous ne comprenez pas... Votre affaire, ce n'est pas mon bonheur ; c'est un bénéfice considérable à réaliser... Eh bien ! je vous l'ai déjà dit, je ferai tel sacrifice que vous voudrez.

RAFAEL, réfléchissant.

Et ce mariage se fera dans un mois...

CHRISTIAN.

Dans un mois au plus tard.

RAFAEL.

Et demain il vous faut quatre cent mille francs ?

CHRISTIAN.

Demain.

RAFAEL.

Et nous pourrions bien calculer la perte que je vais souffrir et les intérêts raisonnables à quatre cent mille francs, outre le capital.

CHRISTIAN.

Y pensez-vous ?...

RAFAEL.

C'est bien. (A part.) Un mois... le mariage peut manquer... D'un autre côté, je double mes capitaux... et peut-être...

Il se parle bas en consultant un carnet.

CHRISTIAN, à part.

Je suis sauvé... Clotilde, oh ! pardonne-moi !

RAFAEL, revenant à Christian.

Mon cher Monsieur... cette affaire est impossible.

CHRISTIAN.

Impossible !

RAFAEL.

Impossible... comme vous me l'avez proposée.

CHRISTIAN.

Quoi ! l'énormité des intérêts que vous me demandez ne vous suffit pas ? vous prétendez abuser de ma position.

RAFAEL.

Mon Dieu, mon cher Monsieur, je ne prétends rien, et je ne tiens point à faire cette affaire.

CHRISTIAN.

Pas même en recevant cent pour cent d'intérêts en

moins d'un mois! Mais savez-vous, Monsieur, qu'il y va de mon honneur, de ma vie?

RAFAEL.

Hélas! Monsieur Christian, je ne suis pas un Arabe; je veux vous obliger autant que je le puis et même sans intérêt.

CHRISTIAN.

Sans intérêt?

RAFAEL.

Tenez, traitons ceci comme une affaire de commerce, associons-nous, et peut-être... je verrai...

CHRISTIAN.

Je ne vous comprends pas.

RAFAEL.

Faisons une société en participation : votre mariage avec mademoiselle de Valéry en sera l'objet. Si vous échouez, je retire mes fonds; si vous réussissez, nous ferons comme cela se pratique dans toute loyale association, les bénéfices se partageront par moitié; et comme la dot est de trois millions...

CHRISTIAN.

Assez, Monsieur, assez! je rougis de m'être exposé à cette insultante proposition.

RAFAEL, s'éloignant.

Pensez-y?... quinze cent mille francs sont encore bons à prendre.

CHRISTIAN.

Laissez-moi... L'infâme! quinze cents mille francs!

Mais la perdre ! la perdre... oh ! mon Dieu ! Clotilde ! Clotilde !

RAFAEL, qui sort.

Vous ne m'appelez pas?

CHRISTIAN.

Moi ! oh ! le tigre, le misérable! oh ! que n'es-tu un juif comme Shilock? je te donnerais ce que tu voudrais de ma vie, de mon sang, de ma chair... pour elle, pour qu'elle soit à moi.

RAFAEL, revenant.

Vous me connaissez bien mal; mais, mon cher Monsieur, si vous considériez mieux la chose...

CHRISTIAN, à voix basse.

Eh bien ! répondez... Si je consentais à tout, oui, à tout, ce soir, demain, me donneriez-vous ?...

RAFAEL.

Très-volontiers... mais à une condition.

CHRISTIAN, avec explosion.

Encore ?

RAFAEL.

Oh ! rien, moins que rien, je voudrais par avance des lettres de change pour la somme qui doit me revenir, et pourvu que votre prétendue voulût bien les signer...

CHRISTIAN, avec fureur.

Les signer ! oh ! tu vas trop loin, Rafael Bazas ! tu es fou ! tu ne penses pas que je suis au désespoir, qu'à ce que tu viens de me dire je devrais répondre en t'écrasant comme un misérable.

RAFAEL.

Cependant, Monsieur...

CHRISTIAN.

Va-t-en, va-t-en, te dis-je; la mort, le déshonneur sont moins hideux que ta présence.

RAFAEL, *sortant.*

Je m'en vais, mais songez que c'est vous qui refusez.

CHRISTIAN.

Sors donc, infâme...

SCÈNE VI.

CHRISTIAN, *seul.*

Enfin me voilà à la dernière page de ma fatale histoire! Misérable insensé, qui, en voyant le précipice où je courais, laissais toujours au lendemain le soin de mon salut : que j'ai mérité mon sort! Espérant qu'un hasard, un accident me sauverait, j'ai vécu au jour le jour, sans projet, sans combat, et je suis arrivé au but où il faut périr. Heureusement que je me suis accoutumé à regarder de sang-froid le dénoûment infaillible de ce drame. Je viens de jouer la dernière chance de ma vie! J'ai perdu; allons, c'est assez, n'y pensons plus... Un mot à Clotilde... (*Il s'assied et écrit.*) Je n'ai du moins que ce lien à briser dans la vie. Malheureux! il tenait à mon cœur et peut-être au sien. Ah! pauvre Clotilde, tu n'as pas mérité le coup que je te prépare...

SCÈNE VII.

JOSEPH, CHRISTIAN.

JOSEPH, apportant des flambeaux, qu'il met sur la table.

Monsieur, Monsieur, tout le monde est parti; avez-vous besoin de mes services?

CHRISTIAN, se levant, sans écouter Joseph.

Je l'ai donc vue pour la dernière fois... (Il appelle.) Joseph!

JOSEPH.

Monsieur.

CHRISTIAN.

Prends cette lettre et va la porter chez mademoiselle de Valéry.

JOSEPH.

Chez mademoiselle de Valéry?... Comment, Monsieur, elle sort d'ici, est-ce que vous ne pouviez pas?...

CHRISTIAN.

Prends, te dis-je, et point d'observations; tu partiras tout de suite... je veux être seul.

JOSEPH.

Mais, Monsieur, par le temps qu'il fait et à mon âge... l'hôtel de mademoiselle de Valéry est si éloigné...

CHRISTIAN.

Tant mieux.

JOSEPH.

Cependant, Monsieur...

CHRISTIAN.

Encore ici ! ne m'as-tu pas entendu ? allons, va-t-en. Ce vieillard est d'une sottise...

JOSEPH.

Ah ! Monsieur, comme vous me parlez ce soir.

CHRISTIAN.

Assez, assez, partez.

JOSEPH.

Je m'en vais porter votre lettre, Monsieur ;... me traiter ainsi, après trente ans de service...

CHRISTIAN, le regardant sortir.

Pauvre homme ! et lui aussi je ne le verrai plus, lui qui m'a élevé... Joseph !

JOSEPH.

Monsieur !

CHRISTIAN, lui tendant la main.

Pardonne-moi, mon ami, pardonne-moi ; je t'ai affligé, je m'en repens...

JOSEPH.

Ah ! Monsieur, vous êtes trop bon, c'est moi qui avais tort ; c'est moi, car enfin c'est peut-être une lettre très-importante.

CHRISTIAN.

Oui, mon ami, très-importante ; va...

JOSEPH.

Je pars tout de suite... Oh ! je serai bientôt arrivé ; bonsoir, Monsieur.

CHRISTIAN.

Bonsoir, Joseph !

Nuit complète à l'extérieur, demi-nuit sur la scène.

SCÈNE VIII.

CHRISTIAN, seul.

Je suis seul... il sera bientôt loin. D'ailleurs l'orage redouble et ce bruit se perdra dans celui de la foudre. (Il ouvre le cabinet et prend une boîte de pistolets, il la pose sur une table.) A trente ans, je vais donc clore mon existence ; à l'âge où la vie est pleine, où l'homme est complet et capable de toutes les belles ambitions, à trente ans ! (Il ouvre la boîte.) J'avais oublié là ce poignard. (Il le tire et l'examine.) Il faut une main bien forte, une ame bien résolue pour se tuer avec cette arme ; se sentir la lame dans le corps, souffrir, être encore maître de sa vie et achever. (Il remet le poignard.) Non... prenons ce pistolet. (Après un silence.) Ce vieux serviteur seul me pleurera peut-être, car Clotilde, qui sait ? Quelle est la femme à qui dans mes premiers transports d'amour je n'aie pas donné toutes les vertus, toute la passion que je lui prête, jusqu'au jour où un hasard, un mot m'a appris que tout cela n'était qu'une infâme comédie. Un autre avant moi avait été aimé et trompé de même. Ah ! si cela était vrai... si Clotilde... je vivrais, oui, je voudrais vivre pour me

venger. Misérable insensé! et maintenant que ceux qui font de si savantes réflexions sur le suicide puissent m'entendre; comprendront-ils que j'ai besoin d'espérer des larmes pour avoir la force de mourir! (Il reprend son pistolet.) Maintenant c'est fini; je n'ai rien oublié... rien. Allons... (Il s'assied et écrit.) Ceci encore pour que personne ne soit accusé! je n'ai plus rien... non, plus rien à régler. Eh bien! que Clotilde soit ma dernière pensée, et sa douleur ma suprême espérance! Clotilde, adieu!

Il arme le pistolet.

RAFAEL, en dehors.

Au secours!

CHRISTIAN.

Ces cris...

RAFAEL, plus près.

Au secours!

CHRISTIAN.

Encore! (On entend un coup de feu.) C'est un homme qu'on assassine!

RAFAEL, plus près.

A moi! au secours!

CHRISTIAN.

Ils ne l'ont pas tué, il faut le sauver, courons!

Il court et ouvre la porte de la rue.

SCÈNE IX.

CHRISTIAN, RAFAEL BAZAS.

RAFAEL, se précipitant dans le pavillon ; il ferme la porte avec violence; il est en désordre.

Ah ! sauvez-moi... sauvez-moi... qui que vous soyez... par grace !

CHRISTIAN.

Rafaël Bazas !

RAFAEL, implorant Christian.

Oh ! grace... grace... ne me tuez pas ! ne me volez pas!

CHRISTIAN.

Remettez-vous, Monsieur, et reconnaissez-moi... je suis Christian... un homme que vous connaissez... Vous n'avez plus rien à craindre, vous êtes chez moi.

RAFAEL.

Vous... c'est vous qui me sauvez !... c'est donc lui, le misérable, qui avait aposté ces scélérats !

CHRISTIAN.

Comment, lui ?... expliquez-vous.

RAFAEL.

Oui, cette affaire de terrain dont je vous ai parlé ce matin...

CHRISTIAN.

Ah ! oui, je me rappelle... (A part.) Je me rappelle aussi que l'heure était venue... (Haut.) Eh bien ?

RAFAEL.

Eh bien ! je l'ai finie, cette affaire, et je m'étonnais de la facilité que Foster y mettait. Maintenant je comprends qu'il m'ait si aisément compté ces six cents mille francs ; à quelques pas de là il devait s'en ressaisir.

CHRISTIAN.

Vous les portiez donc sur vous ?

RAFAEL.

Oui, oui, et je sortais de chez lui quand j'ai été attaqué par trois hommes... d'abord l'idée que c'était Foster ne m'est pas venue, et, dans ma première terreur... comme je vous avais dit quelques mots de cette vente...

CHRISTIAN.

Vous m'avez soupçonné... moi... misérable !.. moi...

RAFAEL, *s'affaiblissant.*

Oh ! pardon... je vous connaissais mal.... mais après notre conversation de tantôt... car alors vous paraissiez désespéré et vous m'avez traité...

CHRISTIAN.

Oui, j'étais désespéré, et tu m'as laissé sans pitié quand je te disais qu'il y allait de ma vie, et ce soir...

RAFAEL.

Ce soir c'est vous qui me sauvez...

CHRISTIAN.

Ce soir il faut que je meure, moi...

RAFAEL.

Pardonnez-moi mes refus... mais je ne pouvais pas...

CHRISTIAN.

Tu ne pouvais pas!... tu es riche pourtant... là tu portes la fortune, le bonheur, la vie d'un homme!

RAFAEL.

Oui, j'ai eu tort, grand tort... de croire que vous, vous étiez capable d'un assassinat.

CHRISTIAN.

Tu l'as donc cru?

RAFAEL.

Oh! c'est folie... la peur... le trouble... (Il s'affaiblit et tombe sur un fauteuil.) Ah! je suis blessé!

CHRISTIAN.

Blessé!

RAFAEL.

Du secours, ou je vais mourir...

CHRISTIAN, le considérant.

Mourir!(Avec force.) Ah! non, non! je ne veux pas. (Il va vers la table.) Sauvons-le... n'ai-je rien là?... appelons... (Il voit ses pistolets.) Ah! c'est donc moi qui mourrai!..... (Il revient près de Rafaël.) Malheureux, pourquoi m'as-tu soupçonné?

RAFAEL.

Monsieur Christian!

CHRISTIAN.

Non, la vie s'offre encore à moi... non, je ne mourrai pas. (Il est près de Rafaël.) Rafaël Bazas... il ne m'entend pas... Rafaël Bazas... consens maintenant, ne me laisse

pas mourir... Entends-tu... donne-moi cette fortune... donne-la-moi.

RAFAEL.

Oh ! mon Dieu !

CLOTILDE, dans le jardin.

Christian!

CHRISTIAN.

Grand Dieu ! du bruit.

RAFAEL, debout.

Au secours!

CHRISTIAN, hors de lui.

Tais-toi... on vient... Elle! Clotilde!

RAFAEL, chancelant et se traînant vers le cabinet.

Au secours! à moi !

CHRISTIAN.

Qui ! tu ne te tairas pas?

CLOTILDE, en dehors.

Christian!

RAFAEL.

Sauvez-moi! sauvez-moi!

CHRISTIAN.

Ah! tu te tairas maintenant.

Il prend son poignard, jette Raphaël dans le cabinet et ferme violemment la porte; au même instant, Clotilde entre par l'autre porte, suivie de Joseph.

SCÈNE X.

JOSEPH, CLOTILDE, CHRISTIAN.

CLOTILDE, *se jetant vers Christian.*

Christian ! Christian !... il n'est donc pas trop tard... tu vis, tu vis... que fais-tu? tu me fuis? veux-tu mourir encore?... non! oh! non; écoute, Christian, tu es un fou, un insensé, tu ne m'aimes pas.

CHRISTIAN, *sombre.*

Je ne t'aime pas!

CLOTILDE.

Non, car tu as douté de moi, de mon amour; ingrat, tu veux mourir parce que tu es pauvre.

CHRISTIAN, *sombre, regardant le cabinet.*

Oh !... je ne suis plus pauvre, maintenant.

CLOTILDE.

Non, car je suis riche, moi... Écoute-moi, Christian, écoute-moi : quand j'ai reçu ta fatale lettre, j'ai senti là une douleur horrible, puis j'ai tout oublié, car ils étaient là tous, mon tuteur, madame d'Armély, les autres; je suis partie et je suis venue courant comme une folle... et en venant je me disais : Il meurt parçe qu'il ne peut être à moi; pour moi il quitte un magnifique avenir, car rien n'est au dessous de l'ambition de mon Christian. Eh bien! moi je serai généreuse comme lui. Je n'irai point lui donner ma vie, car qu'est-

ce que la vie obscure d'une femme? mais je lui donnerai ce qui vaut mieux que la vie pour elle. Ils ne veulent pas qu'il soit mon époux; eh bien! Christian, emmène-moi, fuyons sur une terre étrangère où notre amour ne sera plus proscrit; que m'importe le monde, ma fortune, l'opinion, pourvu que tu m'aimes, que je te sauve, que je sois à toi!

CHRISTIAN.

Ah! c'est trop pour moi, nous sommes unis par des liens indissolubles. (A Joseph qui va vers le cabinet.) Que faites-vous là, Joseph?

JOSEPH.

Mais, Monsieur!...

CHRISTIAN.

Sortez, vous dis-je... Viens, Clotilde, fuyons cet horrible lieu.

CLOTILDE.

Christian! ah! tu me fais trembler.

CHRISTIAN, l'emmenant.

Viens, viens!

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon. On voit dans le fond un baromètre à aiguille, et à côté un baromètre à tube. Portes à gauche et en face, fenêtre à droite. Tables à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT, JOSEPH.

VINCENT.

Monsieur Joseph! ah çà! c'est commode, il ne me répond seulement pas.

JOSEPH, considérant le baromètre.

C'est étrange ! singulier rapport !

VINCENT.

Voyons, Monsieur Joseph, faut-il atteler, oui ou non?

JOSEPH.

Hein ! ah! c'est juste, Vincent, tu demandes?...

VINCENT.

S'il faut atteler, oui ou non? et quand?

JOSEPH.

On verra, c'est selon le temps.

VINCENT.

Le temps! oh, pardi! je me moque bien du temps, quand j'ai en main mes deux chevaux blancs...

JOSEPH.

Oui, encore une folie que tu as fait faire à monsieur; une paire de chevaux, dix mille francs!

VINCENT.

Vraie race, monsieur Joseph, pur sang! vous appelez ça une folie! vous verrez aujourd'hui. D'ici chez madame d'Armély, il y a trois lieues, pas vrai? Eh ben! nous les ferons quasi en... c'est-à-dire si nous les faisons; car enfin, monsieur Joseph, faut-il s'apprêter, oui ou non?

JOSEPH, retournant au baromètre.

On te le dira.

VINCENT.

Comment!... on te le dira! vous croyez que ça se fait comme ça, vous! pensez donc que d'abord faut qu'mes bêtes...

JOSEPH.

Bon! bon! allons, c'est assez. (Fausse sortie de Vincent.) Voyons, qu'est-ce que tu tiens là?

VINCENT.

Ça? ah! tiens, au fait! j'oubliais, c'est les lettres.

JOSEPH.

Les lettres?

VINCENT.

Oui... les lettres pour madame.

JOSEPH, les prenant et lisant les adresses.

Madame Christian... (Plus bas et en séparant une lettre.) Mademoiselle de Valéry.

VINCENT.

Ah! oui... dites donc... c'est drôle qu'il vient quelquefois des lettres à madame, avec son nom de demoiselle.

JOSEPH, cherchant à donner le change.

Quelque ancienne connaissance, quelque parent éloigné...

VINCENT.

Faut qu'il soit diablement éloigné, dites donc, pour ne pas savoir...

JOSEPH.

Eh! bon Dieu! va donc... je verrai madame, je demanderai ses ordres.

VINCENT.

Pour le départ?

JOSEPH.

Eh! qu'est-ce que ça te fait?

VINCENT.

Ah! une autre fois j'irai tout droit à monsieur ou à madame. (Apercevant Clotilde). Pardi, ça tombe bien.

SCÈNE II.

VINCENT, CLOTILDE, JOSEPH.

CLOTILDE.

Qu'y a-t-il donc? vous n'êtes pas d'accord.

VINCENT.

Madame, voilà, c'est que je viens demander les ordres, M. Joseph me dit que non... c'est-à-dire, il dit bien que oui... mais que ça dépend...

CLOTILDE, l'interrompant.

Je n'entends pas ; vous, Joseph, expliquez-moi cela.

JOSEPH.

Madame, il s'agissait tout bonnement des apprêts du départ pour la campagne de madame d'Armély.

CLOTILDE.

Eh bien ! oui, nous dinons chez elle aujourd'hui.

JOSEPH, avec un peu d'embarras.

Madame, c'est que je pensais qu'il était possible que vous n'y fussiez pas. Le temps est bien sombre.

VINCENT.

Par exemple, le temps !

JOSEPH.

Et je crois plus prudent... c'est-à-dire, je crains...

CLOTILDE, à part.

Qu'est ceci ? (Elle examine Joseph tout en parlant.) Bien, retirez-vous, Vincent ; je vous ferai avertir.

VINCENT.

Oui, Madame... (A part.) Je vais toujours tout préparer.

SCÈNE III.

CLOTILDE, JOSEPH.

CLOTILDE, cherchant à deviner Joseph.

Qu'y a-t-il donc, Joseph? monsieur a-t-il changé d'intention pour aujourd'hui?

JOSEPH, embarrassé.

Je ne pense pas, Madame; lui... oh! mon Dieu! non...

CLOTILDE.

Eh bien donc! pourquoi n'avoir pas donné les ordres à Vincent? que signifie cet air inquiet? vous m'alarmez presque.

JOSEPH.

Je crois qu'il vaudrait mieux rester.

CLOTILDE.

Mais pourquoi?

JOSEPH.

Le temps est couvert.

CLOTILDE.

C'est vrai, mais il est si calme. D'ailleurs nous prendrons la berline.

JOSEPH.

J'entends bien; mais la berline n'empêchera pas que cet état du temps ne puisse amener des crises dangereuses dans certaines organisations.

CLOTILDE.

Ah ! vous l'avez remarqué ?

JOSEPH.

Oui, Madame (se reprenant), sur moi... sur moi...

CLOTILDE, à part.

Je n'ose l'interroger.

JOSEPH.

Et puis, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il y a un an, jour pour jour... le temps s'annonçait ainsi.

CLOTILDE.

Il y a un an !...

JOSEPH, avec insouciance.

Madame ne peut l'avoir oublié, elle a bravé l'orage avec moi, et...

CLOTILDE.

Il y a un an... oui. Tu dis donc qu'il vaudrait mieux rester.

JOSEPH.

Oui, Madame, oui, restez, je vous en supplie.

CLOTILDE.

Mais du moins que je sache pourquoi tu désires si vivement...

JOSEPH.

Eh ! qu'importe, puisque vous savez bien que Joseph mourrait plutôt que de trahir son maître !

CLOTILDE.

Oui, oui, Joseph, et tu crains...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame d'Armély.

JOSEPH.

Vous restez, n'est-ce pas? (Madame d'Armély entre.) Voici vos lettres, Madame.

Clotilde regarde sortir Joseph qui pose les lettres sur une table.

SCÈNE IV.

MADAME D'ARMÉLY, CLOTILDE.

MADAME D'ARMÉLY.

Que je ne vous dérange pas, ma belle amie. Il m'a pris peur ce matin, en voyant le temps s'obscurcir, qu'il ne vous effrayât au point de vous faire manquer à vos engagemens; quoique ce soit une fête à la campagne, ce sera très-peu champêtre, et nous danserons dans les salons; ils sont délicieusement décorés; d'ailleurs, tous mes invités comptent sur vous, Bissy et Lespinois plus que personne; je veux être fidèle à mes amis, et, pour être sûre de vous et de Christian, j'accours vous prévenir que, dans deux heures, je viens vous prendre et que nous partons.

CLOTILDE.

C'est trop aimable à vous et à ces messieurs. Cependant...

MADAME D'ARMÉLY.

Je n'ai pu résister à leurs instances. Songez donc qu'on

ne vous a pas vue depuis votre... mariage... et que je suis comme engagée à vous représenter au monde.

CLOTILDE.

Vous savez, Madame, quelles raisons m'ont empêchée jusqu'à present d'en remplir les devoirs.

MADAME D'ARMÉLY.

Oui, la longue maladie de Christian... et vous avez été admirable dans cette circonstance, ne le quittant ni jour ni nuit, demeurant souvent seule près de lui lorsque son état pouvait faire craindre encore plus pour vous que pour lui.

CLOTILDE.

Qui a pu vous dire ces détails?...

MADAME D'ARMÉLY.

Est-ce que tout ne se sait pas, ma chère? croyez-vous que tous vos amis ne soient pas informés de votre dévoûment pour Christian avant votre... mariage, et de vos soins assidus qui l'ont sauvé depuis qu'il est votre mari (A part) par billet de faire part?

CLOTILDE.

Ce serait manquer à ces soins, Madame, que d'accepter aujourd'hui votre invitation. Christian n'est pas en état de supporter les plaisirs d'une fête; il est fort agité, et je n'oserais....

MADAME D'ARMÉLY.

Erreur! votre tendresse l'a sauvé, mais c'est aux plaisirs d'achever la guérison; la solitude ne peut qu'aug-

menter cette mélancolie, d'ailleurs j'ai promis que vous seriez des nôtres.

CLOTILDE.

Un autre jour, sans doute, Madame, je crois que ces plaisirs dissiperaient sa tristesse; mais aujourd'hui permettez-moi de penser qu'il n'en serait pas ainsi.

MADAME D'ARMÉLY.

Aujourd'hui? est-ce parce que ce jour vous rappelle votre bonheur, et que c'est l'anniversaire....

CLOTILDE.

Madame...

MADAME D'ARMÉLY.

Il faudra pourtant bien vous corriger de ces idées romanesques. N'oubliez pas les projets de Christian d'entrer dans la diplomatie; et rien, certes, n'est moins poétique que la diplomatie. Elle compte pour rien les anniversaires et les mélancolies; à jour fixe, il faut être gai, et souvent on doit rire à l'impromptu selon les protocoles ou les notes échangées. Habituez-vous donc à supporter déjà ces tristes devoirs du monde, et dussiez-vous y trouver de l'ennui, je veux que vous fassiez votre premier sacrifice chez moi.

CLOTILDE.

En ce cas, je suis sûre que mon apprentissage me serait fort agréable; mais ce n'est pas moi qui refuse... c'est pour Christian que je crains...

MADAME D'ARMÉLY.

Alors, c'est trop de crainte ou d'égoïsme.

SCÈNE V.

LESPINOIS, MADAME D'ARMÉNY, CLOTILDE.

LESPINOIS, entrant par la porte à droite.

C'est convenu, Christian vient, et nous l'aurons toute la journée.

CLOTILDE.

Vous l'avez vu ?

LESPINOIS, saluant Clotilde.

Pardon, Madame... Oui, j'ai forcé sa porte; quoiqu'un peu agité et toujours tourmenté des ressentimens de cette cruelle maladie, il m'a paru tout disposé à ne plus fuir les distractions.

CLOTILDE.

Il est agité, dites-vous?

LESPINOIS.

Oh! rien.

CLOTILDE.

Vous voyez, Madame, cela ne serait pas prudent.

MADAME DARMÉLY.

Eh bien ! qu'est-ce donc ? une femme ne doit-elle pas soumission à son mari, et Christian veut... N'est-ce pas, Lespinois, qu'il veut se distraire?

LESPINOIS.

Assurément.

CLOTILDE.

S'il le veut, j'obéirai; mais permettez-moi d'aller m'informer moi-même de ses désirs... je reviens à l'instant.

Elle sort.

SCÈNE VI.

LESPINOIS, MADAME D'ARMÉLY.

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien! mes soupçons étaient justes, ils ne seraient pas venus.

LESPINOIS.

J'ai fait ce que vous avez voulu en aveugle; me direz-vous maintenant vos raisons? Au moment où nous sommes arrivés, et lorsqu'on nous dit là-bas que Christian était seul dans son appartement, j'y suis monté d'après vos désirs, pour l'engager à ne pas manquer à votre fête; je comprends mal l'intérêt que vous y mettez, surtout si les bruits qui commencent à courir dans le monde, et que vous combattez si maladroitement... ou si adroitement, ont quelque vraisemblance,... que Christian et Clotilde ne sont pas mariés.

MADAME D'ARMÉLY.

Ils ne le sont pas, et c'est pour cela que je tiens à ce qu'ils viennent.

LESPINOIS.

Que m'apprenez-vous là? point mariés! en êtes-vous sûre?

MADAME D'ARMÉLY.

Lespinois, nous avons fait une faute il y a un an en manquant de confiance l'un pour l'autre ; ne la recommençons pas. Depuis quelque temps, j'avais des soupçons, j'ai saisi l'instant favorable ; le chagrin aime à s'épancher : enfin c'est de Christian lui-même que j'ai l'assurance de ce qu'on se dit tout bas dans le monde.

LESPINOIS.

C'est fort étrange ; mais que vous importe-t-il ?

MADAME D'ARMÉLY.

Mais vous n'y pensez pas ; dans cet état de choses une rupture est possible.

LESPINOIS.

Possible ! quelle idée !

MADAME D'ARMÉLY.

Ce n'est ici ni le lieu ni le moment de vous donner de longs détails ; sachez seulement que je crois avoir découvert aussi que c'est de convention mutuelle que ce mariage ne se fait pas.

LESPINOIS.

D'où il suit qu'au premier jour il peut se faire... aussi de convention mutuelle.

MADAME D'ARMÉLY.

Je l'ai cru d'abord comme vous ; mais à présent j'ai tout lieu de soupçonner que cet amour violent, ce délire de deux têtes folles, est bien près de se passer : ils en sont à se mentir à eux-mêmes, et bientôt ils se mentiront l'un à l'autre.

LESPINOIS.

Quoi! ne sont-ils plus en bon accord? Et à quoi attribueriez-vous ce changement?

MADAME D'ARMÉLY.

Je ne saurais le définir; mais il y a certainement un élément de désunion : est-ce que Clotilde, qui n'a pas craint de sacrifier sa personne, aurait mis plus de réserve pour sa fortune? je ne le crois pas. Est-ce que Christian, une fois maître de Clotilde; aurait hésité à lui offrir sa main? peut-être. Aurait-il été d'humeur à désapprouver le bienfait après l'avoir reçu : il en est bien capable... Je ne sais rien; je n'ai rien pu savoir; mais ce qu'il y a de certain, et croyez bien qu'un œil de femme ne s'y trompe guère, c'est qu'ils sont bien près de ne plus s'entendre... Christian surtout.

LESPINOIS.

Et vous, madame d'Armély, si habile, si adroite, vous n'avez pas pu provoquer quelque confidence?

MADAME D'ARMÉLY.

Je ne l'ai pas même essayé; quelquefois j'ai cru remarquer chez Clotilde les symptômes d'une jalousie que la moindre imprudence rendrait trop clairvoyante.

LESPINOIS.

Pourquoi donc aujourd'hui cette instance pour avoir Christian à cette fête? Ne craignez-vous pas que Clotilde ne s'en alarme?

MADAME D'ARMÉLY.

C'est qu'aujourd'hui est un jour important : j'aurai le

ministre; je dois lui représenter Christian. J'ai déjà fait naître en lui des sentimens d'ambition ; qu'il s'engage assez pour avoir besoin de mon appui, et il se livre à moi. Ce qui fait la force et le vice du caractère de Christian, c'est de vouloir par tous les moyens le succès de ce qu'il a une fois entrepris : une première démarche est donc décisive.

LESPINOIS.

Ainsi Christian, avec son humeur morose, sa parole amère et sa misanthropie avouée, vous tient au cœur ! et vous voudriez encore après ce que vous avez vu?...

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien ! oui; il est fantasque, bizarre, morose, violent, tout ce que vous voudrez; mais il y a dans son ame de la grandeur et de la force. Mettez cet homme-là à sa place, et tout deviendra finesse, habileté, prudence, énergie... il peut aller loin.

LESPINOIS.

Aidé de votre crédit... je comprends ; et vous croyez à la possibilité d'une rupture?

MADAME D'ARMÉLY.

Si un homme de votre sorte me seconde... si vous-même, ne vous rappelant que l'immense fortune de Clotilde, vous vouliez oublier...

LESPINOIS.

Vous êtes une femme incomparable ; c'est fort hum-

blement, je vous assure, que je m'incline devant votre mérite.

MADAME D'ARMÉLY.

Brisons là, je vous prie, car je vois revenir Clotilde.

SCÈNE VII.

LESPINOIS, CLOTILDE, MADAME D'ARMÉLY.

CLOTILDE.

Oui, vraiment, nous serons à vos ordres, Madame; j'ai vu Christian, mes craintes étaient mal fondées.

MADAME D'ARMÉLY.

Alors, je vous laisse.

CLOTILDE.

Si vite; mais c'est mal.

MADAME D'ARMÉLY.

Nous reviendrons plutôt... restez donc...

CLOTILDE.

Permettez-moi de vous reconduire...

MADAME D'ARMÉLY.

Point du tout, d'ailleurs il faut songer à votre toilette.

CLOTILDE.

Eh bien! oui, je reste... vous m'excusez? à tantôt.

MADAME D'ARMÉLY, en sortant.

Oui, à bientôt.

SCÈNE VIII.

CLOTILDE, seule.

Que faire maintenant? il ne peut partir : jamais son regard fixe et profond n'annonça plus certainement l'approche de ce délire fatal... de ce délire où il oublie le passé, excepté une heure!... Que lui dire!... qu'inventer!... que résoudre!... lui avouer que je sais... oh!... nous n'oserions plus nous aimer!.... et Joseph; il m'a épouvantée!... ces soins qu'il semblait prendre, ce mystère dont il couvre ses yeux! nous serions perdus!... Mais non... il croit ne cacher aux indifférens que l'un des accidens fâcheux dont la vanité seule rougit... il ne sait pas... jamais, j'y pense à présent, il n'a été témoin de ces horribles douleurs. Pourtant, que dire aujourd'hui à Christian?... cette angoisse qui le tourmente, cet air orageux qui lui pèse et qui le brûle déjà comme un remords; rien ne l'avertit, et moi, je ne puis, je ne sais comment l'arrêter. Misérable Clotilde!... à toutes les heures du jour, surveiller son regard, son visage; trembler qu'un mot, un cri ne vienne frapper son cœur et n'y jette le désespoir; craindre le ciel s'il est sombre, le jour s'il brille un éclair, la nuit si la foudre gronde, et, comme enchaînée à un aveugle, marcher toujours à côté d'un précipice ouvert... ah! c'est trop de malheur!... Mais pourquoi aujourd'hui ce désir d'aller à cette fête?... pourquoi me semble-t-il que madame d'Armély se glisse entre nous

et sépare déjà nos volontés ?... Est-ce donc la douleur ?... est-ce donc ce secret qui flétrit tout à mes yeux d'un souffle de crime... je ne sais... mais un instinct de l'ame me dit que cette femme tient un malheur sur ma tête... Allons... chassons ces idées... espérons qu'un hasard me sauvera. (Elle voit les lettres que Joseph a déposées sur la table à gauche ; elle s'assied en les prenant.) Ah ! encore une humiliation, la plus inévitable et qui bientôt sera la risée du monde, celle-là. (Elle lit.) A mademoiselle de Valéry... Ah ! mon tuteur se venge, mademoiselle de Valéry ! et toute ma maison a déjà vu cette lettre ! et Christian se tait... il ne me parle plus de rien... Le malheureux le peut-il ! et moi-même, honteuse de l'état où je suis... oserais-je être sa femme ?... je ne l'oserais pas ! (Elle se lève.) Ah ! du moins que son amour me calme et me console ; qu'il me protége contre moi-même ! ne le quittons plus... la solitude m'est affreuse ! Quand il est là, quand je l'écoute, qu'il me tient sous le charme de sa parole, qu'il enveloppe mon ame de ses pensées, alors j'oublie tout, je sens qu'il m'aime, je suis heureuse, il est innocent !

SCÈNE IX.

CHRISTIAN, CLOTILDE.

Christian entre pensif sans voir Clotilde.

CLOTILDE.

Ah ! c'est lui... quelle tristesse sur son visage !

CHRISTIAN, à part, et s'asseyant.

Ah! cette douleur est insupportable... espérons que cette fête la dissipera.

CLOTILDE, à part.

Il paraît accablé. (Elle va à lui.) Christian!

CHRISTIAN.

Ah! c'est vous! je vous croyais dans votre appartement; ne vous préparez-vous pas pour le départ?

CLOTILDE.

Ainsi, nous partons?

CHRISTIAN.

Clotilde, vous vouliez rester ici?

CLOTILDE.

Sans doute... mais vous savez bien que je ne puis être guidée que par le désir de faire tout ce qui peut vous convenir.

CHRISTIAN.

Eh bien! alors...

CLOTILDE.

Eh bien! je pensais que, dans l'état de malaise où je vous vois aujourd'hui, ce voyage...

CHRISTIAN, se levant.

Encore!... mais c'est justement pour cela que je le veux... j'en ai besoin... il n'y a que ma tête qui souffre.

CLOTILDE.

Nous irons, nous irons; mais pourquoi ne l'avouerais-je pas? il y a quelque chose de plus que ma sollicitude

pour vous qui me faisait désirer de rester ici... ce jour est l'anniversaire de celui où, bravant tout, je vins me donner à toi...

CHRISTIAN, à part.

Elle y a pensé.

CLOTILDE.

J'eusse aimé le passer seule près de toi, entends-tu, Christian! Aujourd'hui une fête m'importune.

CHRISTIAN, avec amertume.

Pourquoi? N'est-ce pas un anniversaire de bonheur pour vous et pour moi?

CLOTILDE, à part.

Un anniversaire de bonheur?...

CHRISTIAN, se remettant.

Eh! mais vraiment, nous nous laissons aller à des enfantillages... Apprête-toi pour notre départ... songe donc! Que dirait madame d'Armély?... ce serait impoli à nous...

CLOTILDE.

Une impolitesse à madame d'Armély est donc plus à vos yeux que le chagrin de Clotilde?

CHRISTIAN.

Oh! non, ma Clotilde, tu ne le crois pas; mais ne devons-nous pas tous deux des égards à madame d'Armély?

CLOTILDE.

Oui, tu as raison, et moi j'ai tort de m'alarmer.

Christian, tu sais si j'ai trouvé doux jusqu'à présent de n'être à toi que de ma volonté ? C'est de l'amour, celui qui est fixé sans chaînes, qui est soumis et dévoué sans devoir !... oh ! oui, c'est de l'amour; mais quelquefois le monde, avec ses perfidies et ses lâchetés, m'épouvante... Notre secret, ce mensonge de ton nom qui ne m'appartient pas, peuvent se découvrir, et alors l'intrigue et la coquetterie, qui n'oseraient essayer de troubler une union consacrée, tiendront-elles compte de tout l'abandon d'une vie ?... Je n'ose l'espérer, et malgré moi tout porte ombrage à mon bonheur... et je me surprends à regretter ces liens que tu as jugés indignes de nous.

CHRISTIAN.

Ai-je donc à te rassurer sur mon amour ?

CLOTILDE.

L'ame d'une femme est si ingénieuse à souffrir ?... Suppose que la tristesse de celui qu'elle aime la frappe souvent, alors elle s'alarme, elle craint que l'amour qu'elle donne ne lui soit pas rendu; elle a peur de tout, d'elle-même; qui peut-être n'a plus pour les yeux aimés le charme d'autrefois ; elle a peur d'une autre, moins aimante, mais plus gaie, plus brillante peut-être ! elle s'afflige, s'inquiète, devient triste aussi, roule dans sa tête d'amères pensées, agite de cruels projets dans son cœur, et, jalouse enfin, écoute, épie le geste, le regard, la parole, le sommeil quelquefois, pour y surprendre un nom.

CHRISTIAN.

Ces douleurs, les aurais-tu souffertes, Clotilde? Un jour, vois-tu, tu connaitras toute la force de mon amour... Pour toi j'eusse tout donné... je t'eusse voulue au prix de mon ame!

CLOTILDE.

Oh! oui, n'est-ce pas?... que tu me fais de bien! tiens, me voilà pleine de courage... je ne me plaindrai plus... regarde, je suis heureuse; toi, sois fort aussi, plus rien entre Clotilde et toi...

CHRISTIAN.

Non, rien que je veuille...

CLOTILDE.

Plus d'idées sombres!

CHRISTIAN.

Je t'appellerai près de moi...

CLOTILDE.

C'est que je t'aime tant... vois ma folie... j'ai mille fois désiré qu'il t'arrivât un grand malheur, mais un malheur irréparable, un de ces malheurs qu'on n'ose avouer, qu'on veut voir sans écho! moi seule le connaître, et puis tâcher de le faire oublier, même à ton insu.

CHRISTIAN, sombre.

Que dis-tu là? le malheur qui se sait se double au lieu de se partager.

CLOTILDE.

Non, non, nous avons les mêmes joies, nous aurions les mêmes douleurs, les mêmes espérances...

CHRISTIAN.

Tu le crois; mais sais-tu que ce ne serait pas assez de la force d'un homme... Sais-tu qu'il est de ces malheurs qui entraînent et écrasent?

SCÈNE X.

CHRISTIAN, CLOTILDE, JOSEPH.

JOSEPH, interrompant.

Monsieur!

CHRISTIAN.

Qu'y a-t-il? je n'y suis pas; je ne veux recevoir personne.

CLOTILDE.

Vous entendez, Joseph?

Elle lui fait signe de se retirer.

JOSEPH.

Mais c'est le domestique de M. de Bissy qui vient me prévenir que son maître le suit, et que madame d'Armély doit se rendre ici, tout à l'heure, afin de partir tous ensemble.

CLOTILDE.

Je sais cela. (A part.) Allons, il faut se résigner.

JOSEPH.

J'ai pensé que je devais prévenir Madame.

CHRISTIAN.

C'est bien.

JOSEPH, revenant.

Que dit madame ?

CHRISTIAN.

Eh! mon Dieu! c'est bien, c'est bien; je recevrai M. de Bissy.

JOSEPH, à part.

Sans doute elle préviendra son départ... du moins ne nous éloignons pas.

Il sort.

CLOTILDE.

Que je regrette que nous ayons été interrompus, Christian... Mais une autre fois, n'est-ce pas ?...

CHRISTIAN.

Oui, oui, hâte-toi, Bissy va venir, et il faut bien que tu sois prête à recevoir madame d'Armély...

CLOTILDE, à part, en s'en allant.

Toujours madame d'Armély...

SCÈNE XI.

CHRISTIAN, seul.

Il regarde sortir Clotilde, puis il revient lentement, absorbé, et s'assied.

Que ces soins dont ils me poursuivent me fatiguent!... Pauvres aveugles! ils me croient malade; non, c'est là que je souffre! d'où vient ce tourment que j'éprouve? est-ce parce que la vie est une chose si triste?... Ce n'est qu'un fardeau qu'on peut toujours jeter à terre... ou

bien est-ce parce que j'ai en mépris ce monde ridicule qui me fuit et que moi je repousse! J'ai voulu le bonheur à tout prix, je l'ai, et cependant tout m'obsède... qu'y a-t-il donc de changé? quoi de plus? de l'or!... ah! et un coup de poignard aussi! Serait-ce l'inquiétude qui m'agite... non, la mort est muette et il ne reste pas de sang à la main du meurtre... Mon secret est là... Et d'ailleurs je me suis assuré ce matin que moins que jamais il pouvait être découvert... Le temps est bon complice... il a déjà anéanti les preuves extérieures... plus tôt que je ne croyais même... comme si une main amie avait aidé... Ainsi de ce côté point de soucis!... Est-ce le remords? puérilité des ames faibles! il avait été sans pitié pour moi, j'ai été sans pitié pour lui... et pourtant d'où vient que je n'ai jamais pu me décider à épouser Clotilde? Serait-ce que je ne l'aime plus?... oh! non, non; mais je ne sais... malgré moi je ne puis séparer ce qu'elle a fait pour moi de ce que j'ai fait pour elle!... chaque fois que sa voix douce et tendre m'appelle Christian... il me semble entendre une autre voix qui me demande merci!... comme si ces deux souvenirs étaient inséparables!... comme si par mon crime j'avais lié son amour au cadavre de Rafaël Bazas! (Il se lève.) Le bonheur est donc impossible! non, non, je ne l'épouserai pas, j'aurai cette probité-là!... ils ont raison, il me faut un emploi... nous verrons s'il n'y a que l'intrigue qui triomphe et que la médiocrité qui arrive... j'en essaierai... ce sera une activité qui m'arrachera peut-être à toutes ces pensées... ce dîner à la campagne me fera une diversion... et puis il m'éloignera d'ici... Qu'est-ce?

SCÈNE XII.

CHRISTIAN, UN DOMESTIQUE, BISSY.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur de Bissy !

BISSY, *entrant.*

Mon cher Christian, oui, vraiment, c'est moi... Vous allez bien ?

CHRISTIAN, *l'accueillant avec un sourire forcé.*

Très-bien.

BISSY.

Un peu pâle... ce n'est rien... l'étude !... Vous avez raison... L'étude est de fort bon goût ; je compte bien m'y livrer aussi quand j'aurai le temps. Ah ! çà, j'ai pris les devans, parce que je suis bien aise de causer un peu avec vous.

CHRISTIAN.

Je suis à vos ordres et vous écoute.

BISSY.

J'ai à vous parler d'une affaire sérieuse !

CHRISTIAN.

Vous ! d'une affaire sérieuse !

BISSY.

On ne peut pas plus sérieuse... il s'agit d'argent.

CHRISTIAN.

Comment cela !

BISSY.

L'arithmétique, mon cher, est une chose absurde! imaginez-vous que vingt fois je me suis mis en face de mes revenus; d'un trait de plume, avec une facilité merveilleuse, j'en ai divisé l'emploi. J'y mettais une probité admirable, mon cher; tant pour ma maison; tant pour mes dépenses personnelles; ceci pour mes fournisseurs, cela pour mes plaisirs : tout était soldé, c'était parfait. Eh bien! je sortais un moment; j'allais au bois tout simplement pour prendre l'air, à l'instant j'étais dépassé par un phaéton ou un coupé de nouvelle forme, mené par de magnifiques chevaux. Je ne l'enviais pas, je l'admirais; mais je l'admirais tant que huit jours après je faisais rouler au bois le prix de mon appartement en coupé ou en phaéton; un autre jour, en sortant de Tortoni, je passais un moment chez Vacher ou Delille : Delille, mon cher, a des étoffes adorables, et Vacher des modèles d'une pureté rare; eh bien! les étoffes d'un côté, les modèles de l'autre... Quand, un mois plus tard, quelque autre fournisseur, mon bijoutier, je suppose, venait me demander de l'argent, je le recevais étendu sur un meuble délicieux... mais je ne le payais pas; car j'étais couché sur le montant du mémoire.

CHRISTIAN.

Et que puis-je faire, moi, à l'inexactitude de vos calculs?

BISSY.

Vous pouvez rétablir l'équilibre qui commence à se

déranger trop visiblement, en me prêtant vingt mille écus dont j'ai horriblement besoin.

CHRISTIAN.

Moi, vous prêter vingt mille écus ?

BISSY.

Vous savez que j'aurai une immense fortune, parce que mon oncle est vieux et que ma tante est de trop mince mérite pour ne pas être sage; donc ce placement vaut mieux qu'une hypothèque.

CHRISTIAN, à part.

Lui prêter de l'argent, moi ! (Haut.) Et qui vous a conseillé de vous adresser à moi, Monsieur?

BISSY.

Un raisonnement profond, mon cher ; dans l'art militaire, voyez-vous, c'est en obéissant qu'on apprend à commander. Eh bien! dans la vie civile, c'est en empruntant qu'on apprend à prêter; c'est clair, et votre éducation est faite.

CHRISTIAN.

Qui vous a dit, Monsieur; que jamais...

BISSY.

Quelqu'un qui le savait bien; mais ça vous fâche qu'on vous parle de vos affaires, soit; revenons aux miennes. Voulez-vous me prêter ces vingt mille écus ?

CHRISTIAN, à part.

Lui prêter! moi! l'aider à se précipiter dans cette vie de désordre où moi-même... oh! non!

BISSY.

Eh bien! mon cher, qu'en dites-vous? aurai-je ces vingt mille écus?

CHRISTIAN, *avec affection.*

Non, Bissy, non; je ne le puis pas... je ne le veux pas.

BISSY.

Ceci n'est ni obligeant ni préparé; c'est mal refusé, voilà tout.

CHRISTIAN.

Oui, je vous refuse, Bissy; je vous refuse pour vous sauver.

BISSY.

C'est-à-dire pour me refuser.

CHRISTIAN, *s'animant.*

Mais savez-vous ce que c'est que de faire des dettes?

BISSY.

Mieux que personne, mon cher.

CHRISTIAN.

Et le jour où il faut s'acquitter, où la probité vous crie à l'oreille qu'il y va de l'honneur...

BISSY.

J'ai mon oncle... il mourra, cet oncle...

CHRISTIAN.

Et s'il ne meurt pas?

BISSY.

Je ne le tuerai pas, c'est sûr.

CHRISTIAN, *avec force.*

Monsieur!...

BISSY.

Alors on prend des biais, on attend...

CHRISTIAN.

Et si l'on ne peut pas attendre; si l'honneur, la vie sont invinciblement engagés; si l'heure presse et si l'opprobre menace...

BISSY.

Alors, mon cher... eh bien ! alors on se marie.

CHRISTIAN.

On se marie!

BISSY.

Il y a encore des héritières, voyez-vous, qui ont de belles dots pour payer les dettes qu'on a semées derrière soi, et les magnifiques hôtels où on les épouse, et alors, mon cher, on est riche, considéré, sage, content; on fait de la morale, et on prête vingt mille écus à un ami qui en a besoin.

CHRISTIAN.

Non, Bissy, cela n'est pas ainsi; quand on a traîné sa jeunesse dans l'oisiveté, qu'on a compté sur le hasard et non sur soi-même pour protéger son honneur, quand on a noué sa vie à une suite d'emprunts méprisables, et qui se dévorent les uns et les autres, quand on marche ainsi de perte en perte, de ruine en ruine, savez-vous où l'on arrive?

BISSY.

A déposer son bilan quand on est négociant, à se moquer de ses créanciers quand on est pair de France,

à travailler quand on est homme d'honneur; ou bien, si l'on fait quelque bonne affaire, à disparaître *subito*, un gros portefeuille en poche, et à aller se promener je ne sais où, comme a fait notre ami Rafaël Bazas.

CHRISTIAN, frappé de stupeur.

Ah! le malheureux!

BISSY.

Vous le connaissiez... c'est une grande perte, mon cher. Si je savais où le trouver, je ne vous aurais pas importuné, et...

CHRISTIAN, égaré.

Rafaël Bazas!

SCÈNE XIII.

CHRISTIAN, CLOTILDE, BISSY.

CLOTILDE, accourant.

Dieu! Monsieur!

BISSY.

Vous, Madame! pardon.

Il la salue. Ils sont un peu dans le fond, Christian sur le devant.

CHRISTIAN, à demi-voix, immobile, et semblant écouter.

Ah! cette nuit est sombre, et l'orage est bruyant.

BISSY.

Qu'est-ce donc! Christian chancelle!

CLOTILDE.

Non, non! ce n'est rien, rien!

CHRISTIAN, de même.

La voix de Clotilde...

Il tombe sur un fauteuil.

BISSY.

Mais voyez donc, il a dit votre nom ; il paraît égaré.

CLOTILDE, bas et résolument.

Eh bien ! oui, c'est moi : ce matin nous avons eu une discussion affreuse.

BISSY.

Ensemble?

CLOTILDE.

Oui, je l'ai irrité. Vous savez, cette cruelle maladie, j'ai tout oublié; je n'ai écouté que ma colère, je l'ai blessé, exaspéré, et maintenant ma présence... Vous voyez bien qu'il faut que nous demeurions seuls.

BISSY.

Sans doute.

SCÈNE XIV.

CHRISTIAN, CLOTILDE, JOSEPH, BISSY.

JOSEPH, annonçant.

Madame d'Armély, Monsieur Lespinois.

CLOTILDE, vivement.

C'est impossible... qu'ils n'entrent pas! Joseph! vous aussi, je ne veux pas... sortez, sortez... vous aussi, Monsieur! je ne suis donc pas maîtresse chez moi!

BISSY.

Je cours moi-même les prévenir.

CLOTILDE.

Oui, oui, Monsieur.

SCÈNE XV.

CHRISTIAN, CLOTILDE, puis Joseph, dans le fond dont il ferme les portes.

CLOTILDE, revenant sur le devant de la scène.

Enfin! Christian! oh! mon Dieu! mon Dieu! j'ai cru que j'étais perdue! ah! quel accablement! qu'il est pâle! on dirait qu'il écoute. Christian! quel sourire! le calme ne sera pas long, et bientôt... et Joseph, il était encore là! Ah! veillons du moins à ce que personne ne puisse entrer.

Elle va fermer une porte de côté.

JOSEPH, avançant.

Sait-elle donc aussi l'horrible secret? Peut-être! Essayons de l'éloigner.

CLOTILDE, apercevant Joseph.

Vous ici, Joseph! pourquoi ne pas vous retirer?

JOSEPH.

Ma place est près de mon maître.

CLOTILDE.

Non pas quand j'y suis,

JOSEPH, *hésitant.*

C'est qu'il serait peut-être bien que madame n'y fût pas.

CLOTILDE.

Pourquoi? y a-t-il une heure où je ne doive pas partager les douleurs de Christian?

JOSEPH.

Sans doute, s'il ne faisait que souffrir.

CLOTILDE, *surprise.*

Souffrir! Ainsi donc?...

JOSEPH.

Tenez, Madame, retirez-vous; moi, voyez-vous, je suis un vieux serviteur de M. Christian, je l'ai vu naître, je l'aime comme mon fils : on aime tant son fils... on lui pardonne tout à son fils. Tenez, retirez-vous.

CLOTILDE.

Joseph! tu m'épouvantes, que sais-tu?

JOSEPH.

Rien, Madame; oh! rien... mais...

CLOTILDE.

Christian s'agite... va-t-en, va-t-en.

JOSEPH.

Non, Madame, et, puisque vous voulez rester, je resterai avec vous.

CLOTILDE.

Mais, vois-tu, il se lève...

JOSEPH.

Et il va parler.

CLOTILDE, avec effroi.

Il va parler! tu l'as donc entendu?

CHRISTIAN.

Rafaël Bazas!

CLOTILDE, avec un cri.

Ah! Joseph! grace, grace!

JOSEPH.

Il y a long-temps que je le sais!

CLOTILDE.

Tu te tairas, n'est-ce pas?

JOSEPH.

Et vous aussi, j'espère!

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un petit salon ouvert par plusieurs portes sur d'autres salons éclairés de lustres, une porte à droite conduit dans le boudoir de madame d'Arm‌ély.

SCÈNE PREMIÈRE.

LESPINOIS, VINCENT.

LESPINOIS.

Tu dis que madame d'Armély part cette nuit après son bal?

VINCENT.

Non, Monsieur. Madame d'Armély m'a dit comme ça : Vincent, apprête ma voiture pour un voyage. — C'est-il bien loin, Madame? ai-je dit. — Pour Trévoux, qu'elle m'a répondu; cent lieues à peu près.

LESPINOIS, à part.

Elle va à sa terre... Pourquoi? est-ce le départ de Christian qui décide le sien?... Voyons. (Haut.) A quelle heure part ta maîtresse?

VINCENT.

Dame! Monsieur, je vous ai déjà répondu que ma-

dame a dit qu'il n'était pas même bien sûr qu'elle partirait, mais qu'à tout hasard elle voulait être prête.

LESPINOIS, à part.

Rien n'est convenu, à ce que je vois jusqu'à présent; elle compte profiter de cette nuit pour entraîner tout-à-fait Christian : il est déjà tout étourdi de sa nouvelle dignité; premier secrétaire d'ambassade à Naples ! Elle est femme à en faire tout ce qu'elle voudra, même son mari. (Haut.) Toi, veille toujours avec soin et souviens-toi...

VINCENT.

Dame, Monsieur, sans vous je serais sur le pavé, depuis que M. Christian me renvoya, il y a trois mois; vous savez bien; le jour de cette partie de campagne qui a manqué après cette scène...

LESPINOIS.

Toi qui étais dans la maison, avait-il souvent de ces accès de colère?

VINCENT.

Jamais je ne lui en avais vu. Ah! dame, M. Christian n'était pas gai; mais il n'était pas non plus méchant : on le dirait tout changé depuis qu'il vient tous les jours chez madame d'Armély.

LESPINOIS.

Je l'entends; va, laisse-nous. (Vincent sort.) Ah! madame d'Armély ! vous êtes femme de précaution. Voyons si elle sera franche avec son complice : la voici.

SCÈNE II.

LESPINOIS, MADAME D'ARMÉLY.

LESPINOIS, à madame d'Armély.

C'est donc ce soir le combat décisif; ce soir Clotilde est vaincue et Christian est à vous.

MADAME D'ARMÉLY.

Tout à moi; car mon mariage avec lui est la conclusion indispensable de ses espérances.

LESPINOIS.

J'entends : donnant, donnant.

MADAME D'ARMÉLY.

En le faisant nommer premier secrétaire d'ambassade à Naples, je lui ai prouvé quel était mon crédit; et s'il veut monter plus haut...

LESPINOIS.

Il faut qu'il paie sa bienvenue : un mariage, c'est cher!

MADAME D'ARMÉLY.

Vous êtes, ce soir, d'une gaîté fort désagréable, Lespinois.

LESPINOIS.

C'est que j'admire ce pauvre Christian qui se croit un grand génie, et qui ne fait que des sottises. Mais sait-il qu'il vous épouse?

MADAME D'ARMÉLY.

Non, Monsieur; il ne le sait pas. Il ne sait pas non plus que vous me servez dans mes projets, non par amitié pour moi, mais dans l'espoir de vous emparer de Clotilde. Sait-elle aussi que vous l'épousez?

LESPINOIS.

Elle ignore même mes projets. J'ai chargé Bissy de lui faire la cour; c'est une précaution pour écarter les rivaux : il est de bonne garde, et j'en suis fort content. D'ailleurs c'est un homme excellent pour mes projets; en lui faisant dire à peu près tout ce que je veux, il marche pour moi au but que j'atteindrai... Il s'est fait l'espion de Christian, il en raconte mille sottises à Clotilde ; et comme Bissy n'est pas homme à savoir profiter du mal qu'il fait, il gardera l'odieux du rôle que je lui souffle, et...

MADAME D'ARMÉLY.

Et vous tournerez à votre profit le dépit et la colère de la malheureuse fille.

LESPINOIS.

La malheureuse fille? voilà une pitié...

MADAME D'ARMÉLY.

Bien naturelle et bien fondée.

LESPINOIS.

Sans doute parce que vous lui enlevez son amant?

MADAME D'ARMÉLY.

Non; parce qu'elle est menacée de vous appartenir... mais Christian ne vient pas.

LESPINOIS.

Au fait, il part à six heures du matin; et pour le décider il vous reste peu de temps.

MADAME D'ARMÉLY.

Pourvu que la veille d'un départ il puisse consentir à laisser Clotilde seule.

LESPINOIS.

Ce bal que vous donnez ce soir est assez bien imaginé; vous ne voulez pas lui laisser une heure pour réfléchir et se reconnaître.

MADAME D'ARMÉLY.

J'ai peur des longs adieux... Ah! voilà Bissy.

SCÈNE III.

LESPINOIS, BISSY, MADAME D'ARMÉLY.

BISSY.

Ah! çà, belle dame, qu'est-ce donc? j'ai trouvé un valet qui défend l'entrée de ce boudoir. Il y a deux cents personnes par-là et vous vous cachez ici avec Lespinois.

MADAME D'ARMÉLY.

Oui, j'ai voulu me garder cette pièce pour pouvoir y venir me reposer de la cohue et causer avec un ami. Mais vous êtes venu seul?

BISSY.

Non; Christian est ici, j'ai été le chercher. On nous

croît chez l'ambassadeur de Naples; Clotilde est d'une bonne foi...

MADAME D'ARMÉLY.

Je passe dans les salons.

BISSY.

Oh! pas encore, vous me dérangeriez Christian.

LESPINOIS.

Comment cela?

BISSY.

Oh! un tour! j'ai eu tort de renoncer à la diplomatie... Les maris, les femmes et les amans, c'est si aisé à tromper qu'il y a pitié...

MADAME D'ARMÉLY.

Qu'est-ce donc?

BISSY.

Non! sur mon ame, il y a un sujet de vaudeville... c'est très-spirituel.

LESPINOIS.

Expliquez-nous votre esprit, mon cher, ou nous n'y comprendrons rien.

BISSY.

Ah! çà, vous serez discrets... parce que Christian n'est pas homme à rire de l'aventure.

MADAME D'ARMÉLY.

C'est donc Christian que vous jouez?...

BISSY.

Eh! oui! imaginez-vous que, pendant que nous ve-

nions, je lui ai raconté ma passion, mon délire pour une femme charmante et mon embarras de lui déclarer mes sentimens. — Je n'ose lui parler. — On écrit, me répond Christian. — Mais on ne recevra pas ma lettre. — Alors, me dit-il, une romance, des vers, on essaie de tout. — Très-bien, me suis-je écrié, des vers, une élégie en strophes avec des repos romantiques... mais je ne sais comment m'y prendre, je n'ai guère l'habitude. — Eh! mon Dieu, si ce n'est que cela, service pour service, je puis bien faire une élégie pour vous qui m'aidez à tromper Clotilde.

LESPINOIS.

Le mot est heureux!

MADAME D'ARMÉLY.

Mais c'est donner à un ami un ridicule que je ne veux pas souffrir.

BISSY.

Allons donc! ça se fait partout.

MADAME D'ARMÉLY.

Comptez pourtant que je vais le prévenir.

LESPINOIS, bas.

Vous n'en ferez rien. Faut-il donc que les femmes mettent du cœur partout, même dans une intrigue? Vous aimez déjà Christian, ou plutôt vous l'aimez toujours. Craignez donc de le perdre; allez le trouver et laissez-moi Bissy. On peut tirer parti de cela.

BISSY.

Gardez-moi un galop, voici mes arrhes. (Il lui donne un

éventail.) (A Lespinois.) Le mot est de moi, l'éventail est de Houssais, à la Porte chinoise.

SCÈNE IV.

LESPINOIS, BISSY.

LESPINOIS.

Homme du monde complet ! c'était bien là votre partage, mon ami ; avec tous les avantages pour briller dans le meilleur monde, s'enterrer dans la diplomatie, vous !

BISSY.

C'était une amère folie, aussi vous voyez que je n'ai pas long-temps persévéré dans cette utopie. Les femmes, le bal et la danse joyeuse, et les vins pétulans, et les longues veilles d'amour, voilà la vie... (Avec emphase.) Je suis voué au plaisir, mon cher, c'est ma destinée à moi, *comme l'eau de courir, les oiseaux de chanter et l'homme de souffrir !*

LESPINOIS.

Vous citez admirablement ! vous ne direz pas moins bien les vers de Christian.

BISSY.

Pourvu qu'il me les fasse ce soir, car je compte m'en servir demain dès qu'il sera parti pour son ambassade. Je vais le chercher.

LESPINOIS.

Comment ! vous demeurez donc au bal ?

BISSY.

Sans doute.

LESPINOIS.

Ah!

BISSY.

Où voulez-vous donc que j'aille...

LESPINOIS.

Oh! nulle part; mais il me semblait que vous m'aviez dit que vous retourneriez ce soir chez Clotilde pendant que Christian serait ici... rentrons.

BISSY.

C'est une idée au moins que vous avez là.

LESPINOIS.

Elle ne vaut pas celle des vers, mais en attendant l'élégie...

BISSY.

Ce serait plaisant.

LESPINOIS.

D'autant plus que Clotilde doit être fort ennuyée de ce que Christian la quitte la veille d'un départ... et une femme qui s'ennuie...

BISSY.

Pour un rival c'est une chance...

LESPINOIS.

Et si elle vient à soupçonner que Christian n'est pas chez l'ambassadeur, elle sera furieuse.

BISSY.

Furieuse, c'est le mot! Et une femme furieuse, c'est une bonne fortune... J'y vais.

LESPINOIS.

Si Christian vous demande pour vous remettre ces vers...

BISSY.

Dites-lui que je reviens, dites-lui... je ne sais... arrangez tout cela.

LESPINOIS.

Prenez garde que Clotilde est une femme avec laquelle il faut des égards.

BISSY.

Allons donc! Est-ce que je ne sais pas mon monde?... une visite d'une demi-heure, de l'adresse, du tact, de la profondeur, des demi-mots... c'est charmant; et j'ai eu là une idée excellente. Adieu... adieu!

SCÈNE V.

LESPINOIS, seul.

Pauvres gens! Ah! madame d'Armély, vous jouez au fin avec moi, vous arrangez un départ cette nuit pour votre terre de Trévoux, afin de recevoir Christian à son passage, et vous ne m'en dites rien. Qu'importe, si je sais tout? Vincent est à son poste. D'ailleurs, tant mieux que ce soit elle qui ait séparé sa cause de la mienne. Elle sera cruellement détrompée. Christian, poursuivi d'un besoin de changement qui le dévore, jette à ses pieds des hommages ardens comme son caractère; mais il

n'y a pas d'amour dans cette fantaisie, c'est un homme qui tombe dans une folie pour vouloir s'arracher trop violemment à une autre. L'ame de Christian est un mystère inexplicable, car il aime Clotilde!... Aussi n'est-ce pas de lui que j'attends le succès de mes projets. Elle seule avec sa tête désordonnée peut amener une rupture et prendre une de ces décisions soudaines qui me la livreront, et, si je l'ai bien jugée, ce que ce sot de Bissy va lui dire en essayant de le lui cacher l'amènera bientôt... mais voici Christian.

SCÈNE VI.

CHRISTIAN, LESPINOIS.

LESPINOIS.

Ce n'est pas moi que vous cherchiez ici, mon cher secrétaire d'ambassade; madame d'Armély est dans les salons.

CHRISTIAN.

Ce n'est pas elle non plus que je comptais y rencontrer. Je viens de la voir, et elle m'a dit que Bissy était avec vous.

LESPINOIS.

Il vous attendait en effet. Vous devez lui remettre, à ce qu'il m'a dit...

CHRISTIAN.

Une niaiserie qu'il me fait faire. Mais, ma foi, puisqu'il n'y est pas...

Il va pour déchirer les vers.

LESPINOIS, *l'arrêtant.*

Un moment. Nous sommes en mesure de traiter ensemble, j'ai pris aussi mes grades en diplomatie.

CHRISTIAN.

C'est-à-dire...

LESPINOIS.

C'est-à-dire que je suis l'ambassadeur de Bissy; il m'a chargé de vous prier de me remettre certaine élégie...

CHRISTIAN.

Il vous a donc conté son embarras... tenez... (*Il lui donne les vers.*) Je le croyais au moins discret sur ces sottises-là. Vous qui connaissez l'infortunée, vous pouvez juger si ça lui va.

LESPINOIS.

A merveille! Eh bien! vous partez donc cette nuit!

CHRISTIAN.

Oui, vraiment. Je vais faire du mensonge et de l'intrigue par ordre. Je ne sais si je trouverai dans cet état de quoi oublier mes ennuis.

LESPINOIS.

Vous parlez de votre mandat avec un mépris...

CHRISTIAN.

Point du tout. La diplomatie serait une chose fort méprisable, si les moyens n'étaient convenus d'avance. Le stylet et le poignard ne sont des armés d'assassins qu'autant qu'on n'est pas prévenu qu'on les portera dans le combat. Mais tout ce qui est avoué est loyal, et il me semble que le mensonge et l'intrigue sont les armes les

plus avouées de la diplomatie; donc, en ceci du moins, celui qu'on trompe n'est pas une dupe, mais un sot, car il connaît le but et les moyens.

LESPINOIS.

Vous êtes ce soir d'une misanthropie...

CHRISTIAN.

Oh! c'est que ce monde me fatigue, me pèse, me brûle. Lespinois... Ah! si j'avais un ami.

LESPINOIS.

Ne suis-je pas le vôtre?

CHRISTIAN.

Vous! vous ne pouvez pas l'être... il y a entre nous deux toute la différence d'un homme qui sait où il va et d'un fou qui tente mille choses et s'abandonne à tous vents... tenez, ne vous fâchez pas, Lespinois; mais si je voulais, je vous dirais vos projets, ceux de madame d'Armély, je les sais, je les vois, j'en calcule toutes les chances, j'en prévois tout l'avenir, j'en connais tous les défauts, et pourtant vous réussirez.

LESPINOIS.

Mais, Christian...

CHRISTIAN.

Vous réussirez, vous dis-je, parce que si ma tête est aussi forte que la vôtre, si mon intelligence est aussi adroite, ma volonté est plus faible, et puis j'ai là dans le cœur ce que vous n'y avez pas, un besoin de vie, d'amour, de délire et d'oubli qui veut se satisfaire à tout prix. Je suis sur le bord d'un abîme, je le sais.

Cette nuit, ce soir peut-être, je ferai une détestable infamie, vous m'y poussez tous, je le sens; eh bien! je la ferai, je fermerai les yeux pour tomber; je partirai, Lespinois, je partirai sans Clotilde. C'est une destinée de mal que la mienne!

LESPINOIS, à madame d'Armély, qui paraît au fond.

Venez donc! Jamais il ne fut plus que ce soir plongé dans ses accès d'amères réflexions.

MADAME D'ARMÉLY.

Laissez-nous. Bissy est chez Clotilde.

LESPINOIS.

A merveille!

SCÈNE VII.

MADAME D'ARMÉLY, CHRISTIAN.

MADAME D'ARMÉLY.

Je m'échappe du salon pour vous voir un moment et pour vous communiquer un billet que j'ai reçu dans la journée. Voyez...

CHRISTIAN.

Il est du ministre?

MADAME D'ARMÉLY.

Oui, de mon oncle lui-même.

CHRISTIAN, lisant.

« Je pensais avoir donné la place de premier secré-

« taire d'ambassade au prétendu de madame d'Armély,
« et l'état inquiétant de la santé de notre ambassadeur
« à Naples me faisait espérer que je pourrais faire en-
« core plus pour le mari de ma nièce; mais le jour du
« départ approche et rien ne se décide. Madame d'Armé-
« ly sait ce que je lui ai promis; c'est à elle à dicter ma
« résolution. »

(Avec amertume.) C'est-à-dire que vous tenez dans vos mains ma nomination définitive ou mon renvoi.

MADAME D'ARMÉLY.

C'est vrai.

CHRISTIAN.

Et vous avez sollicité et obtenu cette lettre de monsieur votre oncle, pour me la faire voir?

MADAME D'ARMÉLY.

Je ne l'ai point demandée, mais j'étais sûre de la recevoir, et je comptais vous la montrer.

CHRISTIAN.

Afin de m'avertir sans doute des obligations que je m'impose en acceptant, et des devoirs qu'il me faudra remplir pour m'acquitter.

MADAME D'ARMÉLY.

Nullement; mais pour m'expliquer nettement avec vous sur ma position, sur la vôtre, et sur les termes dans lesquels nous devons rester ensemble.

Elle va s'asseoir, Christian prend un siége et s'assied à côté d'elle.

CHRISTIAN.

Je vous écoute.

MADAME D'ARMÉLY.

Il y a beaucoup de femmes dans le monde qui n'ont d'autre fortune que la position de leur famille, tandis que beaucoup d'autres ont une fortune qui leur tient lieu de position. A l'époque où j'épousai M. d'Armély, je lui offris ces deux avantages : une dot considérable et un emploi brillant lui furent donnés avec ma main. Le peu d'années qu'il vécut lui suffit pour dissiper la plus belle partie de ma fortune, et sa mort me fit perdre le rang où son mariage avec moi l'avait élevé. Quelque honorable que fût encore l'état que je pouvais tenir dans le monde, j'avouerai qu'il ne satisfaisait alors ni à mes vœux ni à ceux de ma famille; aussi dès que le temps de mon deuil fut passé, mon oncle m'assura qu'il me replacerait autant qu'il le pourrait dans la position qui m'était convenable, et qu'à défaut de cette fortune perdue les places les plus éminentes seraient ma nouvelle dot.

CHRISTIAN.

C'est d'un oncle fort généreux !

MADAME D'ARMÉLY.

Mais surtout fort maladroit.

CHRISTIAN.

Comment cela ?

MADAME D'ARMÉLY.

Lorsqu'il s'agit d'une jeune fille, un mariage à ce prix, une pareille dot est une chose commune, naturelle, honorable même. A ma place, libre et veuve

comme je le suis, le monde n'est porté qu'à y voir une intrigue qui déshonore la femme qui en profite.

CHRISTIAN.

Ah ! pardonnez à quelques mots échappés à l'étonnement.

MADAME D'ARMÉLY.

Ils vous prouvent que j'avais bien jugé ma position et vos pensées.

CHRISTIAN.

C'est qu'en vérité cette place que je reçois de vous, de vous seule, à vrai dire...

MADAME D'ARMÉLY.

Cette place vous prouvera encore qu'il y a autre chose que du manége dans l'ame d'une femme. Oui, Christian, ce que dans ma probité je n'eusse pas trouvé coupable de faire pour m'assurer un riche avenir, l'opinion des autres m'a forcée d'y renoncer. Je resterai veuve, et quand je rencontrerai dans le monde un homme qui mérite que ses talens y trouvent un appui, je ferai mes efforts pour le mettre à sa place, et puis je viendrai à lui et je lui dirai nettement tout ce que je viens de vous dire, afin que ma bienveillance ne me coûte pas encore son estime et son amitié.

CHRISTIAN.

Ah ! vous êtes la meilleure et la plus spirituelle des femmes, et vous avez raison, toujours raison.

MADAME D'ARMÉLY.

Homme que vous êtes, vous m'accusiez tout à l'heure,

car, tenez, là, en m'écoutant, vous me faisiez mon procès en vous-même; vous doutiez si je n'étais pas une coquette, un tissu de ruses, de mensonges, et maintenant pour vous faire pardonner, vous me flattez.

CHRISTIAN.

Non, je ne vous flatte pas, car j'ajouterai que vous n'êtes que la plus spirituelle des femmes, et que vous n'avez que raison... rien que raison.

MADAME D'ARMÉLY.

Est-ce donc un défaut?

CHRISTIAN.

Oui, vraiment. Tenez, ce que je vais vous dire a l'air d'une folie; mais vous me faites peur; vous jugez si bien, je dirai même si froidement, des choses et des hommes, qu'il me semble que jamais votre cœur...

MADAME D'ARMÉLY.

Oh! nous en sommes à parler de choses sérieuses!... Venons à ce qui nous touche. Je crois vous avoir parlé trop nettement sur mon propre compte pour n'avoir pas acquis le droit de faire de même sur le vôtre; écoutez-moi.

CHRISTIAN.

J'attends mon jugement.

MADAME D'ARMÉLY.

En sollicitant pour vous cette place, j'ai cru que je comprenais vos désirs et que c'était un service...

CHRISTIAN.

Dites un bienfait! m'arracher à cette existence d'oisi-

veté qui me laisse à toute l'amertume de mes pensées, c'est un bienfait, un véritable bienfait.

MADAME D'ARMÉLY.

J'avais pensé aussi que cet emploi ne devait être pour vous qu'un moyen de faire valoir vos talens... et je dois regretter de voir qu'il ne vous sera peut-être pas permis d'arriver plus haut.

CHRISTIAN.

C'est faire bien vite le procès de ces talens que vous disiez.

MADAME D'ARMÉLY.

Vous ne me comprenez pas, et en vérité je ne sais jusqu'à quel point il convient que je me fasse comprendre; je vous ai expliqué avec plus de franchise que de prudence ma position, mes vœux et mes espérances; comment j'ai dû les juger et pourquoi je les ai condamnés, c'est un courage que tout le monde n'a pas, Christian.

CHRISTIAN, très-sombre.

Est-ce d'un retour sur moi-même qu'il s'agit? est-ce un examen réfléchi de ma position que vous me demandez? Je ne suis pas à le faire.

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien! s'il a été consciencieux et sévère, il vous expliquera ce que je viens de vous dire... pardon... mais si votre réunion avec Clotilde a été souvent un empêchement à vous voir rendre les simples égards de politesse, pensez-vous qu'elle ne deviendra pas un obs-

tacle insurmontable, lorsqu'il s'agira de revêtir un homme d'un mandat qui en fait le représentant d'une nation?

CHRISTIAN.

Cet obstacle ne tient-il pas à ces vains préjugés qui enchaînent le monde et que je méprise?

MADAME D'ARMÉLY.

Sans doute; mais, tort ou raison, il ne faut rien demander au monde si l'on ne veut rien lui sacrifier... gardez votre vie actuelle et tout sera dit.

CHRISTIAN.

Garder mon existence actuelle, enchaîné comme un captif dans un cercle misérable d'idées oisives, de spéculations sans réalité et d'amères réflexions, comptant l'un après l'autre, sans pouvoir leur faire un avenir, tous mes jours passés, entre lesquels il en est qui se lèvent si cruels... Oh! non, non... je ne veux pas garder cette vie, je ne le puis pas.

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien! il faut donc prendre un parti décisif.

CHRISTIAN.

Lequel? quel parti peut me sauver de moi-même?

MADAME D'ARMÉLY.

Il faut épouser Clotilde.

CHRISTIAN, *se levant.*

Épouser Clotilde!

MADAME D'ARMÉLY, *se levant aussi.*

Sans doute.

CHRISTIAN.

Elle... non, non... c'est impossible, il y a entre nous un abime... (A part.) une tombe.

MADAME D'ARMÉLY.

Une réparation aussi solennelle que le mariage, quoi que bien tardive, serait peut-être le seul moyen de tout concilier.

CHRISTIAN.

C'est impossible, vous dis-je, impossible !

MADAME D'ARMÉLY.

Que prétendez-vous donc faire?

CHRISTIAN.

Eh bien ! subir encore la fatalité de ma vie... voir s'échapper une à une toutes mes espérances de bonheur et de gloire, voilà ce qu'il me faut faire... Quel est donc ce hasard qui dispose toujours de ma vie contre moi ?

MADAME D'ARMÉLY.

Hélas ! le même qui régit tant d'existences. Un préjugé m'a défendu toute espérance, et une folie de jeunesse, car c'était une folie puisque ça n'a pas été le bonheur, vous arrête au premier pas de votre essor. Oh ! oui, cela est triste, je le sens.

CHRISTIAN.

Et cela pourtant pouvait ne pas être ainsi.

MADAME D'ARMÉLY.

Oui certes, il pouvait y avoir pour tous deux un magnifique avenir.

CHRISTIAN.

Et cet avenir a été ouvert pour nous... Pensez-vous donc qu'il soit à jamais fermé... et cette lettre de votre oncle?

MADAME D'ARMÉLY.

Vous me le rappellez, et elle exige de ma part un dernier aveu... pour obtenir ce que je voulais de lui, j'ai dû lui cacher votre position ; ignorant la résolution que j'avais prise pour moi-même, il a pu se méprendre à l'insistance de mes sollicitations, et il a écrit cette lettre qui vous a d'abord si fort étonné.

CHRISTIAN.

Cette lettre est juste, et je lui dois une réponse franche.

MADAME D'ARMÉLY.

Comptez-vous donc refuser cet emploi?

CHRISTIAN.

Votre oncle me refusera-t-il son appui, si je le lui demande?

MADAME D'ARMÉLY.

Songez qu'après ce que je viens de vous dire il verrait dans cette demande l'accomplissement des projets qu'il nourrit depuis long-temps... que ce serait pour lui comme un consentement... enfin que ce serait le tromper.

CHRISTIAN.

Et si je ne le trompais pas...

MADAME D'ARMÉLY.

Christian...

CHRISTIAN.

Si je me suis égaré, ce n'est pas pour m'obstiner dans une fausse voie. Cette sagesse, qui vient, pour mon honneur, de m'éclairer par votre bouche, eh bien! je l'invoquerai pour mon bonheur aussi. Elle calmera mes transports, elle mêlera sa grace spirituelle à mes tristes préoccupations : peut-être me pardonnerez-vous cet emportement de mon cœur qui dépasse souvent le but, et moi j'aimerai cette bienveillante raison qui saura m'arrêter...

MADAME D'ARMÉLY.

Christian, vous m'avez entendue... Mais il faut vous hâter... il faut partir cette nuit... Vous le savez... écrivez, écrivez sur-le-champ! Ici, oh! non... Là, dans le boudoir... Allez, allez... je vous suis.

SCÈNE VIII.

MADAME D'ARMÉLY, LESPINOIS.

LESPINOIS, applaudissant.

Très bien! madame l'ambassadrice...

MADAME D'ARMÉLY.

Oui, oui, il est à moi!...

LESPINOIS.

Et il ne peut pas dire qu'on l'ait trompé. Mentir avec la vérité, c'est la perfection de la fausseté.

MADAME D'ARMÉLY.

Mais je vous laisse, et je rentre près de Christian.

SCÈNE IX.

LESPINOIS, ensuite BISSY.

LESPINOIS.

Elle a réussi ! Ah ! je suis piqué au jeu. Serais-je donc le seul... Et ce sot de Bissy, que fait-il ?.. Les femmes sont si fantasques... la colère, la vengeance, peuvent les pousser si loin ! Mais un Bissy... oh ! non... Ah ! c'est lui.

BISSY, accourant.

Chut ! elle est ici.

LESPINOIS.

Clotilde ?

BISSY.

Clotilde furieuse... Ah ! mon cher, quel effet...

LESPINOIS.

Enfin ! voyons. Dites-moi donc ce qui est arrivé.

BISSY.

Ah ! mon cher, j'en suis encore tout stupéfait. J'arrive chez Clotilde, que nous avions laissée dans son sa-

lon au moment où nous sommes sortis, debout et appuyée sur la cheminée. J'entre sans me faire annoncer, et je la retrouve immobile dans la même position, la tête penchée et le regard fixe... Le bruit que je fais l'arrache à sa rêverie; elle relève sa tête comme une personne qui s'éveille en sursaut, et je vois son visage tout inondé de larmes. Jugez de mon embarras; je balbutie quelques excuses, elle me répond d'une voix altérée... et je ne puis vous dire comment cela s'est fait, mais en répondant sans attention à des questions sans suite sur notre visite et mon retour, j'ai laissé échapper que Christian était chez madame d'Armély et non point chez l'ambassadeur de Naples.

LESPINOIS, avec joie.

Ah!... eh bien?

BISSY.

Alors elle a arrêté sur moi ses regards avec une expression dont la résolution avait quelque chose d'effrayant. Pouvez-vous me donner le bras ce soir? m'a-t-elle dit... Et comme j'ai répondu que j'étais à ses ordres... Attendez-moi un instant, a-t-elle repris... et elle est sortie du salon.

LESPINOIS.

Et puis?

BISSY.

J'ai entendu pendant quelques minutes les sonnettes s'agiter violemment, les femmes de chambre courir, et j'ai deviné qu'elle s'habillait.

LESPINOIS.

Vous êtes si rusé!... Enfin?

BISSY.

Enfin, elle a reparu. Mais ce n'était plus la même femme, plus de larmes, plus de désespoir; elle était parée, belle, heureuse; elle a pris mon bras, et à peine montée en voiture : Chez madame d'Armély, a-t-elle dit gaîment au cocher. J'étais abasourdi; elle, au contraire, riant, parlant, dégagée, ne m'a semblé jamais si spirituelle, si charmante.

LESPINOIS.

Et vous êtes arrivés, et elle est ici?

BISSY.

Je l'ai quittée un moment pour vous prévenir. Que pensez-vous de cette démarche?

LESPINOIS.

Heureux Bissy! vous pouvez tout espérer.

BISSY.

C'est que vraiment cette action est fort extraordinaire.

LESPINOIS.

Du dépit, de la colère, de la vengeance, tout cela parle en votre faveur dans son cœur; mais il faut savoir en profiter.

BISSY.

Vous pensez que je pourrai bientôt lui déclarer mes sentimens?

LESPINOIS.

Comment, bientôt! Mais, mon cher, sur-le-champ,

tout de suite; il ne faut pas qu'elle ait le temps de réfléchir, de se reconnaître. Ah! si j'étais à votre place...

BISSY.

Que feriez-vous donc?

LESPINOIS.

Je ne voudrais pas que cette nuit se passât sans que Clotilde apprît...

BISSY.

Vous croyez...

LESPINOIS.

Mais à chaque circonstance il faut son langage... Plus vous avez été respectueux et discret jusqu'à présent, plus il faut montrer d'audace et d'assurance. Et puis, n'avez-vous pas l'élégie de Christian?... Elle est tout sentiment.

BISSY.

A propos, il vous l'a donnée?

LESPINOIS.

La voici.

BISSY.

Je veux la remettre à Clotilde tout de suite, donnez-la-moi.

LESPINOIS.

Comment! écrite de la main de Christian!...

BISSY.

C'est vrai, vous avez raison, je vais me mettre là et la copier.

LESPINOIS.

Très-bien.

BISSY,

Il se place et commence à copier. — Il lit.

« Oh! laisse-moi t'aimer pour souffrir en moi-même,
« Pour te donner ma vie et n'en parler jamais... »

LESPINOIS.

Écrivez donc.

Il dicte.

« Oh! tais-toi, ne crains rien; si tu veux que je t'aime,
« Je bénirai tes jours comme si tu m'aimais. »

BISSY.

Comme si tu m'aimais.

LESPINOIS.

Dépêchez-vous donc, voilà Clotilde qui vient de passer dans le salon là-bas; elle vous cherche à coup sûr.

BISSY.

C'est délirant! sur mon ame.

LESPINOIS.

Eh bien ! est-ce fait?

BISSY.

Voyez, je ne sais, je suis tout troublé; c'est illisible.

LESPINOIS.

Est-ce que la passion est lisible?

BISSY.

C'est vrai.

LESPINOIS.

Pas plus que le génie, mon cher; et vous êtes présumé avoir de l'un et de l'autre. Et maintenant, osez,

risquez, tentez, c'est ainsi qu'on fait les grands succès; je vois là-bas Clotilde, je vous laisse.

BISSY.

Dites-moi encore...

LESPINOIS.

Rien, si ce n'est que vous aurez tout ce que vous voudrez; c'est à vous à vouloir. Adieu!

SCÈNE X.

CLOTILDE, BISSY.

BISSY, seul un instant.

Ah! je me sens en verve... allons, du courage, car Lespinois se moquerait de moi. La voici.

CLOTILDE.

Nulle part, je ne les vois nulle part... ah! c'est vous, M. de Bissy. (A part.) Pourtant tout le monde l'a vu; il est avec elle.

BISSY.

Oui, adorable Clotilde, c'est le plus constant, le plus fidèle...

CLOTILDE.

Vous ne savez pas où est Christian, ne l'avez-vous point vu?

BISSY.

Où vous êtes peut-on voir autre chose que vous?

CLOTILDE.

Vous n'avez pas rencontré madame d'Armély depuis notre arrivée ?

BISSY.

Quand je ne cherche que vous, comment voulez-vous que je la trouve ?

CLOTILDE.

C'est charmant. Mais ne pourriez-vous m'instruire...

BISSY.

Eh bien ! vous saurez tout ! Adorable Clotilde, parlez !

CLOTILDE.

M. de Bissy, pardon, mais je crains que vous ne puissiez pas me dire ce que je veux savoir, et je me retire.

BISSY.

Non pas sans m'avoir entendu.

CLOTILDE.

Monsieur...

BISSY.

Ah ! du moins, lisez, lisez. Je vous en supplie.

CLOTILDE.

Permettez que je m'éloigne...

BISSY.

Non, adorable Clotilde, lisez, c'est la seule chose que je vous demande.

CLOTILDE.

Le moyen de s'en débarrasser autrement !

BISSY, *à part.*

Elle les prend. J'en étais sûr.

CLOTILDE.

Des vers!

« Oh! laisse-moi t'aimer pour souffrir en moi-même. »

Avec surprise.

Qu'est-ce que cela veut dire?

BISSY.

Oui, charmante Clotilde, il y a trop long-temps que ce cœur garde le silence; car vous ne pensez pas qu'un homme comme moi, à l'aspect de tant de charmes, ait pu demeurer sans éprouver... et puis, l'abandon d'un ingrat... si...

CLOTILDE, *avec indignation, jetant le billet.*

Monsieur!

BISSY.

Et la vengeance! d'ailleurs, c'en est fait, ma longue retenue disparait pour faire place...

CLOTILDE.

Où suis-je donc, qu'un homme puisse m'insulter impunément?

BISSY.

Chez une rivale dont il faut savoir vous venger. Ah! Clotilde! Clotilde!

CLOTILDE, *avec force.*

Monsieur, Monsieur, laissez-moi.

SCÈNE XI.

MADAME D'ARMÉLY, CHRISTIAN, CLOTILDE, BISSY, LESPINOIS, dans le fond.

CLOTILDE.

Christian! Christian! protégez-moi.

CHRISTIAN.

Clotilde! vous ici! vous?

CLOTILDE.

Vous m'avez entendue, Christian! vous savez....

MADAME D'ARMÉLY, entrant.

Clotilde!...

CLOTILDE, apercevant madame d'Armély.

Non! je me trompais, vous ne pouviez penser à moi!

CHRISTIAN.

Est-ce un éclat que vous voulez faire? je n'en veux pas, je vous en préviens.

CLOTILDE.

Un éclat! vous ne le craindriez pas chez l'ambassadeur de Naples, ni pour vous ni pour personne.

MADAME D'ARMÉLY, sèchement.

Je regrette d'avoir oublié d'envoyer une invitation à mademoiselle de Valéry; je la remercie d'avoir réparé ma maladresse.

CLOTILDE.

Quelle insulte! et de quelle femme!...

MADAME D'ARMÉLY.

Mademoiselle de Valéry oublie trop qu'elle n'est pas ici chez monsieur Christian.

CLOTILDE, à Christian.

Souffrirez-vous cet outrage?

CHRISTIAN, bas à Clotilde.

Fallait-il vous exposer si imprudemment, dans notre position?

CLOTILDE.

Et vous aussi... Oh! mon Dieu!

CHRISTIAN.

Mais pourquoi, pourquoi venir?

CLOTILDE.

Pourquoi venir! vous étiez au bal, j'y viens aussi.

MADAME D'ARMÉLY.

Prenez garde; on entend des salons.

Christian fait un mouvement pour sortir.

CLOTILDE.

Oh! Christian, ne me quittez pas.

MADAME D'ARMÉLY.

Monsieur, Monsieur, prévenons un scandale; venez, empêchons qu'on entre.

CHRISTIAN.

Vous le voyez, Clotilde; de grace, contenez-vous.

CLOTILDE, avec ironie.

Sans doute... un scandale chez madame d'Armély!

CHRISTIAN.

Encore!... eh bien! sortons, sortons, Madame.

Il sort avec madame d'Armély.

SCÈNE XII.

BISSY, CLOTILDE, LESPINOIS, dans le fond.

Clotilde demeure immobile à sa place.

BISSY, à part.

Ah ! j'ai fait une sottise... pauvre femme!... je veux m'excuser.

Il s'approche en silence.

CLOTILDE, avec effroi.

Ah !

BISSY.

Je sors, Madame, honteux et désolé de ma conduite; recevez-en les excuses les plus humbles que puisse faire un homme de cœur à une femme qu'il respecte.

Bissy sort.

SCÈNE XIII.

CLOTILDE, LESPINOIS.

LESPINOIS.

Ah! Madame, en quel état je vous trouve... vous!

CLOTILDE.

Moi... moi... je ne sais si j'ai ma raison, si tout ce qui vient de se passer n'est pas un rêve.

LESPINOIS.

Mais comment donc est venue cette horrible scène?

CLOTILDE.

Ah! elle est la conséquence inexorable de ma conduite.

LESPINOIS.

Calmez-vous... n'écoutez pas un désespoir sans raison.

CLOTILDE.

Le jour où j'ai abjuré toute retenue, oublié tout devoir, ce jour-là j'ai dû prévoir tous les outrages... toutes les insultes... mais l'abandon de Christian... oh! mon Dieu...

LESPINOIS.

Malheureuse Clotilde!

CLOTILDE.

Oh! oui, bien malheureuse. Mais il y avait trop longtemps que je souffrais. Eh bien! maintenant je sais ma destinée, je sais ce que je suis, je sais qu'on peut me traiter comme une femme perdue.

LESPINOIS.

Les insultes d'un Bissy ont-elles droit de vous faire rougir?

CLOTILDE.

Oh! non, certes. D'ailleurs savait-il ce qu'il disait... l'ai-je bien entendu... était-ce lui que je cherchais ici?...

LESPINOIS.

Qui donc vous a forcée à venir?...

CLOTILDE.

La jalousie... la jalousie furieuse et désespérée.

LESPINOIS.

Pour un bal...

CLOTILDE.

Oh! ce n'est pas en un jour qu'on arrive à l'état affreux de mon cœur. J'ai lutté bien long-temps; les froideurs... les dédains... les colères... j'ai tout supporté... tout excusé... Christian... il a une si bonne excuse!...

LESPINOIS.

Une excuse, dites-vous?

CLOTILDE.

Oui. Ah! Christian! Enfin, ce soir, à la veille de se séparer de moi, il me quitte... il allait chez l'ambassadeur de Naples, il s'agissait d'affaires; je me suis tue, j'ai dévoré mes larmes... Et puis j'apprends qu'il est ici. Je suis venue... pourquoi? je n'en sais rien... pour le voir, pour être là, pour souffrir ma douleur tout entière... Je ne sais pas, mais je suis venue...

LESPINOIS.

Quel malheur!...

CLOTILDE.

Oh! il n'y a que le doute qui soit un malheur...! je le cherchais... quand est venu cet homme jusqu'à ce jour respectueux... il m'a tenu un langage... il m'a parlé dans des termes... enfin, il m'a remis un billet...

LESPINOIS, ramassant le billet que Clotilde a jeté par terre.

Celui-ci... des vers...

CLOTILDE.

Dont l'insolence m'a outrée...

LESPINOIS.

Ces vers... ils étaient donc pour vous !

CLOTILDE.

Pour moi... vous les connaissez donc?...

LESPINOIS.

Oui, vraiment.

CLOTILDE.

Ainsi, cet homme avait arrangé cette insulte... il a fait à l'avance confidence publique de ses projets, de son mépris pour moi.

LESPINOIS.

Cela ne peut pas être. Quelle que soit la fatuité de Bissy, il n'aura dû lire à personne des vers qui ne sont pas de lui; il faut qu'il les ait copiés sur un brouillon oublié ici, et que, par prudence, j'ai supprimé. La copie et l'original reviennent de droit à madame d'Armély.

CLOTILDE.

A madame d'Armély, n'est-ce pas?

LESPINOIS.

Je le crois.

CLOTILDE.

Donnez-moi ces vers, non... ce brouillon.

LESPINOIS.

Il est illisible, écrit au crayon, et d'une main sans caractère.

CLOTILDE.

N'importe, je veux les voir, donnez. (Elle regarde les vers.) J'en étais sûre.

Elle lit :

« Oh! laisse-moi t'aimer, pour souffrir en moi-même,
« Pour te donner ma vie et n'en parler jamais.
« Oh! tais-toi, ne crains rien; si tu veux que je t'aime,
« Je bénirai mes jours comme si tu m'aimais. »

Et ils sont pour madame d'Armély, n'est-ce pas?

LESPINOIS.

Je ne sais, c'est peut-être une supposition.

CLOTILDE, lisant.

« . . . . Si tu veux que je t'aime,
« Je bénirai mes jours comme si tu m'aimais. »

Oui, c'est de la passion, c'est du délire, de l'amour; de l'amour comme autrefois il me le disait.

Elle lit :

« Je bénirai mes jours comme si tu m'aimais. »

Oh! non, jamais il ne m'aima à ce point. D'ailleurs m'a-t-il aimée, lui? mais le malheureux, il m'abandonne, il m'humilie, il me brise sous ses pieds, il n'a donc pas compris que je sais?... Ah! il m'aimait alors.

LESPINOIS.

Que dit-elle!... Il vous reste un ami, un ami dévoué.

CLOTILDE.

Et maintenant il en aime une autre. (A elle-même). Pour

celle-là fera-t-il moins que pour moi, et dois-je être la victime? oh! non.

LESPINOIS.

Que parlez-vous de victime, Clotilde?

CLOTILDE.

Ah! vous m'avez entendue, non, non, je n'ai rien dit. Non, Christian n'est pas coupable, c'est moi, c'est moi seule. Ah! je souffre tant!

LESPINOIS.

Parlez, parlez, ne craignez pas de vous confier à un homme qui mettra son bonheur à se dévouer à vous.

CLOTILDE.

Ah! laissez-moi, ne me demandez rien; dans cette maison ma tête s'égare, je veux m'en aller, il faut que je parte.

LESPINOIS.

Permettez-moi de ne pas vous quitter.

SCÈNE XIV.

CLOTILDE, LESPINOIS, VINCENT.

VINCENT.

Pardon, Madame.

LESPINOIS.

Qu'y a-t-il? laissez-nous.

VINCENT.

C'est que je viens demander à quelle heure monsieur Christian part cette nuit; il faut que j'aille chercher des chevaux pour madame d'Armély.

CLOTILDE.

Pour madame d'Armély.

VINCENT.

Oui, oui, Madame, elle doit partir une demi-heure après monsieur Christian.

CLOTILDE.

Ah!

LESPINOIS.

Va-t-en, va-t-en, misérable, sors! qu'as-tu dit?

VINCENT.

Mais, Monsieur...

LESPINOIS.

Sors donc!

Vincent sort.

SCÈNE XV.

LESPINOIS, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Oh! c'est trop, c'est trop! monsieur Lespinois, vous devez votre protection à ceux qu'on opprime.

LESPINOIS.

Sans doute, eh bien?

CLOTILDE.

Eh bien! car vous le voyez, Monsieur, il m'abandonne pour cette femme; moi, abandonnée pour madame d'Armély! il me reproche ma faute! lui me reprocher ma faute! à moi! il n'a donc souvenir de rien, et se croit-il le droit de me livrer à l'opprobre parce que je l'ai trop aimé, et que je l'aime trop encore? (*Elle entend Christian venir.*) Le voilà. Oh! mon Dieu! mon Dieu! si au moins c'était pour moi qu'il revient!

SCÈNE XVI.

CHRISTIAN, CLOTILDE, LESPINOIS.

CHRISTIAN.

Toujours ici, Madame?

CLOTILDE.

J'allais vous faire demander, je vous attendais pour me donner la main; puis-je rentrer seule dans la nuit?

CHRISTIAN.

N'êtes-vous pas venue sans moi?

CLOTILDE.

Sans doute; mais je venais où vous étiez.

CHRISTIAN.

Madame, ne recommençons pas de nouvelles discussions, votre place n'est pas ici.

CLOTILDE.

Je le sais, aussi j'ai hâte que nous en sortions.

CHRISTIAN.

Ensemble ! c'est inutile.

CLOTILDE.

Vous demeurez donc ?

CHRISTIAN.

Eh! Madame, je ne sacrifierai pas de graves intérêts à des inconvenances...

CLOTILDE.

De graves intérêts !

CHRISTIAN.

Oui, Madame, de graves intérêts.

CLOTILDE.

Je vous comprends.

CHRISTIAN.

Votre voiture et vos gens vous attendent sans doute...

CLOTILDE, à part.

Le malheureux, il le veut !

CHRISTIAN.

Je vous en prie... s'il le faut, je l'exige.

CLOTILDE, avec dignité.

Monsieur Christian, vous oubliez à qui vous parlez ; ce n'est qu'à son mari qu'on doit obéissance, vous m'avez rappelé que vous n'étiez pas le mien.

CHRISTIAN.

Clotilde !

CLOTILDE.

Je sors, Monsieur, parce qu'il n'est pas permis à une personne dans ma position de rester plus long-temps

dans la maison d'une femme aussi irréprochable que madame d'Armély ; ce matin, à l'heure de son départ, faites-lui agréer mes excuses... Monsieur Lespinois...

Elle lui tend la main pour qu'il la reconduise.

CHRISTIAN.

Madame !

CLOTILDE.

Monsieur Christian, mademoiselle de Valéry vous salue.

Elle sort avec Lespinois ; Christian reste immobile.

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au second acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, on remarque quelques préparatifs de départ.

JOSEPH, à quelqu'un qui sort.

C'est bien ; je les lui remettrai tout de suite. — « Des Affaires étrangères... Cabinet particulier du ministre. » Mettons-là ces papiers; monsieur les trouvera en rentrant. Qu'est-ce que tout cela signifie?... Monsieur qui me fait dire au milieu de la nuit de fermer ses malles... madame qui reçoit M. de Bissy, et qui part tout à coup en grande toilette!... Après tout, c'est peut-être monsieur qui l'a envoyé chercher?... Cependant, il y avait je ne sais quoi dans son air!... C'est étrange!... rien ne se passe ici comme d'habitude... Monsieur s'absente souvent, madame pleure toujours... le malheur est ici. Mon Dieu!... pauvre dame, si douce, si bonne, si aimante; comme elle souffre! mon maître, tourmenté, obsédé, toujours morose... Ah! c'est qu'une faute se

paie bien cher, et un crime... un crime ne se rachète jamais!... et puis, je crains bien que toute cette compagnie des Lespinois, des Bissy et autres, ne soit pas étrangère à tout ceci. (On entend un bruit de voiture ; Joseph regarde par la fenêtre à gauche.) C'est madame... comme elle se jette hors de sa voiture! elle ne monte pas chez elle; elle vient par cet escalier. (Avec chagrin.) Allons, encore quelque chose de nouveau ; tout cela est bien triste pour mes vieux jours !...

SCÈNE II.

CLOTILDE, JOSEPH.

Clotilde entre précipitamment et d'un air agité.

CLOTILDE, à un domestique qui l'a éclairée.

C'est bien, retirez-vous. (A elle-même.) La voiture de voyage est prête dans la cour.

JOSEPH.

Madame !

CLOTILDE, distraite.

C'est toi, Joseph... (Vivement.) Monsieur Lespinois doit venir dans une heure; dites-lui que je ne veux recevoir personne...

JOSEPH.

Faut-il appeler la femme de chambre de madame?

CLOTILDE, affectant du calme.

Non, merci; je ne me retire pas encore dans mon appartement.

JOSEPH.

Madame paraît bien agitée !

CLOTILDE, avec un sourire affecté.

Ce n'est rien, Joseph... la fatigue du bal, le plaisir de la danse. (Bas.) Mon Dieu! ô mon pauvre cœur! (Apercevant les malles.) Que faisiez-vous là?

JOSEPH.

Madame, je fermais les malles de monsieur. Je ne sais pas si j'ai fait d'une manière convenable ; j'avais si peu de temps devant moi !

CLOTILDE, avec dérision.

Oh ! ce n'est plus si pressé.

JOSEPH.

C'est donc mieux, Madame? Allons, allons, ça me fait du bien. Je suis si heureux quand on l'est ici ! cela arrive si rarement!... Enfin, les beaux jours reviendront peut-être. (A part.) Elle ne m'écoute pas. (Haut.) Madame désire-t-elle que je la laisse seule? Madame n'a besoin de rien?

CLOTILDE, à part.

Oui... oui, cela vaut mieux... (Haut.) Joseph! surtout ne laissez entrer personne... personne, entendez-vous?

Joseph sort.

SCÈNE III.

CLOTILDE, seule.

Elle regarde partir Joseph en affectant un air calme, puis elle descend rapidement la scène.

Eh bien ! c'est fini entre nous : plus d'amour, plus rien ! mais qu'il ne pense pas m'échapper. Je l'attends, je le verrai ! Oui, oui, voilà ma vengeance, il apprendra que je sais son crime et que je dédaigne de l'en accabler. Ceci est juste au moins; du mépris pour du mépris ! Ah! Christian, voilà ce qui sera ton vrai supplice! Enchaîné à une parole, à un geste de cette femme que tu accables si insolemment ! Tremblant, à genoux, rampant et dégradé... Ah! quelle torture pour ton orgueil ! et puis nous verrons si dans ce monde, où tu vas jetant tes hommages, tu me laisseras là honteuse et méprisée... Oh! tu ne me chasseras plus de ta présence; car il m'a chassée, l'infâme ! Et maintenant il est au milieu des plaisirs, commandant à cette fête, souriant à ses nouvelles amours !... et cette femme triomphe! Son regard dit à tout le monde : Christian est à moi! Qui sait si déjà peut-être elle n'a pas tout bas raconté que je suis venue, qu'on m'a chassée... et puis il se fait un cercle, on écoute et l'on rit aux éclats ; et mon nom court de bouche en bouche, avec un mot de mépris ou un mot encore plus poignant d'insultante pitié !... Les malheureux ! les malheureux !... oh ! qu'ils goûtent donc toute leur joie... car c'est la dernière! Tout à l'heure

il reviendra, il faut bien... Dieu! folle que je suis, s'il ne revenait pas!... et ces chevaux de poste commandés pour cette femme! il est chez elle, il y demeurera! Oui, oui, c'est cela... Tout est convenu entre eux; ils partiront ensemble, ils fuiront!... demain ils auront quitté la France, et moi, misérable, je serai là, abandonnée... Ils m'auront trompée... jouée jusqu'au bout!... Pauvre folle, vante-toi donc de ta puissance!... Tu sais le secret qui tient la vie de Christian, et il t'insulte!... tu le sais, et il te quitte, et il part!... et il rira de ta sottise... ils riront de ta lâcheté... Ah! non... non. (Elle sonne.) Joseph! Joseph! dès que monsieur Lespinois viendra, conduisez-le près de moi, qu'il vienne.

JOSEPH.

Mais, Madame...

CLOTILDE.

Allez... (Seule.) Qu'il y demeure, s'il veut, à présent!... tard! bien tard!... que la fête se prolonge!... qu'on rie de la malheureuse Clotilde!... Christian, tu peux rire plus haut que les autres... vois-tu au milieu de ces salons, de ces danses et de ces jeux, cette main qui te saisit... c'est la main de Clotilde... Ah! tu ne railles plus maintenant; tu pâlis, tu trembles, tu demandes grace... Oh! oh! (Elle tombe sur un fauteuil en pleurant; elle se remet.) Allons, allons, cet homme va venir... qu'il ne me trouve pas dans cet état... il va venir et je lui dirai tout... que Christian est coupable... qu'un jour, désespéré... oui, désespéré de ce qu'il ne pouvait être à moi, il allait se tuer... qu'un horrible hasard a jeté

sous sa main un homme... une fortune... et que pour m'obtenir il a volé cette fortune et tué cet homme... (Avec un retour soudain.) Mais je ne puis pas dire cela, moi.. dire qu'il m'a aimée au point d'être meurtrier, et qu'en retour je le traîne à l'échafaud... mais je suis folle... Oh! Dieu! mon Dieu, rendez-moi ma raison... Otez-moi de cette lutte où je succombe... que Christian revienne à moi... ou que je meure et que je ne souffre pas ainsi!... mais que je ne le tue pas... moi!... je ne le puis pas!... grace, mon Dieu! grace! qu'il vienne! qu'il vienne donc... oh! tu m'exauces... c'est lui, le voilà... son pas est rapide!... Christian! Christian! Dieu!

SCÈNE IV.

CLOTILDE, LESPINOIS.

LESPINOIS.

Je me rends à vos ordres, Madame...

CLOTILDE, avec contrainte.

Je vous en remercie, Monsieur. (A part.) Que lui dire?

LESPINOIS.

Je n'ose présumer ceux que vous avez à me donner, mais soyez assurée que vous n'avez pas d'ami plus dévoué.

CLOTILDE.

Vous m'en avez donné la preuve tout à l'heure, Monsieur, je ne saurais l'avoir si tôt oublié.

LESPINOIS.

Je suis heureux de vous voir un peu remise des émotions pénibles que vous venez d'éprouver...

CLOTILDE.

Oh! bien pénibles, Monsieur, et puis si inattendues!... (Avec amertume.) C'est une si poignante douleur que de se voir un objet d'insulte et de dédain! il faut être femme pour sentir tout ce que cette situation a d'affreux! combien elle peut égarer l'ame la plus résignée!

LESPINOIS.

Croyez, Madame, que je comprends tous vos chagrins et que déjà depuis long-temps je n'ai pu me défendre...

CLOTILDE, étonnée.

Depuis long-temps, Monsieur?

LESPINOIS.

Pensez-vous, Madame, qu'une ame un peu sensible ait pu voir sans douleur tout ce qui venait affliger la vôtre ?... (Avec intention.) Surtout quand, bien malgré moi sans doute, j'ai été le confident de toute cette trame qui s'ourdissait contre votre bonheur!

CLOTILDE, avec douleur.

Vous avez raison, Monsieur, c'est une odieuse trame!

LESPINOIS, avec une sorte de négligence.

Au point où en sont venues les choses, pourquoi vous les nierais-je? c'est peut-être le meilleur moyen d'arriver à un parti conciliateur. Alors qu'on n'ignore rien, on sait mieux la conduite qu'on doit tenir... mais peut-être n'êtes-vous pas de cet avis, Madame, alors...

CLOTILDE, avec empressement.

Si, Monsieur... dites, dites... (Calme affecté.) je veux tout savoir... (Elle attend; puis avec force.) Je vous écoute.

LESPINOIS.

A vrai dire, ils ont bien quelque excuse... jugez-en vous-même... Madame d'Armély aimait Christian depuis long-temps...

CLOTILDE, avec amertume.

Il l'aimait depuis long-temps?

LESPINOIS.

Vous parûtes, Madame, et Christian l'oublia pour vous.

CLOTILDE.

Je vous écoute...

LESPINOIS.

Votre réunion fit éclat; on parla même ouvertement de votre mariage; madame d'Armély se crut assez forte peut-être pour se contenter de l'amitié qui lui fut offerte, mais bientôt...

CLOTILDE.

Bientôt... (Silence.) elle l'aima encore?

LESPINOIS, d'un ton insinuant.

Bientôt... ce refus étrange... et mutuel... de sanctionner votre union par le mariage... fit germer d'autres idées dans son esprit... (Pause.) et probablement réveilla d'autres sentimens dans son cœur.

CLOTILDE, avec éclat.

Dans le cœur!... des idées de crime dans le cœur!...

mais c'est affreux cela, Monsieur !... comploter de sang-froid le malheur d'un autre! la loi doit punir ce crime-là !... Si j'en appelais à la loi?

LESPINOIS.

Hélas! Madame, elle sera impuissante.

CLOTILDE.

Comment! si l'on vient détruire mon bonheur, je n'aurai rien! aucun appui! pas même celui de la loi!

LESPINOIS, avec ménagement affecté.

Elle vous demandera à quel titre vous l'invoquez.

CLOTILDE.

Je vous comprends.

LESPINOIS, comme avec douleur.

Croyez-en mon expérience, Madame; la loi vous dira dans l'austérité de son langage : « Je ne puis te protéger, parce que tu n'es pas venue d'abord à moi... » (d'un ton incisif.) « Je ne puis te venger, parce que je n'ai « rien sanctionné... Il n'y a pas trahison, parce qu'il « n'y a pas eu serment légal... »

CLOTILDE, avec force et presque indignation.

Oh! non!... non!... ce serait infâme!... la loi ne peut pas dire cela!...

LESPINOIS.

Elle le dira cependant... et il faut bien le reconnaître, en pareil cas, ce n'est pas d'elle qu'on peut attendre la réparation ou la vengeance... Et si, plus calme, vous consentiez à m'écouter, peut-être...

CLOTILDE.

Parlez, Monsieur, parlez...

LESPINOIS, guettant l'effet de ses paroles.

Je le ferai avec sincérité et avec ce vif intérêt que je porte à ce qui vous touche... (Pause.) Eh bien! Madame, supposez qu'à son entrée dans le monde une femme à l'esprit naïf... au cœur de feu... à l'ame exaltée, rencontre un de ces esprits bouillans qui sont capables de tout pour avoir tout... qui mettent audacieusement au jeu leur nom, leur avenir... ces deux êtres croiront se convenir parce qu'ils s'entendent!... Et puis, un peu plus tard, la passion s'affaiblira, le bandeau tombera!... Autour d'eux il n'y aura qu'amertume... ou abandon!... On se sera égaré faute de frein... et le bonheur aura fui!... Alors...

CLOTILDE.

Eh mais!... c'est ma vie cela, Monsieur!

LESPINOIS.

Alors s'offrent deux moyens : le premier, digne d'un esprit fort et d'un grand cœur, consiste à payer l'ingratitude par le dédain, et l'abandon par l'oubli!

CLOTILDE, vivement.

Oh! jamais, jamais! C'est donner gain de cause, c'est se résigner au mépris et à l'humiliation!... Mais que faire!... mon Dieu! que faire!...

LESPINOIS.

Le second est moins pénible et plus en accord avec

la douceur de vos sentimens... c'est de chercher à ramener à soi celui que la coquetterie...

CLOTILDE, le reprenant.

Dites le crime, Monsieur...

LESPINOIS.

Soit... celui que le *crime* est parvenu à détacher de nous...

CLOTILDE, amèrement.

Croyez-vous donc, Monsieur, que je ne l'aie pas tenté?... Pendant une année entière j'ai opposé la patience à la colère, la résignation à la violence, et l'affection à l'aigreur... J'ai tout supporté!... Oh! vous ne savez pas, vous... tout ce qu'il m'a fallu d'amour et de vertu!... vous ne pouvez pas le savoir... Et d'ailleurs qu'importent mes souffrances!...

LESPINOIS.

Permettez-moi de penser, Madame, que vous n'y avez pas mis assez de persévérance... Eh! comment croire qu'à moins de dureté dans le cœur, on puisse être sourd à la douceur de cette voix, dont la moindre plainte me briserait! qu'à moins d'égoïsme, on puisse voir d'un œil sec une larme s'échapper du vôtre. — Le chagrin d'une femme qu'on aime perce l'ame; il y arrive doux et pénétrant!... Il n'inspire qu'un désir, celui de le faire cesser! (Se reprenant.) Ah! Madame, je le répète, vous n'avez pas voulu, peut-être même à votre insu... car la générosité se lasse... (Avec une intention marquée.) et sans qu'on s'en rende compte, l'amour se fatigue aussi!

CLOTILDE, *lentement et réfléchissant.*

Oui, Monsieur, oui... à présent qu'en vous écoutant je suis devenue plus calme... Oui... vous avez raison, Christian ne peut manquer de penser ainsi !... J'essaierai encore !... je vous remercie... je me résignerai... j'oublierai mon injure, et dussé-je mourir à ses yeux de douleur, je saurai faire mon devoir... celui que je me suis imposé !

LESPINOIS, *à part.*

Elle ne m'a pas compris.

CLOTILDE, *vivement.*

Entendez-vous... une voiture... Oui... oui... c'est lui... c'est Christian... il revient... Ah ! monsieur Lespinois... dites-lui que vous m'avez accompagnée... que vous aviez peur pour moi... que j'avais l'air égaré... Ne lui dites pas que je vous ai prié de venir... Votre présence ici... vous comprenez mon embarras... n'est-ce pas ?... S'il vous demandait... excusez-moi... car j'ai eu tort... Oui... oui...

Elle écoute.

LESPINOIS.

Je vous obéirai, Madame...

CLOTILDE, *impatiente.*

Ce n'est donc pas lui...

Elle sonne.

SCÈNE V.

JOSEPH, CLOTILDE, LESPINOIS.

CLOTILDE.

Joseph, quelle est cette voiture?

JOSEPH.

Celle de Monsieur.

CLOTILDE.

Il est rentré?

JOSEPH.

Oui, Madame.

CLOTILDE.

Sait-il que je suis chez lui ?

JOSEPH.

Oui, Madame, il vous croit seule...

CLOTILDE.

Et il n'est pas monté ?

JOSEPH.

Il a pris l'autre escalier pour entrer dans sa chambre.

CLOTILDE.

Ah ! j'y vais.

JOSEPH, *affligé.*

Hélas! Madame, il s'est enfermé, et il m'a dit qu'il n'ouvrirait qu'à moi.

CLOTILDE, accablée.

Enfermé... Ah! Christian!... (A Lespinois avec une colère douloureuse.) Vous voyez, Monsieur, lorsque je pardonne .. quand je me résous à tout souffrir... (A deux domestiques.) Que faites-vous là?

JOSEPH.

Madame, c'est Monsieur qui m'a ordonné de faire porter chez lui tous les objets nécessaires à son départ.

CLOTILDE, avec un étonnement cruel.

Son départ!... oh! mais, c'est impossible... il ne peut partir sans me voir... tout n'est pas prêt, je pense.

JOSEPH, les larmes aux yeux.

Il attendait encore des papiers du ministère, les voici... on les a apportés au milieu de la nuit, et je vais...

CLOTILDE.

C'est bien, donne-moi ces papiers.

Elle lui arrache les papiers.

JOSEPH.

Mais, Madame...

CLOTILDE.

Je le veux... va faire porter tous ces objets chez lui, va.

SCÈNE VI.

CLOTILDE, LESPINOIS.

LESPINOIS.

Il faut savoir vous résigner, Madame; pourquoi vous emparer de ces papiers?

CLOTILDE, les considérant.

Il les attend pour partir... il y a donc là un grand secret! Ah! dussé-je y lire mon arrêt de mort... Savez-vous ce que contient cette lettre!

LESPINOIS.

Non, Madame, pas précisément.... un ordre de départ... des instructions...

CLOTILDE, brisant le cachet.

Eh bien! je vais vous le dire...

LESPINOIS.

Que faites-vous, Madame?

CLOTILDE.

Nous n'en sommes plus là, je veux tout savoir. (Elle lit.) « Premier secrétaire d'ambarsade, chargé d'affaires « par intérim. » Par la protection de madame d'Armély... intrigue!... un billet pour elle!...

Elle l'ouvre.

LESPINOIS.

Ah! Madame...

CLOTILDE.

Je vous ai dit que je voulais tout savoir: « J'ai tenu

« parole, j'espère que votre protégé m'imitera ; ce passe-« port indique assez comme je l'entends. » Voyons, voyons. (Elle parcourt.) Ah !... « Chistian et son épouse !... »

LESPINOIS.

Grand Dieu !

CLOTILDE, lui montrant le papier.

Oui, oui... Christian et son épouse ! (Avec égarement.) Enfin !... eh bien ! Monsieur, maintenant j'ai raison... il ne faut pas qu'il parte, vous le voyez bien.

LESPINOIS.

Et comment l'empêcher ?

CLOTILDE.

En le faisant arrêter sur-le-champ... avant qu'il ne la revoie... à l'instant même... tout de suite !...

LESPINOIS.

Mais pourquoi, pourquoi le faire arrêter ?

CLOTILDE.

Parce qu'il ne faut pas qu'il parte... parce que vous le savez... parce que c'est votre devoir... parce qu'il a tué Rafaël Bazas... je vous l'ai déjà dit !

LESPINOIS.

Juste Dieu, Madame ! pensez-vous aux cruels devoirs de ma charge ?

CLOTILDE.

Ah ! Christian et son épouse ?... ils veulent se marier... Eh bien ! qu'il ne parte pas... qu'elle l'attende aussi... qu'ils ne se revoient jamais !... Allez, Monsieur, le temps presse.

LESPINOIS.

Mais, Madame...

CLOTILDE.

Oubliez-vous donc que cette femme l'attend?... qu'il l'aime, qu'il veut l'épouser... et que je ne puis le retenir, moi...

LESPINOIS.

Ah! Madame, qu'avez-vous fait?

Il sort.

SCÈNE VII.

CLOTILDE, seule.

Christian et son épouse... Oh! maintenant, qu'elle pleure aussi, que je ne souffre pas seule... car enfin, sans cela j'aurais subi l'infamie sans vengeance... la honte sans retour... la mort sans la rendre... Oh! non.

SCÈNE VIII.

CLOTILDE, JOSEPH.

JOSEPH.

Madame, Madame, Monsieur désire que vous lui remettiez les papiers que vous avez arrêtés.

CLOTILDE.

Dis-lui que s'il les veut il vienne me les demander.

JOSEPH.

Madame...

CLOTILDE.

A-t-il peur de me voir?... Je veux le voir, moi.

JOSEPH.

J'y vais, Madame... Ah! mon Dieu!

SCÈNE IX.

CLOTILDE, seule.

Ne pas daigner venir, ne pas venir!... S'il venait seulement... rien que cela pour la malheureuse Clotilde... un regard... un adieu... un mot!... mais rien, rien... Il doit croire pourtant que je pleure... il le sait, il m'entend peut-être... Oh! vous verrez qu'il ne viendra pas...

SCÈNE X.

CLOTILDE, JOSEPH.

JOSEPH.

Madame, Monsieur veut absolument ses papiers.

CLOTILDE.

Je ne veux pas, moi... les lui rendre.

JOSEPH.

Madame, si vous saviez dans quel état il est, de quel air il m'a envoyé!

CLOTILDE.

Que m'importe!

JOSEPH.

Oh! Madame, ne persistez pas, ne persistez pas!... je vous en supplie, laissez-le partir.

CLOTILDE.

Partir!...

CHRISTIAN, en dehors.

Joseph!

JOSEPH.

C'est lui!... Ah! rendez-moi ces papiers.

CHRISTIAN, dans la coulisse.

Joseph...

JOSEPH.

Entendez-vous, Madame? il vient.

CLOTILDE, qui a enfermé les papiers dans un tiroir.

Qu'il vienne!...

CHRISTIAN, entrant.

Sortez, Joseph.

SCÈNE XI.

CLOTILDE, CHRISTIAN.

CHRISTIAN.

Que signifie ce que vous faites, Madame? retenir mes papiers! oubliez-vous qu'il n'y a plus rien de commun

entre nous, et que désormais rien n'excuse une semblable conduite!

CLOTILDE.

Rien?...

CHRISTIAN.

Rien.

CLOTILDE.

Vous vous trompez, Christian; écoutez. Pour vous j'ai tout quitté, j'ai bravé l'opinion, je vous ai donné mon honneur, ma vie! vous l'avez oublié, vous; mais moi, je m'en suis souvenue.

CHRISTIAN.

Madame, laissez là ces reproches qui ne répareront pas des malheurs irréparables; remettez-moi ces papiers, il faut que je parte.

CLOTILDE.

Tu resteras donc! on t'attendra long-temps au rendez-vous! tu sauras ce que c'est que d'avoir jeté la mort et la jalousie dans le cœur d'une femme!

CHRISTIAN.

Clotilde, calmez cet emportement; c'est trop abuser des droits de la faiblesse, et si vous n'étiez une femme...

CLOTILDE.

Oui, une faible femme, sans énergie, n'est-il pas vrai?

CHRISTIAN.

Non... mais la femme que j'ai aimée!

CLOTILDE.

Oui, oui, la femme déshonorée et perdue ; celle qu'on prend et qu'on jette à fantaisie, celle qu'on insulte sans danger, qui s'est donnée sans pudeur, qu'on a délaissée sans regret, misérable qu'elle était ! car il m'a fallu une bien grande dépravation dans le cœur pour subir mon sort, et certes je n'ai pas eu l'excuse du bonheur ; non, la honte m'a été si belle, que je l'ai voulue au prix d'une mort de tous les instans. Est-ce là le bonheur comme tu l'entends, Christian ? Alors je l'ai bu jusqu'à la lie !

CHRISTIAN, avec colère.

Clotilde, c'est trop, c'est trop, vous dis-je !

Il veut sortir, elle se jette au devant de lui.

CLOTILDE.

Non, tu ne fuiras pas encore, tu m'entendras, vois-tu ! as-tu pensé que je te laisserais partir avec cette intrigante, ta protectrice ?

CHRISTIAN, avec force.

Clotilde ! Clotilde ! apaisez ces éclats !

CLOTILDE.

Ce sont mes cris qui t'importunent. Eh bien ! que ne me donnes-tu AUSSI un coup de poignard ! et je me tairai AUSSI peut-être !

CHRISTIAN, confondu.

Qu'a-t-elle dit ?...

Bruit au dehors.

SCÈNE XII.

CLOTILDE, JOSEPH, CHRISTIAN.

JOSEPH, *effaré.*

Monsieur ! Madame ! des soldats entourent la maison... Monsieur, fuyez...

CHRISTIAN.

Moi, fuir !... pourquoi ? que me veut-on ?

JOSEPH.

Monsieur, venez, de grace !... Madame, ne tremblez pas ainsi !... ah ! trop tard !... trop tard !

SCÈNE XIII.

JOSEPH, CLOTILDE, UN COMMISSAIRE DE POLICE CHRISTIAN.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, j'ai ordre de vous arrêter.

CHRISTIAN.

Moi, Monsieur !...

LE COMMISSAIRE.

Comme accusé et prévenu d'assassinat sur la personne de Rafaël Bazas.

CHRISTIAN, *d'un air sombre.*

Qui peut m'accuser ?...

JOSEPH, regardant Clotilde.

Ce n'est pas moi, grand Dieu !...

CLOTILDE.

C'est qu'il ne t'abandonnait pas... toi !

Moment de silence.

CHRISTIAN, bas à Clotilde.

Clotilde !... (Une pause.) Ceci vaut bien un coup de poignard... je pense !

JOSEPH, avec horreur et d'une voix sourde.

Ah ! Madame !... Madame !...

CHRISTIAN, agité.

Joseph... adieu !... (Avec calme.) Messieurs, je vous suis !

Clotilde reste immobile, les yeux fixes.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une chambre de prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

LESPINOIS, LE DIRECTEUR DE LA PRISON.

LESPINOIS.

Voici le nom de la personne que vous laisserez entrer auprès du condamné.

LE DIRECTEUR.

C'est bien, Monsieur, seulement madame d'Armély...

LESPINOIS.

Elle a obtenu un ordre supérieur de pénétrer dans la prison... je ne sais pas ce qu'elle n'obtiendrait pas...

LE DIRECTEUR.

Voilà tout?

LESPINOIS.

Absolument tout. Songez que vous ne pouvez admettre aucune autre personne auprès de Christian, sous votre responsabilité.

LE DIRECTEUR.

Il suffit...

LESPINOIS.

Où en est-on maintenant?

LE DIRECTEUR.

On vient d'apporter au condamné le rejet de son pourvoi, ainsi donc plus d'autre chance pour lui qu'un recours en grace!... et peut-il l'obtenir pendant les deux jours qui lui restent?... Cette condamnation a fait grand bruit dans Paris...

LESPINOIS.

Elle importait à la morale publique. De pareils crimes se trouvent rarement dans les classes élevées de la société; mais le peuple croit toujours que c'est parce qu'on soustrait les victimes à la vengeance des lois; aussi, les magistrars, pour calmer ces doutes, se montrent-ils d'une sévérité exemplaire; quand le coupable est un homme comme Christian, et le crime aussi avéré...

LE DIRECTEUR.

Le crime aussi avéré?... ma foi...

LESPINOIS.

Le moyen d'en douter... La déposition de mademoiselle de Valéry...

LE DIRECTEUR.

Déniée d'abord formellement par Joseph... et rétractée ensuite par elle...

LESPINOIS.

Aussi l'a-t-on fait condamner comme faux témoin, ce Joseph... et d'ailleurs le cadavre a été retrouvé...

LE DIRECTEUR.

N'a-t-il pas été prouvé qu'un coup de pistolet avait été tiré dans la rue, et qu'on avait entendu un homme crier au secours... et le corps n'avait-il pas une balle dans les chairs?...

LESPINOIS.

Et la blessure faite avec un poignard venait-elle d'une balle?...

LE DIRECTEUR.

Une blessure reconnue quinze mois après la mort!... Enfin...

LESPINOIS.

Enfin, enfin, Monsieur, cet arrêt est juste... et les jurés ont été unanimes... On va amener bientôt Christian dans cette salle pour voir la personne qui a le droit de le visiter... je vous laisse...

LE DIRECTEUR.

Pardon, mais Joseph, l'ancien domestique, qui est détenu ici, m'a prié de solliciter de vous la grace de voir son maître une dernière fois...

LESPINOIS.

Cela est contraire aux règlemens.

LE DIRECTEUR.

Ah! il est le seul qui semble attaché à ce pauvre jeune homme; il ne l'a point vu depuis sa condamnation.

LESPINOIS, à part.

Il est bon qu'on ne puisse pas dire que j'ai refusé toutes les demandes... (Haut.) Eh bien! qu'il voie Chris-

tian... même laissez-le près de lui; mais n'oubliez pas surtout qu'il n'y a que la personne dont nous venons de convenir qui puisse être admise.

LE DIRECTEUR.

Vous pouvez être certain que je ferai mon devoir.

SCÈNE II.

LESPINOIS, MADAME D'ARMÉLY, LE DIRECTEUR.

MADAME D'ARMÉLY.

Monsieur de Lespinois, je suis charmée de vous rencontrer. (*au directeur.*) Veuillez demeurer, Monsieur.

LESPINOIS, *à part.*

Le fâcheux entretien...

MADAME D'ARMÉLY.

J'ai des remercimens à vous faire, Monsieur, sur l'empressement que vous avez mis à m'envoyer un permis pour pénétrer jusqu'ici.

LESPINOIS.

Si je n'ai pas répondu à votre demande, Madame, c'est que je savais trop bien que votre crédit rendait une réponse inutile.

MADAME D'ARMÉLY.

Savez-vous la même chose de mademoiselle de Valéry... et le crédit que vous lui connaissez explique-t-il le silence que vous avez gardé à son égard, malgré dix lettres écrites par elle?...

LESPINOIS.

Qui peut vous avoir dit?...

MADAME D'ARMÉLY.

Elle, Monsieur.

LESPINOIS.

A vous!...

MADAME D'ARMÉLY.

A moi, oui, Monsieur; vous lui avez valu cette nouvelle douleur... Hier je venais ici; en passant dans cette salle où attendent les amis, les parens et souvent les complices des prisonniers, j'ai vu dans un coin obscur une femme qui se cachait honteuse et désespérée. Je me suis arrêtée... c'était Clotilde... elle m'a vue; alors elle s'est approchée de moi... de moi... Quels reproches n'avait-elle pas à me faire! quelles terribles accusations ne pouvait-elle pas élever contre moi... Eh bien! Monsieur, savez-vous le seul mot qui soit sorti de sa bouche avec un sanglot convulsif « Oh! Madame, je voudrais bien le voir... » et elle est tombée à genoux devant moi... Le remords qui dévorera toute ma vie est bien cruel, Monsieur; mais cette scène m'en a révélé toutes les angoisses... je l'ai relevée, j'ai tout promis... Ne voulez-vous pas me faire tenir ma promesse?

LESPINOIS.

Le puis-je? Christian n'a-t-il pas toujours refusé de la voir, et mademoiselle de Valéry a-t-elle un droit légal qui m'autorise à lui accorder cette faveur?

MADAME D'ARMÉLY.

Vous refusez?

LESPINOIS.

Vous oubliez la sévérité de nos devoirs.

MADAME D'ARMÉLY.

Je n'ai oublié ni vos devoirs ni vos projets, Monsieur le conseiller... Monsieur le directeur, vous recevrez mademoiselle de Valéry.

LESPINOIS.

Madame!

MADAME D'ARMÉLY.

Voici un ordre du ministre de la justice... Monsieur le conseiller, je connais vos scrupules et j'ai pris soin de les lever d'avance.

LESPINOIS.

Madame, que prétendez-vous?

MADAME D'ARMÉLY.

Tous les coupables, Monsieur, ont leurs juges et leurs accusateurs.

LESPINOIS.

Et vous vous êtes faite le mien?

MADAME D'ARMÉLY.

Implacable, Monsieur! vous voyez bien qu'il n'est pas besoin de génie pour faire école.

LESPINOIS.

Je méprise celui de l'intrigue et lui laisse le champ libre...

MADAME D'ARMÉLY.

Je dois vous prévenir que le ministre vous attend.



SCÈNE III.

MADAME D'ARMÉLY, LE DIRECTEUR.

MADAME D'ARMÉLY.

Ce qu'il va lui dire l'étonnera sans doute. Ce n'est pas sans dessein, Monsieur, que j'ai tenu un langage pareil à celui que vous venez d'entendre.

LE DIRECTEUR.

Ce langage était juste.

MADAME D'ARMÉLY.

S'il vous a prouvé que je ne suis pas sans crédit, et que je ne laisserais pas dans l'embarras un homme qui me rendrait un important service... c'est assez pour moi.

LE DIRECTEUR.

Quel service puis-je vous rendre, Madame?

MADAME D'ARMÉLY.

Vous le saurez; mais avant de tout vous dire, je vais tenter une nouvelle démarche près de Christian... s'il voulait signer une demande en grace, je crois être assurée du succès, et alors ma confidence serait inutile.

LE DIRECTEUR.

Je crains qu'elle ne le soit toujours également et que je ne puisse l'entendre.

SCÈNE IV.

MADAME D'ARMÉLY, JOSEPH, LE DIRECTEUR, UN PORTE-CLEFS.

JOSEPH.

Me sera-t-il permis de voir mon maître ?

LE DIRECTEUR.

Oui, mon ami. (Au porte-clefs.) Cette jeune dame qui vient tous les jours demander monsieur Christian est-elle en bas ? qu'on la fasse monter, voici l'ordre qui l'autorise à entrer.

MADAME D'ARMÉLY.

Il s'agit de mademoiselle de Valéry.

LE DIRECTEUR.

Madame a eu la bonté d'obtenir pour elle un ordre d'entrée et elle pourra voir au moins monsieur Christian.

JOSEPH.

Voir mon maître... elle... oh ! non...

MADAME D'ARMÉLY.

Mon pauvre Joseph, elle mérite cette faveur mieux que personne...

JOSEPH.

Madame, je ne sais pour qui vous parlez, mais je ne crois pas que j'aie obtenu une faveur...

MADAME D'ARMÉLY.

Non, Joseph... mais cette pauvre Clotilde, faut-il la désespérer tout-à-fait ?

SCÈNE V.

MADAME D'ARMÉLY, JOSEPH, CLOTILDE, (Elle entre et reste dans le fond.) LE DIRECTEUR.

JOSEPH.

Et monsieur Christian, faut-il le tourmenter les deux jours qui lui restent à vivre ?... Il ne voudra pas la voir.

LE DIRECTEUR.

Il est certain qu'avant sa condamnation, alors qu'elle pouvait pénétrer ici, il s'y est constamment refusé.

MADAME D'ARMÉLY.

Si on l'implorait, on obtiendrait de lui cette entrevue.

JOSEPH.

Il la refusera.

MADAME D'ARMÉLY.

Mais la pauvre Clotilde mourra de ce refus.

JOSEPH.

Mais lui ne meurt-il pas de ses paroles?

Clotilde sanglotte.

MADAME D'ARMÉLY, apercevant Clotilde.

Ciel ! c'est elle... Joseph, plus bas.

JOSEPH, sans regarder Clotilde.

Mille excuses, Madame; si j'avais su que vous étiez là...

CLOTILDE.

Ah! vous pouvez tout dire; j'ai tout mérité.

JOSEPH.

Madame...

CLOTILDE.

Joseph, je voudrais voir Christian.

JOSEPH.

Vous?... cela ne se peut pas.

LE DIRECTEUR.

Pourquoi donc? il va venir tout à l'heure.

CLOTILDE.

Oh! pas ainsi, pas sans qu'il l'ait permis.

JOSEPH.

Il ne le permettra pas.

CLOTILDE.

Oh! si la voix d'un ami, de l'ami le plus noble, le plus dévoué, l'implorait pour la malheureuse?...

JOSEPH.

Madame, il n'écouterait rien.

CLOTILDE.

S'il lui disait que la misérable a passé chaque jour à la porte de sa prison, mendiant d'un soldat, d'un geôlier, la faveur de voir ses fenêtres où passait son ombre; s'il lui disait que chaque nuit, à deux genoux sur la pierre, elle a pleuré et prié Dieu sans cesse et pour lui seul; si tu pouvais lui dire que l'insensée n'est plus ni la femme qu'il a aimée, ni celle qu'il l'a perdu, mais que c'est une pauvre fille à moitié folle, dévorée

de larmes, flétrie, défigurée, mourante... c'est que tu ne m'as pas encore regardée, Joseph!

JOSEPH.

Oh! Madame... Madame, vous avez bien souffert.

CLOTILDE.

Assez pour mériter que tu l'implores pour moi.

JOSEPH.

Si vous saviez ce qu'il a dans le cœur!... vous n'avez pas peur de le voir?

CLOTILDE.

Je n'ai plus peur de rien... mais tu ne réponds pas.

JOSEPH.

Je n'oserai pas, Madame.

MADAME D'ARMÉLY.

Joseph, vous êtes sans pitié.

CLOTILDE.

Mon Dieu! ne le verrai-je donc plus!

MADAME D'ARMÉLY et LE DIRECTEUR.

Joseph! Joseph!

JOSEPH.

Eh bien! oui, je lui parlerai, mais seul.

TOUS.

Oui, oui.

JOSEPH.

Mais s'il ne voulait pas...

CLOTILDE.

Oh! il le voudra si tu le veux.

LE DIRECTEUR.

Eh bien! c'est convenu; mais il va venir, éloignez-vous.

CLOTILDE, au directeur.

Oui, oui. (A Joseph.) Joseph! Joseph!

JOSEPH.

Oui, Madame, je vous le jure, je vous le jure.

LE DIRECTEUR.

Venez, venez, je vous ferai appeler.

Joseph et le directeur la mènent jusqu'à la porte.

MADAME D'ARMÉLY.

Pauvre femme!... mais voici Christian.

SCÈNE VI.

CHRISTIAN, MADAME D'ARMÉLY, LE DIRECTEUR, JOSEPH.

CHRISTIAN.

Je vous salue, Madame. (Au directeur.) Demeurez, Monsieur. (Il fait un signe de la main à Joseph.) Je vous remercie, Madame, de cette dernière marque d'intérêt : toute la rigueur de notre ami, monsieur de Lespinois, a donc échoué contre votre persévérance ?

MADAME D'ARMÉLY.

Cette persévérance a été plus loin que vous ne pensez; car je suppose qu'il apprend en ce moment qu'il fera bien de donner sa démission.

CHRISTIAN.

C'est donc vous qui avez provoqué cette brusque disgrace?

MADAME D'ARMÉLY.

Contre laquelle il ne réclamera pas. (Bas, au directeur.) Jugez, Monsieur, de ce que je puis faire.

CHRISTIAN.

On devient donc juste dans ce monde!... et faudra-t-il que je le regrette?... Mais vous, Madame, quel motif bienveillant a pu vous ramener auprès d'un malheureux?

MADAME D'ARMÉLY.

Eh bien! Christian, je voulais obtenir de vous un consentement, une signature.

CHRISTIAN.

Pourquoi, Madame? pourquoi?

MADAME D'ARMÉLY, hésitant.

Un recours en grace.

CHRISTIAN.

En grace? moi, demander grace!... Oh! non, Madame, non. Je me suis mesuré avec la société qui m'était ennemie, j'ai lutté contre elle de toutes ses armes; éloquence, mensonges, subtilités, j'ai épuisé toutes les chances de la justice parce qu'il y avait combat; mais grace! crier grace parce que je suis vaincu! non, non: la mort plutôt; la mort, c'est mon dernier droit, je le veux.

MADAME D'ARMÉLY, (bas au directeur.)

Je n'ai plus qu'une ressource, Monsieur, je dois vous expliquer ce que j'attends de vous... sortons...

CHRISTIAN.

Recevez mes adieux... Madame.

MADAME D'ARMÉLY.

Non, Christian, je reviendrai bientôt.

JOSEPH.

Pas un mot pour le pauvre Joseph!

CHRISTIAN, les reconduisant.

A demain, Madame... à bientôt, Monsieur...

SCÈNE VII.

CHRISTIAN, JOSEPH.

Joseph est resté sur le devant de la scène. Christian a reconduit madame d'Armély et le directeur jusqu'au fond.

CHRISTIAN, se retournant vers Joseph du fond de la scène, et lui tendant les bras.

Joseph! Joseph!

JOSEPH.

Monsieur, Monsieur!

CHRISTIAN.

Ah! Joseph... Joseph, laisse-moi me reposer, pleurer dans tes bras; avec toi, devant toi je puis pleurer, tu sais garder un secret, toi. Et tu ne diras pas cette lâcheté de ton maître.

JOSEPH.

Pourquoi cacher vos larmes, Monsieur? elles vous honorent.

CHRISTIAN.

A tes yeux, sans doute, toi qui es honnête homme; mais à la face du monde, le repentir, cette seule vertu des criminels, est une tache de plus. Vois ces gens qui viennent de sortir; ils sont dans un étonnement profond de mon calme constant, et demain, quand je reprendrai ce rôle insolent devant les apprêts du supplice, puis devant ce peuple, et enfin là... parce que je ne pousserai ni cris, ni imprécation... cet étonnement deviendra presque de l'admiration; et parce que je me tairai aujourd'hui et que tu te tairas toujours... le doute entrera dans certains esprits, l'intérêt l'y suivra peut-être, et qui sait si demain on n'accusera pas mes juges de cruauté... qui sait si l'on ne pleurera pas un innocent!

JOSEPH.

Moi, du moins, Monsieur, je vous pleurerai.

CHRISTIAN.

Toi, tu me sais coupable, qu'importe?.., mais les autres... et puis, qu'on parle d'exemples donnés au peuple... Ah! pour lui faire peur du crime, il faudrait lui montrer à nu le cœur du criminel; ses angoisses, ses déchiremens... le remords qui le ronge et la peur, l'affreuse peur qui le glace!

JOSEPH.

La peur!...

CHRISTIAN.

Oui, j'ai peur. Es-tu donc comme les autres, et crois-tu au calme, à l'audace, à la résignation des coupables?... masques infâmes, suprême mensonge, dernier crime dont ils revêtent les autres... Oh! non, vois-tu, il n'y a pas de courage qui lutte contre la conscience. Car enfin, j'ai sali le nom de mon père... j'ai versé le sang d'un homme... je l'ai volé... j'ai menti à tout honneur, j'ai subi l'infamie d'un jugement et je mourrai sur l'échafaud. Crois-tu qu'il y ait une voix dans le cœur qui soit assez osée pour crier à l'homme : Ce n'est rien! Cet arrêt que je viens d'entendre avec calme, cette grace que je rejette... mensonges que tout cela... J'ai eu peur de la mort, peur de l'éternité! J'ai senti que j'aimais la vie, mais on me regardait et l'orgueil s'est levé... Comédie! infâme comédie!

JOSEPH.

Monsieur... mon maître... calmez-vous... Ah! si l'on vous voyait ainsi!

CHRISTIAN.

N'est-ce pas, il ne faut pas qu'on me voie ainsi? homme comme les autres, pauvre homme! va, je n'ai plus rien à te dire.

JOSEPH.

Ah! Monsieur... qu'ai-je donc fait?... parlez, parlez...

CHRISTIAN.

Ah! tu ne me comprendrais pas... va... c'est bien...

JOSEPH.

Hélas! Monsieur, quel que soit mon dévouement, je

n'oserais dire qu'il n'est pas dans le monde un autre cœur qui vous entendrait mieux que le mien...

CHRISTIAN.

Un autre cœur, dis-tu ?

JOSEPH.

Bien malheureux aussi ; plus malheureux peut-être que le mien ; triste et brisé comme le vôtre, car comme le vôtre il est coupable.

CHRISTIAN, avec fureur.

Clotilde?...

JOSEPH.

Ah ! Monsieur Christian, si vous l'aviez vue, mourante, désolée, me suppliant de vous implorer...

CHRISTIAN.

Et que me veut-elle maintenant !... vient-elle aussi me regarder avec des yeux avides, pour épier ce que je souffre... pour triompher de me voir abattu et brisé, moi qui l'ai offensée et qu'elle a tué en retour ? Veut-elle goûter toute sa joie ? et lorsque trompé, désarmé, dans ma colère, par ses douleurs et ses remords, j'appuierai sa tête sur mon cœur en signe de pardon, sera-ce pour calculer à l'aise s'il bat plus vite de peur qu'il n'a battu d'amour ?... Ah ! exécration !... je la briserais sous mes pieds si elle venait.

SCÈNE VIII.

CHRISTIAN, JOSEPH, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Fais-le donc ; me voici.

CHRISTIAN.

Dieu !...

JOSEPH.

Madame... Ah ! n'approchez pas... n'approchez pas...

CHRISTIAN, lentement et regardant Clotilde.

Joseph ! Joseph ! c'est donc là Clotilde ?... (après une pause.) Laisse-nous.

JOSEPH.

Ah ! Monsieur, Monsieur...

CHRISTIAN.

Oh ! je vois maintenant qu'il faut que je lui parle.

JOSEPH.

Et vous lui pardonnerez ?...

CHRISTIAN, après une pause.

Peut-être.

SCÈNE IX.

CLOTILDE, CHRISTIAN.

Christian s'asseoit, Clotilde tombe à genoux devant lui.

CLOTILDE.

Peut-être, as-tu dit, Christian? peut-être je lui pardonnerai...

CHRISTIAN.

Peut-être... oui, peut-être...

CLOTILDE.

Eh bien! tu me regardes; que te faut-il encore pour me tendre la main et me relever? Te faut-il le récit de mes souffrances? faut-il te dire, pour te toucher, tous mes jours de larmes, toutes mes nuits d'angoisses, mes délires, mes tortures? quelle fièvre m'a dévorée, quel désespoir m'a brûlée et éteinte?... Mais tu me regardes, et tu le vois, Christian.

CHRISTIAN.

Oui, tu as bien souffert, je le vois, et pourtant ce n'est pas cela que j'attends de toi.

CLOTILDE.

Veux-tu savoir, pour excuser mon crime, si un pareil crime peut s'excuser, quelles infâmes perfidies m'ont entourée; dans quels piéges honteux on m'a conduite... quelle infernale trahison m'a rendue folle et coupable?

CHRISTIAN.

Je le sais ; mais c'est autre chose encore...

CLOTILDE.

Christian... autre chose, dis-tu?... Tu ne doutes pas que je ne sois venue ici pour te voir et mourir ensuite; Christian, que te faut-il de plus?...

CHRISTIAN.

Quelque chose de plus encore...

CLOTILDE, désespérée.

Ah ! misérable que je suis...

CHRISTIAN.

Écoute, Clotilde... Depuis que cette prison me tient entre ses murs, je n'ai pas été aussi abandonné que l'ingratitude humaine semblait le promettre. Un avocat célèbre m'a prêté généreusement son éloquence... Un serviteur fidèle a subi la captivité pour moi... Le chef de cette maison m'en a adouci l'affreux séjour... On m'a respecté dans mon crime, on m'a plaint, on m'a offert ma grace... Mais nulle pensée n'a compris la mienne. Et maintenant toi que j'ai aimée comme un être au dessus de tous les êtres; toi qui as été capable d'un si grand crime et d'un si grand remords; toi qui m'as aimé au point de te déshonorer, réponds... Outre ton repentir, que m'apportes-tu?

CLOTILDE, vivement.

Du poison...

CHRISTIAN, avec éclat.

A la bonne heure! (Il la relève et l'embrasse. Avec une joie

féroce.) Oh! les misérables, les hommes, où sont-ils? où sont-ils? Là, partout, à la porte de la prison, sur les quais, sur les ponts, aux fenêtres, sur les toits, sous l'échafaud... C'est Christian... le voilà; il est pâle, il a peur... Je veux voir... Rien, exécrables fous! il n'y a rien à voir : il n'y a que le cadavre d'un homme em poisonné... Clotilde, Clotilde, merci, merci!

CLOTILDE.

Oh! tu m'as donc pardonné!...

CHRISTIAN.

Pardonné!... Ai-je ce droit, pauvre femme brisée et perdue; tu demandes si je t'ai pardonné, moi... Christian, qui t'ai séduite, abandonnée, flétrie... Moi l'assassin et le parjure, je ne t'ai point pardonné, je te demande grace...

CLOTILDE.

Christian... mon Christian!

CHRISTIAN.

Oui, Clotilde, grace... car je la mérite de toi, de toi seule, qui sais que dans un autre monde nous eussions vécu étroitement et éternellement liés dans le même amour... Toi qui ne doutes pas maintenant, quel que soit le passé, que je t'aime comme tu m'aimes.

On entend du bruit.

CLOTILDE.

Entends-tu?... on vient...

CHRISTIAN.

Oui...

CLOTILDE.

Christian, imite-moi! (Elle boit le poison et le lui présente, il boit aussi.) Qu'ils viennent maintenant... le poison est sûr et rapide...

SCÈNE X.

CLOTILDE, CHRISTIAN, MADAME D'ARMÉLY, JOSEPH.

Joseph reste au fond à guetter.

MADAME D'ARMÉLY.

Tous les surveillans sont éloignés ou séduits; le directeur de la prison fuit avec vous... Venez, venez...

CHRISTIAN.

Il n'est plus temps.

TOUS.

Grand Dieu!...

CHRISTIAN.

Vous m'offrez la vie, n'est-ce pas? Répondez!... Cette existence d'exil et de honte, voulez-vous la subir avec moi?

MADAME D'ARMÉLY.

Ah! Monsieur...

CHRISTIAN.

Eh bien! demandez à Clotilde ce qu'elle m'a apporté au lieu de la vie.

CLOTILDE.

La mort...

CHRISTIAN.

Elle a partagé le bienfait. Voici celle qui m'aime et que je ne quitte plus.

CLOTILDE, mourant.

Christian !...

CHRISTIAN.

Clotilde !...

Tous deux poussent un cri et tombent.

— FIN. —

LA FAMILLE

DE LUSIGNY,

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE.

En collaboration avec M. Adolphe Bossange,

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 15 OCTOBRE 1831.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DUC D'HARCOURT	M. DESMOUSSEAUX.
LE MARQUIS DE LUSIGNY	M. BOUCHET.
DE GOURVILLE	M. GEFFROI.
ARTAUT	M. SAINT AULAIRE.
MALHERBE	M. MENJAUD.
DUBREUIL	M. FAURE.
PONTIGNY	M. ARMAND DAILLY.
MORIN	M. MARIUS.
ALAIN	M. MIRCOURT.
UN VALET	M. MONLAUR.
LA MARQUISE DE LUSIGNY	Mmes DUPUIS.
LA COMTESSE DE LUSSAN	MENJAUD.
MADAME ARTAUD	HERVEY.
HÉLÈNE	EULALIE DUPUIS.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un modeste salon, des tables, des livres de commerce, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

PONTIGNY, ALAIN.

Alain finit de ranger des meubles. — Pontigny est placé devant une table sur laquelle il écrit, et qui est posée à droite de l'acteur.

ALAIN.

Allons, allons, monsieur Pontigny, v'là que vous gâchez toutes les belles plumes que M. Artaut avait taillées pour M. le notaire.

PONTIGNY.

Je gâche! imbécile, tu ne vois pas que je compose.

ALAIN.

Avec vos brimborions de poèmes vous nous donnez plus à balayer que tous les commis de la maison ensemble.

PONTIGNY.

Écoute ça, imbécile, et réjouis-toi d'être le premier à l'entendre.

ALAIN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PONTIGNY.

L'épithalame.

ALAIN.

L'épître à l'ame.... Voyons, écoutons.

PONTIGNY.

Voici :

« Charmante Hélène, heureux Gourville,
« Vous servirez d'exemple à la cour, à la ville,
« Car dans votre union, contre l'usage admis,
« En devenant époux, vous resterez amis. »

ALAIN.

Est-ce que c'est un article du contrat?

PONTIGNY.

Sot illettré, va !...

ALAIN.

Ah ça ! c'est donc sûr que c'est M. de Gourville qui épouse Mademoiselle ?

PONTIGNY.

Tu vois bien : « Charmante Hélène, heureux Gourville. »

ALAIN.

C'est bon... l'épître à l'ame le dit bien, mais c'est que tout le monde croyait que ce serait...

PONTIGNY.

Malherbe, n'est-ce pas? Pendant quelque temps, oui... Mais qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

ALAIN.

Que demandez-vous, Monsieur?

SCÈNE II.

PONTIGNY, MORIN, ALAIN.

MORIN.

Monsieur Malherbe.

PONTIGNY, *s'avançant.*

C'est moi, Monsieur : que lui voulez-vous?

MORIN.

Comment, Monsieur!... M. Malherbe doit être un jeune homme...

PONTIGNY.

C'est comme si vous le voyiez : je suis son professeur, son ami; je sais tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit... je vous écoute.

MORIN.

C'est à lui-même que je voudrais parler... il s'agit d'un secret.

PONTIGNY.

Raison de plus : si vous voulez me le dire...

MORIN.

Pardon... c'est à M. Malherbe que j'ai affaire.

ALAIN, s'avançant.

Monsieur, il n'y est pas.

PONTIGNY, à Alain.

Puisque me voilà.

MORIN.

Mais il va rentrer sans doute ?

ALAIN.

Je le pense, Monsieur.

MORIN.

Ne signe-t-il pas aujourd'hui son contrat de mariage avec mademoiselle Artaut?

ALAIN.

Demandez à M. Pontigny ce qu'il en est : nous autres, nous ne savons rien, sinon qu'on signe aujourd'hui un contrat.

MORIN.

A quelle heure?

PONTIGNY.

Vous en demandez plus que vous n'en dites, à ce qu'il me paraît. Puisque vous ne voulez parler qu'à M. Malherbe, revenez demain : il sera libre.

MORIN.

Je reviendrai aujourd'hui même.

PONTIGNY.

Demain.

MORIN.

Demain M. Malherbe ne sera peut-être pas libre comme je l'entends.

Il sort.

PONTIGNY.

Reconduis ce monsieur... Ah! voici M. Artaut, madame Artaut et la charmante Hélène.

SCÈNE III.

PONTIGNY, ARTAUT, MADAME ARTAUT, HÉLÈNE.

ARTAUT, *d'abord.*

J'ai fini. Moi qui n'ai pas l'habitude de faire une grande toilette, il me semble que c'est assez bien.

PONTIGNY.

Ma foi, oui; vous êtes mis comme un notaire : on voit bien que vous mariez votre fille à un conseiller au parlement.

ARTAUT.

Ah! Madame Artaut, mon Hélène... vous voilà!... C'est bien, très-bien... Voyez donc, Pontigny, comme ça lui va!

MADAME ARTAUT.

C'est moi qui l'ai habillée. Comment! Pontigny, vous n'avez pas fait un bout de toilette!

PONTIGNY.

M. Artaut est assez bien mis pour nous deux; et tandis qu'il faisait sa barbe, j'ai fait l'épithalame que voici.

HÉLÈNE.

Merci, mon ami. Vous nous la direz quand tout le monde sera ici.

ARTAUT.

Nous ne l'entendrons qu'une fois comme cela... Mais qu'as-tu donc? tu as les yeux rouges.

MADAME ARTAUT.

C'est que nous avons causé.

PONTIGNY.

Vous appelez çà causer!

ARTAUT.

Hélène, qu'est-ce à dire?... En accordant ta main à M. de Gourville, n'ai-je pas accompli le vœu de ton cœur?

PONTIGNY, bas à Artaut.

Ce n'est rien... c'est que madame Artaut lui aura conté quelque chose... C'est l'usage.

ARTAUT.

M. de Gourville est un excellent parti, riche, conseiller au parlement.

PONTIGNY.

Rapporteur.

ARTAUT.

Plait-il?

PONTIGNY.

Conseiller rapporteur, éloquent!... ah!.. Démosthène ne rapportait pas mieux un procès.

ARTAUT.

Sans doute ce n'est pas un jeune homme...

PONTIGNY.

Comment! trente cinq ans tout au plus... J'étais jeune encore à cinquante, moi!

ARTAUT.

Hélène, n'es-tu pas heureuse?

HÉLÈNE.

Pardon, mon père... Je suis heureuse d'épouser M. de Gourville.

ARTAUT.

Pourquoi donc ces larmes?

HÉLÈNE.

Confiante dans l'amour de M. de Gourville, c'est avec joie que je deviendrai sa femme; mais, après avoir passé de si douces années près de vous, il m'est permis de craindre, en changeant un bonheur dont j'étais si sûre contre un bonheur que je ne connais pas.

PONTIGNY.

Eh bien! ça vous fera plaisir de l'apprendre.

ARTAUT.

Pontigny...

PONTIGNY.

Il y a tant de mariées qui n'en ont pas la surprise!

MADAME ARTAUT.

Voulez-vous vous taire, vieux fou!

PONTIGNY.

Tenez, tenez, en voilà un qui lui en dira plus que moi.

SCÈNE IV.

ARTAUT, DE GOURVILLE, HÉLÈNE, MADAME ARTAUT, PONTIGNY.

ARTAUT.

Arrivez donc, mon gendre... nous sommes tous prêts; et aujourd'hui point d'affaires.

DE GOURVILLE.

M. Dubreuil, votre notaire, prétend que le bonheur est une affaire aussi... et il a bien fallu l'en croire un peu. Mais je ne suis pas à gronder : j'arrive le premier; Malherbe n'est point ici.

MADAME ARTAUT.

Il sera passé chez madame de Lusigny... Elle est venue hier, et elle s'est plainte de ce qu'il ne va plus la voir.

PONTIGNY.

On se l'arrache, ma foi, chacun à son tour... Nous irons chez elle bientôt.

MADAME ARTAUT.

N'y allez pas si souvent : ça vous à déjà fait tourner la tête, et j'ai peur que toutes ces grandes dames ne changent notre Charles avec toutes leurs cajoleries.

DE GOURVILLE.

Grace pour madame de Lusigny : c'est une femme d'un mérite si distingué!...

HÉLÈNE.

Et si bonne pour moi !

DE GOURVILLE.

D'ailleurs sa protection n'a pas été inutile à Malherbe... Croyez qu'elle l'aime et l'estime sincèrement.

PONTIGNY.

Elle m'en fait toujours compliment.

MADAME ARTAUT.

Tenez, monsieur Gourville, vous êtes l'ami de Charles, de notre fils adoptif; vous allez être le mari de notre Hélène : n'allez pas nous la perdre dans votre grand monde.

DE GOURVILLE.

Il y a grand monde et grand monde : croyez qu'Hélène ne perdra rien de ses heureuses qualités à être admise dans la société de madame de Lusigny... Elle y compte déjà une amie.

HÉLÈNE.

Oui, cette bonne Amélie...

ARTAUT.

Madame de Lussan, cette jeune veuve promise au fils de madame la marquise. C'est une belle affaire pour les Lusigny : trois millions pour les récrépir !.. Mais elle, pauvre femme !... Je ne sais pas si c'est ça qui la rend triste... En tous cas, pour l'égayer un peu, je lui ai écrit pour la prier de venir signer au contrat.

HÉLÈNE.

Elle m'a répondu qu'elle ne viendrait pas.

DE GOURVILLE.

Elle viendra. (Bas à Hélène.) Je lui ai écrit aussi moi... Votre père avait oublié de lui dire le nom du futur.

HÉLÈNE, bas.

Croyait-elle aussi que c'était Malherbe?.. Je vois à présent ce que voulait dire sa lettre.

PONTIGNY.

C'est pourtant une bien aimable femme; pas trop fière, et à qui j'ai fait comprendre le mérite de Charles tout de suite.

DE GOURVILLE.

Vous croyez qu'il n'y a pas travaillé un peu?

PONTIGNY.

Je ne dis pas... mais... c'est moi qui...

SCÈNE V.

ARTAUT, GOURVILLE, HÉLÈNE, MALHERBE, MADAME ARTAUT, PONTIGNY.

HÉLÈNE.

Ah! voici Charles!... Nous t'attendions...

ARTAUT.

En parlant de toi.

MALHERBE.

Si je suis venu tard.. c'est que j'ai été prendre M. Dubreuil le notaire... Je l'ai laissé en bas dans votre

cabinet, où il vous attend... Tu vois bien, Hélène, que je m'occupais de toi.

HÉLÈNE.

Bon Charles!

PONTIGNY.

Il est digne en tout de son maître.

GOURVILLE.

Eh bien donc, rendons-nous près de M. Dubreuil.

MALHERBE.

Allons, Hélène...

PONTIGNY.

Madame Gourville....

ARTAUT, les retenant.

Mes enfans... voici un grand jour!.. Je l'ai choisi parce qu'il est pour moi un bien doux souvenir, et que j'espère qu'il sera pour vous un présage de bonheur : c'est aujourd'hui l'anniversaire de l'arrivée de Malherbe parmi nous.

MALHERBE.

En effet...

PONTIGNY.

Vraiment oui : aujourd'hui 15 mars.

MADAME ARTAUT.

Je ne l'avais pas oublié, moi!...

ARTAUT.

Oui, M. de Gourville, il y a aujourd'hui vingt-deux ans, madame Artaut était dans les larmes, car nous venions de perdre un fils, notre premier né... lors-

qu'on vint nous montrer un enfant qu'on allait porter à l'hospice... le grand garçon que voilà, lui qui est déjà si célèbre aujourd'hui... Oh! il était tout petit, tout au plus deux ans... Te souviens-tu, madame Artaut, comme il t'a souri tristement en s'éveillant!.. Et puis, quand cette digne femme l'a embrassé, il l'a serrée dans ses petits bras... comme s'il avait senti qu'elle devait être sa mère.

MADAME ARTAUT.

Mais c'est qu'il le sentait aussi...

PONTIGNY.

Quand on donne une bonne éducation aux enfans, je crois bien...

ARTAUT.

Il nous a semblé que le Ciel nous rendait notre fils... nous l'avons adopté, et cela nous a porté bonheur : depuis ce jour-là, la joie est rentrée à la maison : tout nous a réussi, notre commerce a prospéré, une fille, Hélène, est venue compléter notre bonheur... Charles a grandi... J'ai senti qu'il n'était pas fait pour n'être qu'un marchand comme moi : je lui ai donné des professeurs... bah! il est devenu tout de suite leur maître!

PONTIGNY.

Et j'espère que c'est honorable pour moi!

ARTAUT.

Et vous voyez : le voilà!... c'est un savant, connu, recherché partout, et malgré ça toujours aussi bon fils pour nous que s'il n'en savait pas plus que moi.

MADAME ARTAUT.

C'est encore vrai... Mais c'est que c'est bien mon fils aussi... Pas vrai, Charles, que je suis ta mère?

ARTAUT.

Or donc, je vous disais que j'ai voulu fixer à aujourd'hui la signature du contrat : ça vous portera bonheur... Oh! mais j'en suis sûr; c'est un pressentiment...

GOURVILLE.

Et je me chargerai de le réaliser, monsieur Artaut!

ALAIN, annonçant.

Madame de Lussan.

MALHERBE.

Amélie!..

GOURVILLE.

Elle vient signer mon contrat.

ARTAUT.

Faites-la monter... allons retrouver M. Dubreuil : Hélène va la recevoir.

MALHERBE, à Hélène.

Je vais lire ton contrat.

HÉLÈNE, à Malherbe.

J'attends madame de Lussan.

MALHERBE.

Heureuse Hélène!

HÉLÈNE.

Pauvre Charles!

SCÈNE VI.

MADAME DE LUSSAN, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *regardant sortir Malherbe.*

Oh! oui, pauvre Charles!.. il a bien du chagrin!.. Voici madame de Lussan... tâchons de profiter de l'occasion.

ALAIN.

Par ici, Madame, par ici.

HÉLÈNE, *allant au devant de madame de Lussan.*

Que vous êtes bonne, Madame, et que de remercimens n'ai-je pas à vous faire!

MADAME DE LUSSAN.

Pourquoi donc? Je vous assure que c'est de grand cœur que je viens être témoin de votre joie.

HÉLÈNE, *lui présentant un fauteuil.*

J'ai craint un instant que vous ne le pussiez pas.

MADAME DE LUSSAN.

Je l'ai craint aussi, mais croyez que je le désirais vivement.

HÉLÈNE.

Vous nous avez privés si long-temps du plaisir de vous voir, que M. de Gourville m'a assuré que vous ne saviez même pas que c'était lui que j'épousais.

MADAME DE LUSSAN.

Non, vraiment... tout le monde disait que c'était M. Malherbe... à tel point que ce qui se passe me semble un rêve... (Elle fait asseoir Hélène.) Mais comment cela s'est-il donc fait?.. car j'ai quelque raison de croire que c'était lui que votre cœur préférait...

HÉLÈNE.

Mon cœur préfère aujourd'hui M. de Gourville...

MADAME DE LUSSAN.

C'est étrange!.. J'avais toujours pensé que dès que M. Malherbe se déclarerait pour vous...

HÉLÈNE.

Mais... j'ai su qu'il ne pouvait se déclarer pour moi...

MADAME DE LUSSAN.

Ah!...

HÉLÈNE.

Je n'étais point aimée.

MADAME DE LUSSAN, vivement.

Vous l'a-t-il donc dit? (Hélène fait un signe.) Il vous l'a dit!... Il faut alors qu'il ait eu avec vous une bien grande explication, à la suite de laquelle...

HÉLÈNE.

Hé bien, à la suite de laquelle?...

MADAME DE LUSSAN.

Tenez, Hélène, je soupçonne que M. Malherbe vous a confié quelque chose sur l'état de son cœur.

HÉLÈNE.

J'ai connu dès le premier moment tout ce qui s'y passait... Oh! ne lui en voulez pas!... Il me devait cette confidence pour me sauver.

MADAME DE LUSSAN, à demi-voix.

Et qui me sauvera, moi?

HÉLÈNE.

Mais j'ai tort de vous parler ainsi : je vois que j'ai été trop loin.

MADAME DE LUSSAN.

Non, non : à quoi servirait de feindre?... Ma bonne Hélène, parlons tout de suite avec la confiance que nous nous devons l'une à l'autre... Dans ces circonstances si tristes pour mon cœur, il me sera bien doux de trouver en vous une amie que je puisse chérir, avec laquelle je puisse penser tout haut!... Jamais je n'ai éprouvé pour personne, si ce n'est lui, ce que je ressens pour vous... Faut-il vous le dire?... vous êtes sa sœur, son élève, son amie... Il me semble qu'être avec vous, c'est être un peu avec lui... Et puis, vous l'avez aimé, vous ne l'aimez plus : il me semble que je dois vous en être reconnaissante... que vous me le cédez, que c'est à vous que je dois son amour... car il est à moi, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Plus que je ne saurais le dire.

MADAME DE LUSSAN.

Le malheureux!... que fera-t-il?

HÉLÈNE.

Il espère à peine...

MADAME DE LUSSAN.

Et que pourrait-il espérer ?... tant de choses nous séparent !

HÉLÈNE.

Sans fortune comme il est !...

MADAME DE LUSSAN, se levant.

Hé ! qu'importerait sa fortune? N'en ai-je pas assez?...

HÉLÈNE.

C'est donc son défaut de naissance, de famille?...

MADAME DE LUSSAN.

C'est plutôt encore mon imprudence.

HÉLÈNE.

Comment?

MADAME DE LUSSAN.

Voyez combien ma position est affreuse !.. Déjà, depuis deux ans, des arrangemens de fortune, des conciliations de procès, firent promettre ma main au marquis de Lusigny... J'avais consenti à cette union, et ni les écarts, ni la conduite légère du marquis, ni des intrigues qui firent trop d'éclat, ne m'avaient fait songer à rompre... Je vis Malherbe, et malgré moi je me laissai aller à un sentiment dont on me fera un crime aujourd'hui... Et c'est lorsque je ne pouvais plus me cacher à moi-même combien je l'aimais, lorsque j'éloignais par mille prétextes le jour de mon union avec le

marquis, c'est alors qu'on publie partout le prochain mariage de Malherbe... Je me suis vue oubliée, trahie! je n'ai peut-être pas assez caché mon chagrin, on a saisi cet instant avec habileté... et, dans mon dépit, j'ai donné mon consentement...

HÉLÈNE.

Ah! mon Dieu, qu'avez-vous fait?..

MADAME DE LUSSAN.

Je me suis perdue!

HÉLÈNE.

Oh! non, non!

MADAME DE LUSSAN.

Si, perdue!.. Au point où en sont les choses, le moyen de reculer! Voyez, Hélène, ce billet que j'ai reçu de la marquise au moment de monter en voiture pour venir ici...

HÉLÈNE, *parcourant le billet en lisant.*

« Le marquis est aux transports... nous irons vous « prendre chez M. Artaut, et vous nous accorderez « votre soirée... je vous aime comme une tendre « mère. »

MADAME DE LUSSAN.

Vous voyez!

HÉLÈNE.

Et M. de Gourville ne sait rien de tout ceci?

MADAME DE LUSSAN.

Et comment l'aurait-il su? (*On entend des voix dans l'escalier.*) Ah! la voix de Malherbe!...

HÉLÈNE.

Ne partez pas, attendez la marquise. Il faut bien que vous signiez mon contrat.

MADAME DE LUSSAN.

L'idée seule de le voir...

HÉLÈNE.

Allez-vous mal recevoir le frère de votre nouvelle amie?

SCÈNE VII.

ARTAUT, MALHERBE, DE GOURVILLE, DUBREUIL, près de la table, PONTIGNY, MADAME DE LUSSAN, HÉLÈNE.

ARTAUT.

Vous nous excuserez, Madame, de vous avoir fait attendre si long-temps.

MADAME DE LUSSAN.

J'étais en si agréable compagnie que je devrais vous en remercier.

Elle salue Malherbe.

DE GOURVILLE, lui baisant la main.

Il est bien aimable à vous de vous être rendue à notre invitation.

PONTIGNY, bas à Hélène.

Eh bien...

HÉLÈNE, bas.

Elle l'aime.

PONTIGNY, bas.

Parbleu, ça ne pouvait pas faire question.

ARTAUT.

Allons, monsieur Dubreuil, placez-vous là, et nous autour de vous.

Malherbe s'approche de madame de Lussan en lui approchant un fauteuil.

MALHERBE.

Vous ne deviez pas venir.

MADAME DE LUSSAN.

Ce n'est pas à vous à me le reprocher!

(Tout le monde s'asseoit.)

DUBREUIL.

Avant de procéder à la signature, il ne reste plus qu'à fixer le chiffre de l'article cinq...

DE GOURVILLE.

Bah! c'est le moins important du contrat.

MADAME ARTAUT.

Non pas, non pas, il s'agit de la dot de notre fille!

PONTIGNY, à de Gourville.

Un chiffre a toujours son importance.

ARTAUT.

Si je ne l'ai pas fixé tout à l'heure, c'est que je voulais m'en expliquer en sa présence... (Mouvement d'attention.) Le mariage de notre Hélène est déjà une séparation pour nous, et en bons parens nous devons, dès cet instant, faire nos dispositions en ce qui touche les dots

de nos enfans. (Mouvement de Malherbe.) J'avais rêvé dans un temps un autre mariage qui me dispensait d'y songer... il en est autrement, je ne le regretterai sans doute pas. (Acquiescement de Gourville, scène muette entre Hélène et madame de Lussan.) Je puis, dès ce moment, réaliser cent cinquante mille livres, nous désirons en donner cent mille à Hélène, et en réserver cinquante pour l'établissement de Charles. (De Gourville se lève : mouvement.) N'approuvez-vous pas cet arrangement?

DE GOURVILLE.

Non, vraiment!

ARTAUT, désappointé et peiné.

Comment, Monsieur!..

MADAME ARTAUT, avec chaleur.

Monsieur de Gourville, vous ne nous contesterez pas le droit de traiter Charles, votre ami Malherbe, comme un de nos enfans.

PONTIGNY.

Monsieur, nous sommes un des enfans!

DE GOURVILLE, souriant.

Ma bonne madame Artaut, il fallait donc alors le traiter comme un de vos enfans!.. mais, avant tout, *à chacun son droit*, donnez vos cent cinquante mille livres à Hélène, et puis, Hélène et moi, nous allons signer à Malherbe un contrat...

ARTAUT.

De cinquante mille livres.

GOURVILLE.

Non pas... de cent mille livres... (à M. Artaut en souriant.) Vous ne me contesterez pas le droit de le traiter en frère ?

Artaut s'essuie une larme.

PONTIGNY.

Bravo !.. et en frère aîné encore !

MADAME ARTAUT.

Mon gendre, mon gendre, je vous aime de tout mon cœur.

HÉLÈNE, tendant la main à Gourville.

Mon ami !.. je vous remercie !..

MALHERBE, très-ému.

Mes amis !.. mes bons parens...

ARTAUT.

Allons, ne vas-tu pas refuser, toi; à présent !

MALHERBE.

Avez-vous pu penser que j'accepterais ; non, non, vous avez assez fait pour moi... ne vous dois-je pas ce que je suis, et ne puis-je à présent cesser de vous causer des sacrifices ?...

PONTIGNY, avec importance.

Nous avons le produit de nos ouvrages... il est vrai de dire que je n'ai pas épargné mes soins.

MADAME ARTAUT.

Comment, Charles, tu ne veux rien recevoir de nous, de ton père et de ta mère ?

MALHERBE.

Hé ! n'ai-je pas tout reçu de vous ?... mais il y a une chose que je désire depuis long-temps dans le secret de mon cœur,.. une chose que vous ferez encore pour moi.

MADAME ARTAUT.

Parle, Parle.

MALHERBE.

Abandonné par mes parens, le Ciel a voulu que j'en trouvasse d'autres qui ont été pour moi tout cœur et tout amour !.. Il a permis que la bienveillance publique accueillît mes premiers ouvrages et environnât de quelque estime un nom que je ne dois qu'au hasard... mais ce nom vous est étanger, mon cœur souffre qu'il ne rappelle pas tout ce qu'il vous doit... permettez-moi d'y joindre le vôtre... donnez le moi par un acte public,.. et *Charles Artaut Malherbe* aura contracté envers vous une dette de plus.

PONTIGNY.

Il serait digne de s'appeler Pontigny !

ARTAUT, attendri.

Nous y avions pensé bien souvent, Charles !

MADAME ARTAUT.

Mais depuis ses grands succès...

ARTAUT.

Que dites-vous de ça, monsieur de Gourville ?

DE GOURVILLE.

Je dis que le nom d'un homme d'honneur s'allie toujours bien à celui d'un homme de talent.

Pontigny salue.

ARTAUT.

Allons donc !... et que l'acte porte la date d'aujourd'hui, monsieur Dubreuil... Quant au contrat... écrivez, puisqu'ils le veulent tous, que les *cent cinquante mille livres* sont à Hélène !

MADAME ARTAUT.

Mon gendre ! nous reparlerons de ça lors de l'établissement de Charles... Si tu trouves une femme qui te convienne, mon fils, tu n'as qu'à dire, faudrait-il toute notre fortune, vois-tu, nous la donnerions. (A Madame de Lussan.) Oui, Madame, nous la donnerions... car ton tour viendra.

PONTIGNY.

Et moi je rendrai les enfans dignes de leur père, car... nous en aurons.

DUBREUIL.

Voici qui est fait !... M. de Gourville d'abord...

De Gourville signe.

DE GOURVILLE.

A vous, Hélène... (Hélène signe.) A présent vous êtes à moi !

ARTAUT, signant.

Ma foi, il n'y a plus à s'en dédire !

Madame Artaut signe.

MALHERBE, à Madame de Lussan.

Ne signerez-vous pas, Madame, le contrat de ma sœur ?

MADAME DE LUSSAN.

Ah ! monsieur Malherbe... ce moment m'est bien

doux. (Elle signe.) Hélène, portez cette bague pour l'amour de moi. (Elle la lui donne.)

HÉLÈNE.

Madame, que vous êtes bonne!

MADAME DE LUSSAN.

Ne suis-je pas Amélie pour vous?

DE GOURVILLE, bas à Malherbe.

Les deux excellentes sœurs que cela ferait!

Malherbe fait un signe négatif et soupire.

ARTAUT.

Mais quel est ce bruit?

MORIN, en dehors.

J'entrerai, vous dis-je!

ALAIN, en dehors.

Mais, Monsieur, on signe un contrat.

MORIN, en dehors.

C'est justement pour cela!

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, MADAME DE LUSSAN, DUBREUIL à la table, DE GOURVILLE, MALHERBE, MORIN, ARTAUT, MADAME ARTAUT, PONTIGNY.

MORIN, entrant précipitamment.

Enfin, m'y voici!

ARTAUT.

Monsieur, que voulez-vous?

MORIN, *sans répondre.*

Qui de vous est M. Malherbe, Messieurs ?

PONTIGNY.

Eh ! mais, c'est mon importun de ce matin !

MALHERBE.

C'est moi, Monsieur.

MORIN.

Votre contrat, j'espère, n'est pas encore signé?

MALHERBE.

Pourquoi, Monsieur ?

MORIN, *bas.*

Vous ne pouvez disposer de vous sans vous connaître.

MALHERBE.

Comment ?

MORIN.

C'est le secret de votre naissance que je vous apporte.

MALHERBE, *avec explosion.*

Ma naissance, Monsieur !

TOUS.

Sa naissance !

MADAME DE LUSSAN.

Sa naissance !

MORIN, *bas.*

Monsieur, plus bas, plus bas, songez à ce que tout ceci demande de prudence, de circonspection.

Alain est venu, a parlé à l'oreille d'Hélène et s'est retiré.

HÉLÈNE, à madame de Lussan.

Madame de Lusigny vous attend en bas dans sa voiture.

Morin fait un mouvement.

MADAME DE LUSSAN.

Madame de Lusigny, déja !.. ô mon Dieu ! que va-t-il se passer ?.. Hélène, je vous en supplie, venez chez moi dès que vous le pourrez...

MALHERBE.

Quoi ! Madame, vous nous quittez dans ce moment... n'y a-t-il donc que ma sœur qui puisse vous compter au nombre de ses amis !

MADAME DE LUSSAN.

Vous ne le croyez pas, Monsieur...

HÉLÈNE

Madame de Lusigny vient la chercher.

MALHERBE.

La marquise... et elle n'est pas seule sans doute !

MADAME DE LUSSAN.

Je n'y songeais plus... mais je le crains.

Malherbe lui présente la main et la reconduit, puis il descend rapidement la scène.

MALHERBE.

Eh, bien ! Monsieur, à présent, veuillez vous expliquer, je ne suis plus qu'au milieu de mes amis, de mes parens, oui, Monsieur, de mes *vrais parens*, et le secret de ma naissance leur appartient comme à moi...

MADAME ARTAUT, à de Gourville.

On ne peut pas nous enlever Malherbe, n'est-ce pas ?

MORIN.

C'est à monsieur Artaut que j'ai l'honneur de parler.. il doit se souvenir du docteur Morin ?

ARTAUT.

Du docteur Morin !

MADAME ARTAUT.

Qui, il y a vingt-deux ans, nous apporta notre Charles?

MORIN.

Précisément... Son frère est devant vous...

ARTAUT.

Vous êtes son frère... Oh ! à présent je conçois que vous sachiez...

MORIN.

C'est sur son lit de mort qu'il m'a tout révélé.

MALHERBE.

Eh bien ! Monsieur?...

DE GOURVILLE.

Nommez-nous les parens qui réclament Malherbe.

MORIN.

Je lui apporte les moyens de se replacer dans la famille où il est né.

MALHERBE, Impatient.

Oh ? Monsieur, de grace ?..

DE GOURVILLE.

Parlez !

PONTIGNY.

C'est clair !

MORIN.

Puisque votre juste impatience ne vous permet pas

d'écouter les détails que je croyais d'abord devoir vous donner... apprenez donc, Monsieur, que vous êtes, suivant la loi, le fils aîné du feu marquis et de madame la marquise de Lusigny!

TOUS.

De Lusigny!

MORIN, appuyant.

De Lusigny.

PONTIGNY.

Je n'en suis pas étonné.

DE GOURVILLE.

Quel évènement!

MALHERBE.

Quelle vraisemblance à cela?... et des preuves, Monsieur, il faut des preuves ..

MORIN, déroulant ses papiers.

Puisque vous désirez des preuves... allons aux preuves... et d'abord...

MALHERBE.

Permettez, Monsieur, permettez...

Il se saisit des papiers avec vivacité.

MORIN.

Eh bien! soit... voyez vous-même... je suis là prêt à vous donner les explications nécessaires.

MALHERBE, très-agité.

De Gourville regarde par dessus son épaule. Pontigny cherche ses lunettes.

Que vois-je?... C'est bien là l'écriture de la marquise? Vois, de Gourville.. et ceci... signé *le chevalier d'Estor!* Le chevalier d'Estor!.. eh! mais je me souviens à pré-

sent... que de fois l'on m'a dit que je ressemblais au chevalier d'Estor... la marquise elle-même, ce nom lui est échappé souvent en me regardant.

DE GOURVILLE.

Le chevalier d'Estor! en effet, sa liaison avec la marquise a fait grand bruit dans le monde... c'était un jeune homme du plus grand mérite... il fut tué à la bataille de Crevelt.

MORIN.

Il ne vous reste plus qu'à apprendre, Monsieur, comment je puis aujourd'hui, *et moi seul*; vous donner les moyens de ressaisir le titre, le rang et la fortune auxquels vous avez droit : veuillez d'abord lire ce billet.

MALHERBE, lisant.

« Voici un ordre *de la mère* pour vous faire délivrer « l'enfant, que vous porterez sur-le-champ à l'hospice « convenu. »

« *Signé* D'H. »

MORIN.

Il est du duc d'Harocourt.

DE GOURVILLE.

Le beau-frère de la marquise! (Il saisit le billet.) C'est bien son écriture... Ah! enfin je vous tiens monsieur le duc, l'homme aux intrigues, que nous trouvons toujours sur notre chemin! (à Morin.) Et l'ordre que ce billet annonce?

MORIN.

Il est joint aux papiers.

DE GOURVILLE, *prenant les papiers des mains de Pontigny.*

« Madame Gervais remettra à la personne chargée « de ce billet l'enfant que j'avais confié à sa garde. Elle « connaît cette écriture. »

C'est bien celle de la marquise!...

MALHERBE.

L'écriture de la marquise!... Oui... oui... ainsi donc... elle, une mauvaise mère, la marquise de Lusigny!...

MADAME ARTAUT.

Abandonner son enfant!

PONTIGNY.

Et un enfant qui a eu des prix à l'Académie!

Il remet au notaire les papiers que de Gourville lui a rendus.

MORIN.

Mon frère atteste, dans une déclaration détaillée que je vous remettrai, que madame la marquise a été trompée... Après lui avoir surpris ce billet, on lui annonça votre mort... mon frère explique ensuite comment, feignant d'avoir obéi aux ordres du duc d'Harocourt...

DE GOURVILLE, *appuyant.*

Du duc d'Harocourt!

MORIN.

Il vous remit à M. et madame Artaut, avec plusieurs signes de reconnaissance qu'il détaille de la manière la plus minutieuse.

PONTIGNY.

Ah! voyons, voyons ça.

Il parcourt le manuscrit, et confère avec madame Artaut; tous deux semblent reconnaître l'exactitude des renseignemens.

ARTAUT.

Et ce duc qui s'acharne après un enfant !

PONTIGNY.

C'est inconcevable !

DE GOURVILLE.

Cela se conçoit très-bien au contraire... Le duc était frère aîné du marquis et sans enfans, et il n'a pas voulu que son titre passât au fils du chevalier d'Estor... mais de refuser un titre à envoyer à l'hospice... il y a loin... ah ! monsieur le haut seigneur, vous n'avez qu'à vous bien tenir !

MALHERBE, *rêveur.*

Je suis donc fils du chevalier d'Estor et de la marquise de Lusigny !

MORIN.

De la marquise de Lusigny, incontestablement !.... du chevalier d'Estor... qu'importe ! Affaire d'affection !... Mais vous êtes né pendant le mariage, voilà le fait.

PONTIGNY.

Ille pater est...

MORIN.

Et ce fait suffit à la loi pour que vous soyez à ses yeux le fils aîné du marquis de Lusigny... personne n'a le droit de chercher au delà.

PONTIGNY.

Et si on y cherche... ouvrons un procès.

ARTAUT.

Doucement, Pontigny...

DE GOURVILLE.

Mais que pense notre notaire qui examine tous les papiers avec une si grande attention?

DUBREUIL, toujours à la table.

Les droits me paraissent incontestables et le succès plus que probable... Je suis donc d'avis d'ouvrir le procès...

PONTIGNY.

Qu'est-ce que je disais; ouvrons le procès, c'est mon *delenda !*

DE GOURVILLE.

Et vous, monsieur Artaut?

ARTAUT.

Ma foi, mon gendre, qu'en pensez-vous?

DE GOURVILLE.

Malherbe est devant la loi fils aîné de la maison de Lusigny, ou il ne l'est pas... S'il l'est, il lui faut ses droits et *tous ses droits;* s'il ne l'est pas, il n'a rien à prétendre... *Tout ou rien!* c'est une question de droit...

MALHERBE.

C'est une question d'honneur!... Que me proposez-vous là, mes amis, et comment se fait-il que vous n'ayez rien aperçu de ce que j'ai senti; vous osez m'appeler le fils aîné de la famille de Lusigny!

MORIN.

La loi le dit!

MALHERBE.

La loi!... vous invoquez la loi! mais n'a-t-elle pas dû compter que chaque homme s'interrogerait lui-même sur le droit qu'elle lui accorde?.. et quel est l'infâme,

parmi les hommes, qui ose réclamer la protection de la loi contre le cri de sa conscience?... J'irai donc, bravant la conviction des autres et sans pouvoir me mentir à moi-même, chasser de sa famille l'héritier légitime... Et dans ce but rien ne me sera sacré?.... L'honneur d'une femme, je le souillerai de mes scandaleuses révélations... et je le profanerai encore par des respects dérisoires!... Cette femme, c'est *ma mère!*... Et je ferai tout cela pour un vain titre!... Non, non, vous ne voulez pas... Du fond de mon délaissement, n'ai-je pas su m'élever aux plus nobles instructions... n'ai-je pas déjà conquis quelque gloire!... Laissons-là toutes ces illusions. Mes amis, restons ce que nous étions ce matin... N'étiez-vous pas heureux?... Quant à moi, je vous le déclare, c'est moi qui vous adopte à mon tour, et Charles Artaut Malherbe est mon nom, celui sous lequel je vivrai, je mourrai... Et voici mon père, ma mère, ma sœur!... Pour vous, Monsieur, recevez mes remercîmens sincères et permettez-moi de vous offrir une faible marque de ma reconnaissance... M. Artaut vous remettra six mille livres que je vous prie d'accepter.

MORIN, à part et avec dédain.

Six mille livres!

MALHERBE.

Quant à ces papiers devenus inutiles, ils ne sont plus bons qu'à être déchirés...

DE GOURVILLE.

Arrête! Que vas-tu faire?... Il est bien de se livrer à ce qui est grand, mais il ne faut pas oublier ce qui est

raisonnable... Garde-toi bien de détruire ces papiers... Qui sait si un jour la marquise elle-même!... Car tu peux refuser ta mère aujourd'hui, mais de quel droit un jour lui refuserais-tu un fils!... Et d'ailleurs si ce duc d'Harocourt, déjà si animé contre nous, venait à savoir ce secret... qui te protégerait contre lui, si ce n'est cette lettre que tu allais anéantir!... Garde ces papiers.

HÉLÈNE, bas à Malherbe.

Et la comtesse!...

MALHERBE.

Amélie!

HÉLÈNE.

C'est d'elle aussi que vous disposez!

MALHERBE.

Soit!... gardons ces papiers... tiens, Gourville, c'est à toi que je les confie... et Dieu veuille qu'ils soient toujours inutiles! (A Morin.) Monsieur.. Imitez l'exemple de votre frère... gardez un profond secret!

MORIN, à part.

Un secret qui devait faire ma fortune!

MALHERBE.

Vous songerez, Monsieur, qu'il y va de l'honneur d'une femme... et du vôtre aussi.

MORIN.

Monsieur, je n'oublierai rien! (A part.) J'ai fait une faute.... peut-être n'est-il pas trop tard pour la réparer!

On le reconduit.

ARTAUT.

Que ceci ne dérange point nos projets, et n'oublions pas que l'heure de la cérémonie approche.

ACTE DEUXIÈME.

Riche salon du duc d'Harocourt, porte dans le fond et sur les côtés.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE DUC assis.

LE MARQUIS.

Allons, mon oncle, vous me faites payer de trop gros intérêts : une heure un quart de morale pour ces mille louis, c'est de l'usure.

LE DUC.

Marquis, vous êtes incorrigible.

LE MARQUIS.

Mon oncle, vous savez mieux que moi qu'il ne faut désespérer de personne.

LE DUC.

Vous oubliez trop que vous devez porter le nom de duc d'Harocourt.

LE MARQUIS.

Pouvez-vous m'en vouloir de ce que je prétends lui conserver tout le lustre qu'il a reçu de vous.

LE DUC.

Point de plaisanterie sur le passé, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est avec respect que j'en parle, Monsieur,...... et que je l'imite.

LE DUC, se levant.

Vous n'avez pas le sens commun, Marquis. Ma position était bien différente de la vôtre, j'étais l'aîné de ma famille, maître de mes biens, et je n'avais personne à ménager.

LE MARQUIS.

A l'exception de votre bourse, je ménagerai, moi, qui vous voudrez.

LE DUC.

Commencez donc par madame de Lussan.

LE MARQUIS.

La comtesse... de quoi peut-elle se plaindre... je l'adore, monsieur le Duc!

LE DUC.

Marquis!...

LE MARQUIS.

Parole d'honneur, je l'aime très-sérieusement; mais elle se fie trop sur l'obligation qui assure notre mariage, et elle se permet avec moi des airs de froideur, des coquetteries dont je ne veux pas.

LE DUC.

Et c'est pour la ramener que vous faites éclat de vos folies.

LE MARQUIS.

Oui... oui, mon oncle.

LE DUC.

Je vous préviens qu'elle en parle fort mal.

LE MARQUIS.

Si elle en parle, elle s'en occupe.

LE DUC.

Qu'en voulez-vous conclure?

LE MARQUIS.

Si elle s'en occupe.... c'est qu'elle y prend intérêt.

LE DUC.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Intérêt de femme, ça se traduit... amour ou jalousie.

LE DUC.

Ne vous y fiez pas! Madame de Lussan n'est point une femme ordinaire, c'est une personne d'un esprit droit et élevé, qui pense et réfléchit.

LE MARQUIS.

Par désœuvrement! Elle est l'amie de madame Geoffrin, et, comme elle, elle s'est déclarée le Mécène de ces messieurs les philosophes; elle a pris dans leur société l'habitude de penser et de réfléchir, comme vous disiez. C'est un caprice qui lui passera.

LE DUC.

Cela ne vous alarme point, vous ne craignez pas que quelqu'un de ces philosophes?....

LE MARQUIS.

Mais pourquoi! Ces messieurs sont amusans, à ce qu'elle dit... C'est une mode de les trouver charmans; ça s'en ira avec les catogans et les nœuds d'épée.

LE DUC.

Il serait temps cependant de fixer le jour de ce mariage... elle doit venir ici ce matin voir la marquise; profitez-en, parlez lui... je le veux.

LE MARQUIS.

Je ne lui en dirai pas un mot.

LE DUC.

Marquis, c'est abuser de ma bonté. Qui peut vous empêcher de parler?

LE MARQUIS.

Ma dignité, monsieur le Duc.

LE DUC.

Autre folie!

LE MARQUIS.

Ma mère me l'a fait déjà trop compromettre. Hier elle m'annonce que la comtesse est toute à moi, elle me force à arrêter mon vis-à-vis à la porte d'un marchand pour attendre mon adorable future; au lieu d'être reconnaissante de mon dévoûment, la comtesse m'apporte une humeur d'arrière-boutique à faire fuir un moins intrépide. Mais j'ai tenu bon, et je l'ai plaisantée sur sa rage de s'embourgeoiser; elle s'est fâchée, j'ai répliqué et nous sommes au dernier mal.

LE DUC.

J'avoue que vous avez quelque raison... cet amour de M. Artaut et compagnie...

LE MARQUIS.

C'est surtout la compagnie qui est déplaisante. Il y a là un monsieur Gourville qu'on trouve partout, et un M. Malherbe qu'on ne trouve que chez elle. Je ne com-

prends pas à quoi ces messieurs sont bons hors de leur monde.

LE DUC.

N'importe, profitez de ces bonnes dispositions d'hier, et obtenez d'elle ce matin que tout s'achève d'ici à peu de jours. Vous savez que je répugne aux moyens de violence...

LE MARQUIS.

Monsieur le Duc, cette menace...

UN VALET.

Madame de Lussan !.. *Il reste en scène.*

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE DUC, UN VALET.

LA COMTESSE.

Je me rends à votre invitation, monsieur le Duc.

Elle salue le marquis.

LE VALET.

Monseigneur...

LE DUC.

Qu'y a-t-il?

LE VALET.

Un homme qui a l'air d'un avocat désire vous parler.

LE DUC.

Je n'ai point de procès.

LE VALET.

Il m'a dit de vous dire qu'il s'appelait Morin.

LE DUC.

Morin?... Morin?... (A part) c'est le nom du chirurgien... (Haut) Où est cet homme?

LE VALET.

Il attend.

LE DUC.

Qu'il entre! Pardon, Comtesse... un affaire imprévue... je suis à vous...

LA COMTESSE.

Je me retire.

LE DUC.

Marquis, n'avez-vous pas à causer avec la comtesse?

LE VALET, annonçant.

M. Morin!

M. Morin paraît au fond.

LA COMTESSE.

O ciel! c'est le même qui chez M. Artaut, hier...

LE DUC.

Veuillez me suivre, Monsieur.... (Au valet.) Ayez soin que l'on ne nous interrompe point.

LA COMTESSE, à part.

La présence de cet homme, ici, et je n'ai point reçu de nouvelles de Malherbe... Aurais-je à craindre pour lui?

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Encore une importunité, Madame, dont vous ne pouvez accuser que M. le duc.

LA COMTESSE.

Je sais, Monsieur, qu'il n'y a que des ordres très-précis qui puissent vous faire braver l'ennui d'un entretien avec moi.

LE MARQUIS.

Si vous étiez plus juste à mon égard, vous n'y verriez qu'une attention.

LA COMTESSE.

Soyez sûr, monsieur le Marquis, que je vous rends toute la justice que vous méritez.

LE MARQUIS.

Lorsqu'il s'agit de mes défauts, je le crois.

LA COMTESSE.

Je ne pense pas avoir médit de vos bonnes qualités.

LE MARQUIS.

A votre compte, il n'y a pas de quoi.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Quand on fait profession de philosophie, Madame, il faut aussi de la franchise.

LA COMTESSE.

Vous pourriez m'en donner l'exemple en avouant que ce qui vous éloigne de chez moi, c'est la gravité des personnes qu'on y rencontre.

LE MARQUIS.

Appeler leur air gravité c'est flatter la pédanterie de quelques pieds-plats.

LA COMTESSE.

Vous en parlez avec un mépris...

LE MARQUIS.

A vrai dire, c'est affaire entr'eux, ils n'ont pas besoin du nôtre.

LA COMTESSE.

Vous oubliez, Monsieur, qu'ils sont de mes amis.

LE MARQUIS.

Ils oublient trop le respect qu'ils doivent à des gens de notre sorte.

LA COMTESSE.

Avez-vous eu lieu de le remarquer ?

LE MARQUIS.

Peut-être... dans les hommages qu'ils vous adressent.

On sonne dans le cabinet du duc.

LA COMTESSE.

Monsieur le Marquis, cette supposition...

LE MARQUIS.

Si vous la trouvez injurieuse, votre indignation me prouvera que vous pensez comme moi sur leur compte.

On sonne encore, un valet passe.

LA COMTESSE.

Ce n'est point de l'indignation, c'est de l'étonnement... je cherche à deviner qui peut vous avoir inspiré ces pensées.

LE DUC, du cabinet.

Pour M. Malherbe !

LA COMTESSE.

O Ciel !

LE DUC, du cabinet.

Chez M. de Gourville... Avertissez aussi madame la marquise que je désire la voir ce matin.

LE MARQUIS, au valet qui sort du cabinet.

Qu'y a-t-il?

LE VALET.

Deux lettres, l'une pour M. Malherbe, l'autre...

LE MARQUIS.

Assez... sortez... (A la comtesse.) Vous avez entendu, Madame, êtes-vous fataliste?... pour M. Malherbe.

LA COMTESSE.

Qu'a son nom à faire dans cette circonstance?

LE MARQUIS.

Il ne devrait avoir rien à y faire, mais la voix de mon oncle a répondu à la question que vous m'adressiez.

LA COMTESSE.

C'est une perspicacité...

LE MARQUIS.

Dont il ne faut point me faire honneur.

LA COMTESSE.

Pourtant, pour deviner si bien...

LE MARQUIS.

Il n'y a qu'à écouter.

LA COMTESSE.

Qui? le duc?

LE MARQUIS.

Tout le monde. On en parle, Madame.

LA COMTESSE.

Et l'on dit?

LE MARQUIS.

Que ce monsieur vous aime.

LA COMTESSE.

Et vous ne pouvez le comprendre.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas le souffrir. Trop de certitude de mon bonheur, Madame, m'a donné peut-être trop d'insouciance. Mais sachez que j'estime le bonheur de vous posséder plus haut que personne. Et si vous étiez moins prévenue contre moi, vous me sauriez quelque gré de ne pas donner à ma mère et à M. le duc une si excellente excuse de ma retenue, lorsqu'ils me pressent de vous demander de fixer le jour de notre union.

LA COMTESSE.

Permettez-moi de ne pas vous être obligée de votre froideur.

LE MARQUIS.

Ordonnez qu'elle cesse.

LA COMTESSE.

Non, non, monsieur le marquis, c'est trop commode pour vous.

LE MARQUIS.

Et pour vous.

LA COMTESSE.

Monsieur!...

SCÈNE IV.

LE DUC, MADAME DE LUSSAN, LE MARQUIS, MORIN.

LE DUC, reconduisant Morin.

Revenez demain, Monsieur; vous devez, je pense, être content. Marquis, votre mère ne s'est point rendue à mon invitation, je vais chez elle.

LE VALET annonçant.

Madame la marquise descend!

LA COMTESSE.

Vous paraissez agité, monsieur le Duc.

LE DUC.

Oui, vraiment... Marquis, ne vous éloignez pas. Veuillez demeurer, Madame; j'aurai peut-être à vous parler...

LA COMTESSE.

(A part.) Tout ceci m'alarme. (Au duc.) Je suis à vos ordres.

LE MARQUIS bas.

Il s'agit de M. Malherbe.

LA COMTESSE.

J'obéis à M. le duc.

LE MARQUIS.

S'il vous ordonnait de m'aimer?

LE DUC, agité.

La marquise va venir, laissez-moi avec elle.. Allez, Marquis.. Pardon, Comtesse. (A part.) Quel évènement!

LE MARQUIS.

Acceptez ma main.

LA COMTESSE.

Pardon...

LE MARQUIS.

Ne vous alarmez pas, ce n'est pas à titre de mari.

Ils sortent.

SCÈNE V.

LE DUC, seul.

Quel évènement! Ce Gourville, pourquoi garder ces papiers? Pour me perdre... le misérable!. Il faut tous les prévenir... Et ma sœur qui s'est prise d'affection pour ce Malherbe! En l'effrayant sur sa réputation, je sauverai la mienne. J'ai mandé Malherbe et Gourville. Ce soir les preuves de ce secret seront entre mes mains.. ou les hommes qui le savent... jusqu'à ce Morin... Voici la marquise...

SCÈNE VI.

LE DUC, LA MARQUISE.

LE DUC.

Bonjour, ma sœur...

LA MARQUISE.

Bonjour, mon frère... vous voulez me parler.. (Le duc ferme la porte.) Que faites-vous donc?

LE DUC.

Je m'assure que personne ne peut nous entendre..

Il approche des siéges.

LA MARQUISE.

Il s'agit donc d'une confidence bien importante?

LE DUC.

Je ne sais si l'on peut appeler ceci une confidence,

toujours est-il que c'est une affaire du plus grand intérêt.

LA MARQUISE.

Pour vous, mon frère?

LE DUC.

Pour tous deux. Permettez-moi d'abord une question. Que pensez-vous de M. Gourville?

LA MARQUISE.

Que c'est un homme de la meilleure compagnie.

LE DUC.

Et M. Malherbe?

LA MARQUISE.

C'est mon favori, vous le savez, un jeune homme du plus charmant naturel. Il n'y a que mon fils que je lui préfère.

LE DUC, à part.

C'est étrange à quel point elle en est possédée. Ils appellent ça la force du sang. (Haut.) Ainsi donc vous avez pour lui un grand entraînement.... une inclination décidée.

LA MARQUISE.

Voilà une façon de traduire mes sentimens tout-à-fait obligeante, et c'est m'affubler d'un ridicule...

LE DUC.

Non, je vous jure, je pense à toute autre chose. Il ne vous serait donc pas désagréable d'apprendre qu'ils sont tous deux possesseurs d'un secret qui peut nous compromettre gravement.

LA MARQUISE.

Me compromettre, moi... vous n'y pensez pas.

LE DUC.

Pardon, ma sœur, si je vous rappelle des souvenirs douloureux, mais souvenez-vous du chevalier D'Estor...

LA MARQUISE.

Mon frère...

LE DUC.

D'un fils...

LA MARQUISE.

Oui, monsieur le Duc, et je me souviens aussi de la manière affreuse dont il me fut enlevé, de la froide cruauté avec laquelle on m'apprit sa mort.

LE DUC.

On fit alors ce qu'il convenait.

LA MARQUISE.

Dieu le veuille, mon frère! Mais vous pensez que ce n'est pas sans de profonds regrets que j'ai perdu l'enfant de l'homme à qui mes parens m'avaient destinée. Quel plaisir prenez-vous donc à réveiller en moi une douleur que je croyais éteinte, à m'entretenir d'évènemens dont je comptais ne plus entendre parler, surtout par vous.

LE DUC.

Préférez-vous que ce soient les tribunaux qui vous les rappellent?

LA MARQUISE, se levant.

Moi... moi... devant les tribunaux...

LE DUC.

Osez vous interroger sur votre situation... si la Pro-

vidence n'avait pas disposé de cet enfant?... s'il vivait?...

LA MARQUISE.

S'il vivait... lui!

LE DUC.

Croyez-vous qu'il se bornerait à venir vous demander votre protection, qu'il se tiendrait heureux de ce qu'on daignerait faire pour lui? Non, certes; il se prétendrait le fils du marquis de Lusigny, il alléguerait qu'il est né du mariage, puisqu'il est né pendant le mariage; et savez-vous ce qu'il en arriverait.. qu'il faudrait le reconnaître ou plaider avec lui?.. Quel scandale! quel procès! et certes il le gagnerait, car il a dans ses mains tous les titres qui prouvent ses droits.

LA MARQUISE.

Il vit donc? et ces preuves de sa mort,..

LE DUC.

Étaient fausses, puisqu'il faut vous le dire.

LA MARQUISE.

Ah!... je vois tout maintenant, je suis à la veille de mon déshonneur, de la ruine de mon fils, de la perte de ma maison, et c'est vous, monsieur le Duc, par votre infâme supercherie... vous qui avez fait tout cela... Ah! mon Dieu! vous m'avez perdue!

LE DUC.

Je vous le répète, ma sœur, on a fait alors ce qu'il convenait.

LA MARQUISE.

Il fallait me laisser mon enfant, je l'aurais élevé dans le respect, dans la reconnaissance pour moi. Je lui au-

rais montré sa mère en larmes, sa mère à genoux, lui demandant son honneur et lui offrant en retour le sacrifice du reste de son existence. Mais votre orgueil et ma faiblesse... mon Dieu, mon Dieu, que devenir!

LE DUC.

Ma sœur, ma sœur, remettez-vous. C'est pousser les choses à l'extrême; je vous ai dit quels pouvaient être les droits de cet enfant, mais je ne vous ai point dit que ce fût un malhonnête homme, sans égards pour personne... que nous n'eussions pas de ressources dans son mérite, dans l'affection qu'il a pour vous... dans celle que vous lui portez...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce à dire? Ce nom que vous aviez prononcé d'abord, cette affection réciproque, cette préférence dont je ne pouvais me rendre compte... jusqu'à ces traits où je croyais retrouver des traits que j'avais adorés...

LE DUC.

On se ressemble de plus loin.

LA MARQUISE.

Ainsi donc, Malherbe...

LE DUC.

Eh bien! oui, soyez heureuse. Malherbe est votre fils.

LA MARQUISE.

Oui, vous avez raison, je suis heureuse, monsieur le Duc, je suis heureuse.

LE DUC.

Point d'excès de tendresse, ma sœur, cette affaire n'est point finie.

LA MARQUISE.

C'est Malherbe, ah! je ne crains rien.

LE DUC.

Il est certain que ce jeune homme a montré des dispositions très-honnêtes, très-respectueuses à votre égard. Sa conduite a été parfaite, il a voulu d'abord déchirer toutes les pièces et renoncer à toutes ses prétentions.

LA MARQUISE.

Je vous le disais bien!

LE DUC.

Mais savez-vous qui l'en a empêché, qui les lui a fait conserver, qui en est maintenant dépositaire?.... Gourville.

LA MARQUISE.

J'aime et j'estime Gourville, mais je ne veux pas le voir gardien d'un tel dépôt.

LE DUC.

Il faut le lui ôter. C'est à quoi je vais travailler. Dans de pareilles affaires aller vite est ce qui importe le plus. Je les ai mandés ici.

LA MARQUISE.

Point de nouvelles violences, je n'y consentirais pas.

LE DUC.

Qui vous parle de cela. Voir de Gourville, le séduire ou l'intimider, rappeler Malherbe à ses bons sentimens, et obtenir d'eux la remise de ces pièces importantes...

LA MARQUISE.

Et ensuite...

LE DUC.

Il faut nous charger de la fortnne de Malherbe.

LA MARQUISE.

Ah ! mon frère, c'est mon cœur qui vous inspire.

LE DUC.

Tenez : traitons-le comme un cadet de famille. N'est-il pas vrai que, si vous aviez eu un second fils du marquis de Lusigny, nous l'eussions mis dans l'Église ? eh bien, que le jeune Malherbe entre dans les ordres ; l'abbaye d'Orgeval est à ma nomination ; qu'il consente, elle est à lui. 35 mille livres pour un début !... qu'en dites-vous ? Il a du talent, il laissera là le théâtre, et fera de l'éloquence sacrée. Bossuet n'a pas si bien commencé.

LA MARQUISE.

Je ne vois qu'un obstacle, c'est son mariage arrêté avec la fille de M. Artaut.

LE DUC.

Rassurez-vous encore sur ce point. Ce Morin m'a appris qu'il avait marié cette fille à Gourville.

LA MARQUISE.

Mais tout s'arrange à souhait... Pourquoi donc m'alarmer d'abord par des suppositions...

LE DUC.

S'il refusait de tels avantages...

LA MARQUISE.

Impossible !

LE DUC.

Si son amour pour madame de Lussan l'emportait.

LA MARQUISE.

Je lui ferai entendre raison.

LE DUC.

Si, poussé par Gourville, il voulait l'enlever au marquis et détruire tous nos projets...

LA MARQUISE.

Ce seraient des fous, des méchans...

LE DUC.

Dans ce cas vous convenez que nous ne devons pas être leurs dupes, leurs victimes. Que nous avons des précautions, des sûretés à prendre.

LA MARQUISE.

Il y va de mon honneur et du sort de mon fils, je vous les confie, monsieur le Duc.

LE DUC, *à part.*

Je les tiens.

LE VALET.

M. Malherbe se rend à l'invitation de monsieurle Duc.

LE DUC.

M. Gourville?

LE VALET.

Va bientôt arriver.

LE DUC.

Il est bon que je ne les voie qu'ensemble.

LE VALET.

Que dois-je dire à M. Malherbe?

LA MARQUISE.

Dites... dites-lui...

LE EUC.

Que madame la marquise le recevra.

Le valet sort.

LA MARQUISE.

Mon frère... non, je n'aurai pas la force...

LE DUC.

Voyez-le, au contraire... l'impression qu'il recevra de cette entrevue le rendra plus maniable. Je vous laisse, allons, ma sœur, du courage... Tout ira bien... Surtout, soyez maîtresse de vos sentimens... Et qu'il ne soupçonne rien.

LA MARQUISE.

Mon frère!... mon frère!...

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, seule.

Il va venir... Il sait que je suis sa mère... De quel regard curieux et avide il va m'observer... Et moi... Je ne puis parler... Je ne l'oserai jamais... Il ne le faut pas. Cependant... Cette idée est excellente... Ce portrait (Elle le tire de sa poche, et sonne.) Faites entrer M. Malherbe. Ah! je ne sais si tout mon cœur y suffira... Je tremble... Allons un peu de courage... Qu'il ne devine rien.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, MALHERBE.

MALHERBE, à part.

Quel embarras! il me semble qu'elle va lire mon secret et le sien dans mes yeux.

LA MARQUISE.

Approchez, Monsieur, je suis ravie de vous voir.

MALHERBE, à part.

Il faut surmonter cette émotion, elle ne saurait que penser.

LA MARQUISE, à part.

Jamais je n'ai été plus frappée, plus touchée de cette extrême ressemblance.

MALHERBE.

J'ai reçu ce matin un message très-pressé de M. le duc, qui m'a fort surpris. Il me demande, et à Gourville aussi, une conférence intime... vous savez que nous n'avons pas les mêmes amis, les mêmes principes... que quelquefois son orgueil...

LA MARQUISE.

Il s'alarme de vos soins pour madame de Lussan, pardonnez-lui de penser au bonheur de mon fils.

MALHERBE.

Est-ce le but de l'entretien qu'il me demande?

LA MARQUISE.

Je l'ignore... mais, quoi qu'il puisse vous dire, ne voyez plus en lui qu'un ami réel... écoutez-le... suivez ses conseils... c'est moi qui vous le demande. Il y va de votre bonheur... peut-être du mien... le vôtre, c'est mon seul vœu... vous penserez au mien, n'est-ce pas, Malherbe... vous... (à part.) Ah! tout mon cœur m'échappe.

MALHERBE.

Ah! Madame, après tant de bontés... après m'avoir

accordé votre amitié... que ne ferais-je pas... je veux la mériter... oui... oui, je la mériterai.

LA MARQUISE, à part.

Cette voix... ce regard... Ah! je n'aurais pas dû le voir.

MALHERBE, à part.

Elle éprouve une émotion extraordinaire... aurait-elle quelque soupçon. (Haut). Madame!...

LA MARQUISE, se remettant.

Vous ne m'aviez pas prévenue du mariage de mademoiselle Artaut; à elle, à son père, à sa mère, à sa mère surtout, Malherbe, vous ferez mon compliment.. Et puis je vous prie d'une chose, je vous en prie, dites-leur bien aujourd'hui, aujourd'hui-même, combien je suis touchée, combien je suis reconnaissante de ce qu'ils ont fait pour vous.

MALHERBE.

Ah! Madame, ce sentiment de votre part me pénètre... cette adorable bonté.

LA MARQUISE.

Y a-t-il long-temps que vous n'avez vu le marquis?

MALHERBE.

Je viens de le rencontrer... je vous avoue qu'il y avait quelque chose entre nous... mais à sa vue tout à l'heure cela s'est effacé.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas? oui, aimez-le bien pour lui... pour moi.. il vous aimera aussi, je le veux... il vous apprécie et vous pouvez lui être si bon pour sa gloire, pour son avenir... Vous l'aimerez, n'est-ce pas?

MALHERBE, *vivement.*

Oui, comme un frère!

LA MARQUISE.

Malherbe !..

MALHERBE.

Vous me pardonnez ce mot... il me vient pour le fils à cause de l'amitié que me montre sa mère.

LA MARQUISE.

Sa mère... oui, sa mère... Malherbe, après vous avoir demandé votre amitié pour toutes les personnes de ma famille... je ne vous parle pas de moi.

Elle lui tend la main.

MALHERBE, *la saisissant.*

Ah! Madame, vous accablez mon cœur... et mes larmes.

LA MARQUISE, *se dégageant.*

Allons, soyez plus fort... je veux vous faire un présent du cœur... un objet qui ne m'a jamais quitté... il était à moi, il sera à nous deux. (*Elle lui remet le médaillon, il veut l'ouvrir.*) Ah! pas encore... je vais vous laisser avec ce dépôt sacré... vous y trouverez un écrit.

MALHERBE.

Madame, un mot, un mot qui me dise...

LA MARQUISE.

Adieu, Malherbe, adieu... ce nom m'importune à présent, vous devez vous appeler Charles, n'est-ce pas?

MALHERBE.

Oui.

LA MARQUISE.

Mon cher Charles, embrassons-nous... mon enfant, souviens-toi toute ta vie de ce moment-ci.

Elle sort.

SCÈNE IX.

MALHERBE, *seul.*

Elle me connaît... d'où peut-elle l'avoir appris... de quelque main que lui vienne cette découverte, je la bénis, car elle a fait la joie de ma mère. Ouvrons vite ce bijou. Le portrait d'une jeune femme... c'est elle à l'âge où elle me donna la vie ; eh bien ! elle a encore cette noblesse, cette grace, cette beauté... Oh ! ma mère... ma mère... Voyons encore... un jeune militaire, le chevalier d'Estor...! mon père... le noble visage... ils disent que je lui ressemble... Ah ! j'en suis fier... qu'il y a de cœur dans ce regard... une lettre... une lettre de mon père... lisons... ah ! je pleure... mon Dieu ! mon Dieu ! c'est trop... calmons-nous... (*Il s'assied et lit.*) « Vous « que j'ai tant aimée, il faut vous quitter... je meurs « sur le champ de bataille... c'est le seul bonheur d'une « vie séparée de la vôtre... Je vous remets notre enfant, « qu'il vous console des tourmens que vous causa son « malheureux père. Je voudrais vous consoler de ma « mort, car vous ne m'oublierez pas, je le sens, mais « puisse le temps faire pour vous de mon amour un doux « souvenir du passé, une pensée moins triste que celle « que j'emporte au tombeau. Adieu. »

Il se lève.

Ils s'aimaient, et on les sépara, sera-ce là aussi ma destinée... non, sur mon ame, non... je lutterai pour mon bonheur... on ne m'arrachera pas la vie une seconde fois.

SCÈNE X.

DE GOURVILLE, MALHERBE.

DE GOURVILLE.

Le duc va venir... je le crois instruit. Le marquis s'est violemment expliqué avec moi sur ton compte et celui de madame de Lussan. Pas une concession, point de faiblesse.

MALHERBE.

Explique-moi...

DE GOURVILLE.

Voici le duc, silence!

SCÈNE XI.

DE GOURVILLE, MALHERBE, LE DUC.

DE GOURVILLE.

Vous nous avez fait l'honneur de nous demander un entretien, monsieur le Duc, nous attendons que vous veuillez bien nous en expliquer l'objet.

Des domestiques approchent des fauteuils.

LE DUC.

Je n'abuserai pas de votre complaisance, Messieurs,

(Ils s'asseoient.) Sans verbiage je viens au fait : apprenez que je suis instruit de tout ce qui s'est passé hier chez M. Artaut.

MALHERBE.

Si vous savez tout, Monsieur, c'est par une indigne trahison, et le traître...

LE DUC.

Pensez-vous, Monsieur, qu'on ne me dût pas cette révélation pour l'intérêt de ma famille, pour le vôtre peut-être...

DE GOURVILLE.

Je pense comme M. le duc ; ainsi soyez plus calme, mon ami.

LE DUC.

C'est fort bien, Monsieur ; je vois que vos conseils nous seront bons ici en plus d'une manière.

DE GOURVILLE.

Je l'espère... et je vous écoute.

LE DUC.

Supposons qu'au lieu d'aller à vous, M. Morin soit d'abord venu à moi et que nous eussions appris seuls le secret qui vous touche, voici, Monsieur, les sentimens que cette découverte eût fait naître en nous, voici les plans que nous eussions arrêtés : « les vœux de votre « tendresse, aurais-je dit à ma sœur, peuvent se conci- « lier avec les sages précautions que nous devons pren- « dre : vous ne pouvez rien retrancher de ce qui appar- « tient au fils légitime, mais nous pouvons traiter cet « enfant comme nous eussions fait d'un second fils de « M. de Lusigny ; alors s'ouvre pour lui une carrière où

« son talent peut le placer au premier rang de la société;
« qu'il entre dans les Ordres, et aussitôt je l'investis de
« mon abbaye d'Orgeval, l'une des plus riches du
« royaume. Après un tel début, votre protection et son
« génie peuvent le mener à tout. — C'est le vœu de mon
« cœur, m'a répondu madame de Lusigny, et si quel-
« que répugnance secrète, si des espérances que la pas-
« sion excuse le faisaient balancer, dites-lui qu'il n'ou-
« blie pas qu'il s'agit de mon bonheur, du repos de notre
« famille ; qu'il ne voudra pas me punir de l'avoir appelé
« dans son sein, en s'efforçant de rompre des engage-
« mens sacrés et qui furent l'espoir de ma vie; je le con-
« nais, il n'est point de sacrifice qu'il ne fasse pour sa
« mère. »

Voilà, Monsieur, ce qu'a dit madame de Lusigny, car, vous sentez que cette supposition est maintenant devenue une réalité... parlez, votre mère attend votre réponse.

MALHERBE.

Si, à l'époque de ma naissance, si, la première fois que monsieur le Duc a daigné s'occuper de ma destinée, il avait fait, pour moi, les dispositions qu'il vient de m'expliquer, sans doute qu'une respectueuse obéissance et une éducation analogue m'eussent fait entrer aisément dans ses vues; mais une autre conduite à mon égard a amené d'autres résultats. Destiné à l'hôpital, recueilli dans une maison qui n'était pas celle de ma famille, j'y ai pris le goût du travail et de la liberté. Chargé seul de ma fortune, j'ai su y suffire jusqu'à ce jour. La position que vous m'offrez est brillante, sans

doute, mais la mienne est douce et bonne, et je ne veux pas en changer.

LE DUC.

Ainsi donc, vous refusez tout, et vous vous réservez des titres et des écrits qui doivent faire tout craindre à votre mère.

MALHERBE.

Rassurez-vous, Monsieur; mes principes m'obligent à détruire moi-même les droits que la loi paraît me déférer... je n'avais conservé ces pièces que pour prévenir des persécutions auxquelles je ne veux plus croire. Vous me parlez au nom de ma mère, et je n'ai plus qu'à vous remettre ces papiers, qui vous semblent si dangegereux.

LE DUC.

Ce n'est pas là répondre, Monsieur, aux intentions bienveillantes de ceux qui vous aiment.

MALHERBE.

Comment! monsieur le Duc...

DE GOURVILLE.

Écoutons.

LE DUC.

Votre position, Monsieur, ne ressemble à nulle autre, et vous impose un sacrifice particulier. Si vous refusez d'embrasser le parti que vous offrent vos nouveaux parens, vous êtes sans pitié pour eux, car vous les tenez dans une cruelle anxiété.

MALHERBE.

Où est le danger, lorsque j'offre d'annuler les titres?

LE DUC.

Ce serait mieux les garantir de vous-même, qu'accepter leurs bienfaits, et vous enchaîner par la reconnaissance; ce serait enfin les garantir des prétentions de vos enfans, que renoncer à en avoir, et cette condescendance, plus que l'annulation de vos titres, leur prouverait vos sentimens désintéressés.

MALHERBE.

Cette condescendance serait le sacrifice de mon avenir, de ma liberté, de ma gloire; je ne le ferai pas.

LE DUC.

Je comprends mal l'intérêt qui vos porte à refuser la plus brillante fortune.

MALHERBE.

Et moi, je comprends mal celui qui vous pousse à exiger que je m'enchaîne par des liens que je déteste.

DE GOURVILLE, *avec froideur.*

Voici quel est cet intérêt (*après une pause*), c'est que l'abbé Malherbe ne pourra jamais épouser madame de Lussan.

LE DUC.

Comptez-vous que cela soit possible à M. Malherbe.

DE GOURVILLE.

Dans trois jours, s'il le veut.

LE DUC.

Qu'est-ce à dire, Monsieur, un rapt, un enlèvement.

DE GOURVILLE.

Rien de tout cela, c'est plus simple que vous ne pensez. Je vais de ce pas avec Malherbe chez un officier

public, je fais enregistrer les pièces et dresser une plainte sur une suppression d'enfant et d'état, sur un crime commis par vous, monsieur le Duc. Ensuite, j'en reste là et je viens à vous, Madame de Lusigny, vous dirai-je, a là une mauvaise affaire, et vous, une plus mauvaise encore; arrangeons-la. Malherbe aime passionnément madame de Lussan... rompez son mariage avec M. de Lusigny, à qui l'on ne disputera rien de ses titres. Vous serez tranquille sur votre honneur, et tout sera fini. Si je vous disais cela, ne consentiriez-vous pas ?

LE DUC.

Jamais !

DE GOURVILLE.

Nous gardons les papiers.

LE DUC.

La Bastille nous fera raison de cette impudence.

DE GOURVILLE.

Un procès nous fera raison de la Bastille.

LE DUC.

Monsieur de Gourville, ce procès est un menace.

DE GOURVILLE.

Prenez-vous la Bastille pour un compliment ?

LE DUC.

Monsieur, vous êtes l'homme le plus dangereux.

DE GOURVILLE.

Vous vous trompez, Monsieur ; vous jugez trop les actions des hommes d'après leur intérêt... il y en a qui ont une autre règle de conduite. M. Malherbe ne fera

point ceci, parce qu'il est contre ses principes et les miens d'employer de tels moyens.

LE DUC.

Si vous y renoncez, à quoi cet amour peut-il conduire M. Malherbe, et que prétend-il?

MALHERBE.

L'amour espère tout et ne prétend rien, Monsieur.

LE DUC.

Et cet espérance est, sans doute, d'épouser madame de Lussan?

MALHERBE.

Si elle daigne y consentir.

DE GOURVILLE.

Et ce consentement restera libre tant que ces papiers arrêteront les violences qu'on pourrait exercer sur sa volonté.

LE DUC.

Donc?

DE GOURVILLE.

Nous gardons les papiers.

LE DUC.

C'est là votre dernier mot?

DE GOURVILLE.

Encore un seul. Dans des occasions pareilles, les hommes de votre crédit emploient les actes arbitraires, je vous préviens que j'ai pris toutes mes précautions.

LE DUC.

J'en profiterai.

Il salue et sort.

DE GOURVILLE.

Observe tout ici... Avertis madame de Lussan... je vais prévenir les machinations du duc, ce n'est pas un homme à se tenir pour battu... Adieu.

SCÈNE XII.

MALHERBE.

Bon Gourville, sans lui, sans son admirable sang-froid, l'astuce de cet homme m'arrachait tous mes droits, toutes mes espérances... Je la perdais... je perdais Amélie! Ah! qu'ils viennent me l'arracher, j'ai soif de lutter avec leur tyrannie... Je me sens là de quoi la combattre et la vaincre.

SCÈNE XIII.

MALHERBE, MADAME DE LUSSAN.

MALHERBE.

Ciel! Amélie!... Je vous revois donc, Madame.

LA COMTESSE.

Mon ami, quel évènement, et quelle noblesse vous y avez montrée!

MALHERBE.

Vous savez...

LA COMTESSE.

Madame de Lusigny m'a tout dit.

MALHERBE.

Vous a-t-elle dit aussi qu'on exige que je renonce à vous? Le sait-elle, même?

LA COMTESSE.

Elle le sait et elle l'espère.

MALHERBE.

Elle l'espère!... et vous, vous, Amélie!

LA COMTESSE.

Moi... Malherbe... c'est moi qu'elle a chargée de l'obtenir.

MALHERBE.

Et vous avez accepté cette cruelle mission.

LA COMTESSE.

J'ai fait plus, j'ai répondu de vous.

MALHERBE.

Vous... et les espérances que vous m'aviez permises, la promesse que vous m'aviez faite d'éloigner de tout votre pouvoir le jour d'un mariage que vous disiez détester; tout cela n'était que de vaines paroles; cet amour, dont j'avais fait ma vie, était faux et vain comme l'amitié de ces grands qui me persécutent parce que je refuse d'être leur esclave.

LA COMTESSE.

Malherbe, pardonnez-moi de vouloir vous sauver... si vous connaissiez le duc... de nouvelles circonstances me dictent d'autres devoirs.

MALHERBE.

Quoi! le bonheur qui ne vous semblait pas au dessus du mérite de Malherbe, pauvre orphelin élevé par la charité d'un honnête homme, lui est à présent inter-

dit parce qu'il se trouve le fils d'une femme d'un sang illustre et d'un père dont le nom fut la gloire de nos armées. Ce que l'on n'eût osé me demander quand j'étais seul et livré à moi-même, on l'exige de moi lorsque j'ai en main la preuve de l'infamie de mon persécuteur; parce que je ne veux pas arracher à M. de Lusigny le fruit du crime de son oncle, il aura droit de m'arracher mon bonheur... est-ce un titre à leur persécution que d'avoir été leur victime? Qu'ils le pensent ainsi, c'est digne de leur vie; mais vous, Amélie, devez-vous laisser souiller la pureté de votre ame par la complicité de leurs calculs?... Non, cela n'est pas juste, cela ne sera pas comme ils le veulent.

LA COMTESSE.

Mon ami, calmez-vous... hélas! j'ai vu madame de Lusigny, elle est venue à moi, confiante et triste, sans soupçonner que j'eusse renoncé dans mon cœur à des engagemens que j'estimais heureux avant de vous connaître... elle m'a parlé de son fils...

MALHERBE.

De moi?

LA COMTESSE.

Du marquis.

MALHERBE.

Ah!... oui...

LA COMTESSE.

Il ignore ce mystère: elle m'a demandé de lui sauver la douleur de rougir devant lui... de hâter notre mariage, d'obtenir que vous vous éloigneriez... Malherbe, elle me parlait avec un accent..., elle m'a priée,

elle pleurait; je n'ai vu que ses larmes et j'ai oublié que je vous aimais.

MALHERBE.

Vous m'aimez!

LA COMTESSE.

Malherbe...

Le Marquis paraît dans le fond.

MALHERBE.

Tu m'aimes, tu l'as dit, Amélie... périssent ces droits et ces titres qui les font trembler! Tu m'aimes voilà mon droit et mon titre, celui que Malherbe, pauvre, abandonné, proscrit, a conquis sur ton cœur, celui qu'ils ne peuvent m'arracher.

LA COMTESSE.

Malherbe!... Ciel! le marquis.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, MALHERBE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je vous cherchais partout, Madame.

LA COMTESSE.

Moi...

LE MARQUIS.

C'était dans l'espoir de rencontrer Monsieur.

LA COMTESSE.

Je ne me plaindrai point à madame la marquise de ce que la commission qu'elle m'a donnée près de M. Mal-

herbe m'a valu de vous une injure, Monsieur... permettez-moi donc d'aller lui porter la réponse qu'elle attend.

LE MARQUIS.

Permettez-moi de croire qu'elle l'attend depuis longtemps.

LA COMTESSE, à part.

Courons la prévenir.

SCÈNE XV.

MALHERBE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Monsieur... j'étais venu ici dans le but de vous demander une explication.

MALHERBE.

Je vous écoute, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ce que j'ai remarqué en entrant ici la rend inutile, et il ne me reste plus que deux propositions à vous faire.

MALHERBE.

Parlez.

LE MARQUIS.

Vous renoncerez dès ce jour à voir madame de Lussan.

MALHERBE, froidement.

Je refuse.

LE MARQUIS.

Je m'y attendais. Vous vous trouverez donc demain matin avec des armes à la porte Maillot.

MALHERBE.

Moi...

LE MARQUIS.

J'y serai à six heures.

MALHERBE.

Je refuse encore.

LE MARQUIS.

Vous refusez, Monsieur...

MALHERBE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je ne suis point des vôtres, monsieur Malherbe, et je n'ai point de prétentions à l'Académie, mais je vous préviens que je sais tous les mots du dictionnaire qui peuvent forcer un homme à donner à un autre la satisfaction qu'il lui demande... je peux vous les apprendre.

MALHERBE.

J'ai refusé votre proposition, monsieur le Marquis, croyez que c'est là tout ce que peut, pour vous, mon courage...

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, MALHERBE.

LA MARQUISE, *dans le fond.*

Dieu!.. mon Dieu!.. ensemble... je frémis...

LE MARQUIS.

Votre courage! j'en veux savoir toute l'étendue.

Il va sur lui.

LA MARQUISE.

Arrêtez!.. Que vous-êtes vous dit? répondez-moi tous deux : je vous en prie, je vous l'ordonne. (Après une pause) Marquis, répondez le premier, en homme vrai, en homme d'honneur... n'avez-vous pas insulté Malherbe... n'avez-vous pas arrangé un duel?..

LE MARQUIS.

Il l'a refusé.

MALHERBE.

J'ai eu cette puissance sur moi, Madame.

LA MARQUISE.

Ce ne peut être que par un respect pour moi, que j'ai droit d'attendre aussi de vous. Je vous demande votre parole, mon fils, de ne plus renouveler cette querelle... de renoncer à vous battre avec Malherbe.

LE MARQUIS.

La façon dont Monsieur a reçu ma proposition vous est une meilleure garantie que ma parole... d'ailleurs, j'ai aussi ma lâcheté, et je craindrais de ne pas avoir le courage de tenir ma promesse.

LA MARQUISE.

Ce que je vous ai demandé, Marquis, maintenant je vous l'ordonne... Je vous l'ordonne aussi, Malherbe... donnez au marquis une leçon d'obéissance.

LE MARQUIS.

Permettez-moi, Madame, de ne pas en prendre d'un lâche.

LA MARQUISE.

Après ce que je vous ai dit, Marquis, cette persévérance dans vos injures n'est plus offensante que pour moi : songez que toute insulte faite à Malherbe s'adresserait à votre mère. Quoi qu'il en puisse être, il doit vous suffire que j'en sois blessée, pour que vous mettiez un frein à votre colère....

LE MARQUIS.

Ma colère, Madame, s'irrite surtout de cette protection que vous accordez à M. Malherbe contre moi ; et ce soin de ses intérêts, cette tendresse, ces craintes, cette prédilection que je voudrais pouvoir réclamer pour moi... tout cela peut me blesser aussi... et il m'est permis peut-être d'en souffrir, de m'en plaindre et de m'en venger, sans manquer à mes devoirs de fils.

LA MARQUISE.

Vous parlez de vos devoirs... Vous me rappelez les miens, monsieur le Marquis.

MALHERBE.

Madame, j'aimerais mieux...

LA MARQUISE.

Malheur à la mère qui balancerait entre la honte d'un aveu fatal et la certitude d'un combat horrible et criminel.

LE MARQUIS, *avec force.*

Entre gens de cœurs, Madame, ce combat n'est qu'une affaire qui les honore également.

LA MARQUISE.

Entre frères, c'est un crime qui les flétrit tous les deux.

MALHERBE.

Madame !..

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ?

LA MARQUISE.

Vous l'avez voulu, Monsieur, soyez satisfait... Ce que mon honneur me commandait de taire, vous m'avez fait un devoir de le déclarer... ce sacrifice que j'espérais obtenir de votre respect filial, vous ne le refuserez pas peut-être à la honte de cet aveu... je suis sa mère.

LE MARQUIS.

Sa mère !

MALHERBE.

Croyez, Monsieur, que je le savais quand j'ai refusé votre proposition.

Il baise la main de la marquise et sort.

LE MARQUIS.

Croyez aussi, ma mère, que je l'ignorais, et que cette découverte n'affaiblira jamais mon profond respect pour vos ordres.

Il sort en saluant respectueusement la marquise.

LA MARQUISE, seule.

Ils s'éloignent !.. Ah ! ma punition commence !

ACTE TROISIÈME.

Même décor du deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, MORIN.

LE DUC sort avec Morin d'un cabinet à gauche du spectateur.

Monsieur, cette marque de confiance de ma part vous est, je pense, une preuve de ce que je veux faire pour vous,

MORIN.

J'en suis reconnaissant par avance, monsieur le Duc... mais je dois vous avouer que ma conscience n'est pas tranquille sur la suite judiciaire de cette affaire.

LE DUC.

Est-ce que j'hésite, moi ?

MORIN.

A votre place j'en ferais bien d'autres; mais à la mienne on y regarde à deux fois avant de se mettre mal avec le parlement. Remarquez, Monsieur... arrêter à la nuit close une voiture... forcer au silence le voyageur à qui elle appartient et s'emparer des papiers qu'elle

renferme...C'est à vrai dire un guet-apens... crime prévu par le titre deux de la loi *de peregrinis*, laquelle prononce la peine capitale.

LE DUC.

Est-ce que vous avez peur d'être pendu?

MORIN.

La potence ne me paraît pas un avenir bien solide.

LE DUC.

Est-ce que je vous y laisserais?

MORIN.

Ce serait déjà trop que d'y aller.

LE DUC.

Finissons, Monsieur. Vingt mille écus si vous me rapportez avant demain les papiers que vous avez eu la maladresse de laisser entre les mains de M. de Gourville.

MORIN.

Comment M. de Gourville passera-t-il sur cette route?

LE DUC.

Je m'en charge.

MORIN.

Les hommes qui m'accompagneront sont sûrs?

LE DUC.

Ce sont de mes gens dont je vous réponds.

MORIN.

Et à mon retour?

LE DUC.

La somme convenue, elle est prête.

MORIN.

Moi aussi, monsieur le Duc, j'ai toujours pensé que

ces papiers feraient ma fortune. Seulement je n'avais pas prévu que ça me mènerait si loin.

LE DUC, à part.

Ni si haut. (Haut.) Voici mon neveu, laissez-moi avec lui. Descendez chez moi, je vais vous y donner mes dernières instructions.

Morin sort.

SCÈNE II.

LE DUC, LE MARQUIS.

LE DUC.

Vous n'avez pas vu votre mère depuis votre scène avec Malherbe ?

LE MARQUIS.

Pas encore, et je vous avoue que je suis fort embarrassé de l'entretien qu'elle m'a fait demander.

LE DUC.

Il n'aura pas lieu, je me charge de vous excuser près d'elle de ce que vous ne vous rendez pas à ses ordres.

LE MARQUIS.

Pardonnez, mon oncle; mais après la découverte extraordinaire que j'ai faite aujourd'ui, le moindre retard serait un manque de respect envers ma mère, dont je ne veux pas me rendre coupable.

LE DUC.

C'est le même sentiment qui me fait désirer que vous ne la voyiez pas encore.

LE MARQUIS.

Voilà, j'en suis sûr, des égards à votre façon, auxquels je ne comprends rien.

LE DUC.

Parce que vous avez une tête d'étourneau, marquis.

LE MARQUIS.

Personne ne m'en a rien dit.

LE DUC.

J'ai donc la gloire de vous l'apprendre.

LE MARQUIS.

Apprenez-moi donc aussi où est le respect qui m'oblige à ne pas obéir à ma mère.

LE DUC.

Je vais mettre votre conscience en repos, puisqu'il vous arrive d'en souffrir par hasard. Vous ne vous sentez pas pour Malherbe une inclination prodigieuse?

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas précisément épris.

LE DUC.

Chez la marquise, c'est tout le contraire; quand Malherbe n'était encore pour elle qu'un poète protégé, elle l'aimait par instinct; aujourd'hui que cette préférence a une raison plausible, cela va devenir de l'adoration... Ne vous a-t-elle pas déjà ordonné de respecter les jours de ce monsieur?

LE MARQUIS.

Sans doute.

LE DUC.

Qui sait ce qu'elle peut encore vous demander et obtenir de vous, car il ne faut pas vous y tromper, Mar-

quis, vous n'êtes pas en position de lui rien refuser; par cela même qu'elle est coupable, ce respect de fils dont vous me parliez tout à l'heure vous interdira de lutter contre ses désirs : vous craindriez d'avoir l'air de lui reprocher sa faute par un refus, et vous cèderez.

LE MARQUIS.

Que peut-elle exiger de moi?

LE DUC.

Je ne sais, mais enfin elle peut abuser de son malheur, et vous imposer des conditions dont vous aurez plus tard à vous repentir.

LE MARQUIS.

Que dois-je faire?

LE DUC.

Éviter, en ne la voyant pas, le danger d'une faiblesse ou d'un refus, et me laisser conduire cette affaire; ce que vous ne pouvez pas faire, je le ferai; mon âge et ma position me donnent le droit de lui résister, de la contrarier.

LE MARQUIS.

Au fait, c'est habitude chez vous.

LE DUC.

Je saurai bien éloigner ce Malherbe.

LE MARQUIS.

Autre habitude!...

LE DUC.

Voici mes mesures, et vous allez les faire exécuter le plus promptement possible: 1° un ordre d'exil pour Gourville dans sa terre de Mareuille, au reçu de la lettre.

2° ordre de visiter tous ses papiers après son départ.

LE MARQUIS.

Et s'il les emporte avec lui?

LE DUC.

J'ai prévu cet incident. Ensuite lettre de cachet contre Malherbe, que nous tiendrons à la Bastille jusqu'à ce qu'il soit plus raisonnable. Je n'ai pas pu en avoir contre Gourville, c'est une des lumières du parlement.

LE MARQUIS.

Et l'Évangile a défendu de mettre la lumière sous le boisseau.

LE DUC.

Dans cette circonstance, c'est M. de Maurepas qui a fait l'Évangile.

LE MARQUIS.

Tout cela est très-bien, mais ma mère sera furieuse.

LE DUC.

C'est précisément parce qu'elle sera furieuse qu'il est inutile de la voir. Qu'elle vienne à vous, les larmes aux yeux, vous adjurant de ne pas blesser son cœur de mère; qu'elle s'adresse à votre honneur, à votre générosité, et qu'elle mette Malherbe sous votre protection, vous jurerez de le défendre envers et contre tous.

LE MARQUIS.

En doutez-vous, monsieur le Duc?

LE DUC.

Vous voyez bien que je n'en doute pas, puisque je vous ai dit que vous ne feriez que des sottises dans cette affaire. Au lieu qu'en vous tenant à l'écart, vous ignorez

tout... Mon oncle seul est coupable... Si j'avais su, jamais je n'aurais souffert... Je serai toujours soumis à vos moindres volontés, etc., etc... Vous resterez le fils le plus soumis, le plus respectueux, et votre bâtard de frère pourrit à la Bastille... Que diable! A votre âge, on doit savoir comment se conduit un bon fils et un bon gentilhomme. Je prends tout sur moi.

LE MARQUIS.

Je suis parfaitement touché de votre générosité et je goûte infiniment votre morale; mais que pensera ma mère?

LE DUC.

Eh! mon Dieu, elle pensera comme toutes les femmes, que ce qui est fait est bien fait... Voyez plutôt pour Malherbe...

LE MARQUIS.

Monsieur le Duc!

LE DUC.

Elle va venir : allez chez moi et remettez ces deux lettres à mon secrétaire, il en fera bon usage.

LE MARQUIS.

Il a pris chez vous des habitudes, à ce que je vois.

LE DUC.

Allez donc.

SCÈNE III.

LE DUC, seul.

Si je laissais faire tous ces gens à sentimens, je serais mis en cause dans huit jours. Si l'amour de M. Mal-

herbe pour madame de Lussan lui fait ainsi braver mon pouvoir, que serait-ce donc si l'amour lui prenait aussi de mon duché d'Harocourt? Lui et Gourville seraient gens à me traduire en justice criminelle. Coupons court aux petites prétentions pour prévenir les grandes... Voici ma sœur, ne la contrarions pas dans ses espérances d'accommodement, et agissons avec fermeté.

SCÈNE IV.

LE DUC, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'est vous, mon frère! Je comptais trouver mon fils ici.

LE DUC.

Excusez-le, ma sœur, je l'ai prié de disposer de quelques heures en ma faveur, pour une affaire très-importante.

LA MARQUISE.

Son empressement à me voir m'eût semblé une consolation : il use bien vite de ses avantages contre moi.

LE DUC.

Vous êtes injuste. Je suis seul coupable dans cette circonstance. Jamais il ne m'a parlé de vous avec plus de respect.

LA MARQUISE.

Si ce sentiment devait s'affaiblir en lui, je veux que sa reconnaissance lui en tienne lieu; je ferai plus qu'il

n'a le droit d'attendre de moi... je lui assurerai un bien que ses écarts lui avaient déjà presque fait perdre.

LE DUC.

Ses défauts sont ceux de son âge et de son rang.

LA MARQUISE.

Son âge en excuse quelques uns que son rang devrait lui défendre.

LE DUC.

Vous savez, ma sœur, que nous n'avons pas la même morale.

LA MARQUISE.

Aussi, mon frère, vous serai-je obligée de me laisser agir seule dans cette affaire. J'obtiendrai du dévoûment de Malherbe plus que ne pourraient la crainte et la persécution. Je l'attends ici avec madame de Lussan. N'oublions pas que ceci me regarde plus que personne.

LE DUC.

Mon honneur n'y est pas moins engagé que le vôtre.

LA MARQUISE.

Je m'en souviendrai, monsieur le Duc.

LE DUC, à part.

Moi aussi.

LA MARQUISE.

Quoique ce ne soit pas ma faute si vous vous trouvez aujourd'hui compromis dans ce qui arrive.

LE DUC.

Malherbe n'est pas mon fils.

LA MARQUISE.

Je vous comprends... C'est ce nom cependant que j'invoquerai pour assurer notre repos à tous.

LE DUC, à part.

Allons assurer le mien. (Haut.) Je vous laisse avec votre protégé.

Il sort.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, seule.

Grand Dieu ! tu vois ce qu'il m'en coûte pour exiger de Malherbe ce dernier sacrifice. C'est lui qui doit porter le poids de la faute de sa mère... L'a-t-il mérité?... Non, certes... Mais le marquis a-t-il mérité davantage d'en souffrir... Malherbe connaît déjà le malheur, il me comprendra mieux que son frère. S'il refusait, cependant ?.. Ah ! que ceux qui me reprocheraient encore le passé me voient maintenant, et qu'ils disent s'il n'est pas assez expié.

SCÈNE VI.

MALHERBE, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

Approchez, mes enfans : j'ai conservé une espérance que je nourris depuis bien long-temps, et j'ai une prière ardente à vous adresser.

MALHERBE.

Parlez.

LA COMTESSE.

Je vous écoute.

LA MARQUISE.

A vous d'abord, Malherbe, c'est à vous que je m'adresse, comme à celui qui doit avoir le plus de courage; je n'ai point sur vous les droits d'une mère qui aurait rempli exactement son devoir.

MALHERBE.

Mon amour vous les donne.

LA MARQUISE.

C'est un nouveau motif de vous expliquer ma conduite. L'émotion qui me pénétrait ce matin ne vous a pas dit tout mon bonheur.

MALHERBE.

Ce bonheur était dans mon ame, j'ai compris le vôtre par le mien.

LA MARQUISE.

Mon ami, retrouver l'enfant qu'on a perdu est une joie bien grande pour une mère; mais retrouver dans celui qu'elle doit nommer son fils un cœur noble et généreux, un talent déjà illustré; y retrouver celui dont elle eût fait choix entre tous, disons plus, celui qu'elle avait choisi dans son cœur; voir ainsi se réaliser ce qui n'avait été qu'un rêve de son ame, ah! Malherbe, c'est un bonheur qu'il n'était donné qu'à moi d'éprouver.

MALHERBE.

Celui-là aussi je l'ai senti, quand j'ai pu appeler ma mère celle que, depuis long-temps, j'entourais d'amour et de respect.

LA MARQUISE.

Tu l'as partagé, ce transport! Alors tu comprendras quelle a dû être mon ivresse!.. elle a été vive, extrême..

elle a été injuste comme toutes les passions, car l'amour maternel en est une aussi.

MALHERBE.

Injuste, dites-vous !

LA MARQUISE.

Oui, car au moment où mon frère est venu m'apprendre que vous n'acceptiez aucune de mes propositions, que la main de madame de Lussan était la condition que vous mettiez à la remise des titres qui m'alarmaient; lorsqu'il m'a dit que cet amour, dont j'avais cru qu'un moment de réflexion vous ferait triompher, était une passion toute prête à s'armer de droits illégitimes, le premier vœu de mon cœur a été en votre faveur. Toutes les grandeurs pour le marquis, me suis-je dit; pour vous la main de madame de Lussan. Ce partage m'a semblé juste.

LA COMTESSE.

Hélas ! quels liens je me suis imposés !

MALHERBE.

Et, sans doute, les conseils de M. votre frère m'ont encore arraché cet appui de votre cœur.

LA MARQUISE.

Non, Malherbe, mais un retour sur moi-même, une appréciation plus calme de mes devoirs, la raison que je ne puis commander à mon ame, mais que j'imposerai à ma conduite. J'ai reconnu que je serais toujours entraînée vers vous par une préférence involontaire; vos qualités, votre gloire, votre malheur même, expliquent assez cette préférence; mais en gardant cette affection, j'ai dû m'armer contre elle; plus j'étais entraînée vers vous par mon cœur, plus je devais de soins aux in-

térêts de votre frère. Deviendrai-je donc une marâtre pour lui, parce que je vous ai retrouvé? Irai-je lui dire : j'ai tout entrepris pour vous obtenir un illustre mariage, vous en avez fait votre avenir, mais il est devenu nécessaire au bonheur d'un autre, il faut donc le briser; cet enfant-ci est tout pour moi, et je suis pour lui contre vous! Si j'étais capable d'une telle conduite, Malherbe, vous me détesteriez.

MALHERBE.

Ma mère...

LA MARQUISE.

Vous me détesteriez quand l'heure de la passion serait passée et la raison revenue. Hé bien! Malherbe ce courage que j'ai eu contre moi, en prenant la résolution de vous demander ce sacrifice, vous l'aurez contre vous-même en l'accomplissant noblement. Ce que je vous demande est douloureux, mais c'est à vous que je le demande, à vous de qui je ne pourrai jamais trop exiger quand il y aura courage et vertu à céder à mes vœux. Malherbe, tu souffres, tu m'accuses, tes douleurs sont ma plus cruelle punition; mais parce que j'ai trahi un premier devoir, ne m'en fais pas oublier un autre, seconde-moi dans cette circonstance cruelle, c'est moi qui te demande secours; une fois, une seule peut-être, je me sentirai la force de faire ce que je fais, de te dire ce que je dis; tu est bien fort contre moi, car un refus de ta bouche, et je me tais pour toujours. Tu gémiras dans ton cœur d'un si cruel effort, mais il s'y élèvera une pure et noble estime de toi-même; tu te sentiras grand, généreux; tu verras tout le bien que tu auras fait autour de toi, surtout à ta mère, à ta mère qui te de-

mande à genoux le repos de sa conscience et le bonheur de ton frère.

MALHERBE.

Ma mère, ma mère, cessez, que voulez-vous de moi? Hélas! Je m'étais armé contre la menace et les promesses, mais je n'avais pas prévu vos larmes. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

LA MARQUISE.

Ah! mon fils, tu seras digne de tant d'amour... mon fils, parle, promets de renoncer...

MALHERBE.

A Amélie!... Regardez, ma mère, elle pleure aussi, ses larmes tombent comme les vôtres dans mon cœur... ah! laissez-moi, laissez-moi.

LA MARQUISE.

Tu me refuses... malheureuse!

MALHERBE.

Non, oh! non... mais elle, Amélie, qu'elle prononce... elle est mon bien, ma vie, mon avenir... si je suis pour elle ce qu'elle est pour moi, qu'elle parle, elle est libre,... vous n'êtes pas sa mère.

LA MARQUISE.

Amélie, il ne veut pas me dire mon sort, que faut-il que je devienne?

LA COMTESSE.

Madame, je n'oublierai jamais vos bontés... mais...

LA MARQUISE.

Souviens-toi de tes promesses, de nos projets, des espérances du marquis, n'oublie pas qu'il est des sermens que le monde ne permet pas de trahir, des devoirs

qu'il faut accomplir, même au prix de sa vie,... que j'en suis un fatal exemple.

MALHERBE.

Ma mère, oh! ma mère!

LA MARQUISE.

Mon fils t'aime.

MALHERBE.

Lequel?

LA MARQUISE.

Celui qui a le droit de porter mon nom.

MALHERBE.

Eh bien! soyez donc vraie, et dites à madame de Lussan ce qui est dans votre ame. Écoutez, Amélie, voici ce que la marquise de Lusigny a le droit de vous dire : vous êtes la fiancée d'une homme noble, riche et puissant, et vous êtes aimée d'un malheureux qui n'a de nom que celui qu'il s'est acquis; au premier vous avez promis de l'épouser, au second vous avez dit que vous l'aimiez, avec le fils de mon nom vous serez accueillie, brillante, honorée, vous marcherez dans la voie des honneurs, et sous la bénédiction d'une mère; avec le misérable poète, vous serez descendue de votre rang, repoussée de votre famille, sans que votre époux puisse vous en donner une.

LA MARQUISE.

Malherbe!

MALHERBE.

Voilà, Madame, ce qu'il faut lui dire, quoique je sois là, parce que c'est votre pensée, à vous : et main-

tenant qu'elle décide entre moi et votre fils, qui ne devait pas du moins rester sans défenseur.

LA COMTESSE.

Ce débat m'apprend mes devoirs. Je ne serai point un sujet de discorde entre vos enfans... et puisqu'il m'est défendu d'être heureuse, j'irai chercher dans un couvent...

MALHERBE.

Dans un couvent!... Ah! Madame, vous serez marquise de Lusigny.

LA COMTESSE.

Jamais.

MALHERBE.

Un couvent! et vous pensez que j'accepterai, moi! Si vous m'aviez assez aimé, non pour vous ôter à un autre, mais pour vous donner à moi, je vous aurais disputée au monde entier, parce que le bonheur que vous m'apportiez, j'avais là de quoi vous le rendre ; mais vous voir périr dans un couvent parce que vous ne pouvez m'appartenir... Ce n'est pas ainsi que j'aime! Vous n'avez pas la force de rompre vos sermens, moi je les brise. Vous n'avez pas osé être la femme de Malherbe.. il faut que vous soyez marquise de Lusigny. Si ce n'est le bonheur, ce ne sera pas du moins la mort.. Adieu, Madame; adieu, Amélie.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

Malherbe!

MALHERBE.

Amélie, votre main; ma mère un baiser... Ah! je ne suis pas né pour être heureux!

Il sort, Amélie tombe dans un fauteuil.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

Amélie, pardonnez-moi... Votre cœur n'est pas plus brisé que le mien.

LA COMTESSE.

Il vient de prononcer le malheur de ma vie.

SCÈNE VIII.

LE DUC, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LE DUC.

Eh bien! ma sœur, je viens de voir sortir Malherbe très-agité... Qu'a-t-il décidé?

LA MARQUISE.

Les larmes de madame de Lussan doivent vous l'apprendre.

LE DUC.

Il renonce à elle...

LA MARQUISE.

Ils se sacrifient à notre repos, monsieur le Duc; eux qui sont innocens!

LE DUC, à part.

J'ai presque regret d'avoir envoyé ces lettres. (Haut.) Et les papiers, et les titres?

LA MARQUISE.

N'est-ce pas assez pour un jour?

LE DUC.

Il ne les a pas remis... (A part.) alors j'ai bien fait.

LE VALET, annonçant.

Monsieur de Gourville.

LE DUC, à part.

Il n'est point parti!

LA MARQUISE.

Recevez-le, et arrangez avec lui les derniers détails de cette affaire.

LE DUC.

Que veut dire ceci?... Oui, qu'on l'introduise.

LA MARQUISE.

Venez, ma fille, et comptez que jamais mon cœur ne sera étranger aux douleurs du vôtre.

Elles sortent et saluent Gourville qui entre.

SCÈNE IX.

DE GOURVILLE, LE DUC.

DE GOURVILLE, *à part.*

Madame de Lussan tout en larmes! Malherbe aura fait quelque sottise... Heureusement me voilà.

LE DUC.

Je suis à vos ordres, M. de Gourville.

DE GOURVILLE.

Monsieur le Duc, j'ai reçu tout à l'heure de vos nouvelles, et je viens vous apporter des miennes... voici un lettre de départ pour ma terre de Mareuille, dont je vous suis redevable.

LE DUC.

C'est une supposition...

DE GOURVILLE.

Ne discutons pas là-dessus. Vous l'avez obtenue cette lettre contre moi, parce que c'est dans votre intérêt. J'ai deviné aisément la main d'où elle partait, parce qu'il faudrait être un imbécille pour ne pas le voir, et que je n'ai pas cette prétention. Essayer de nous tromper l'un et l'autre, serait temps perdu; allons donc vite au fait, car l'heure nous presse... Je reprends. Vous m'avez fait expédier cet ordre.

LE DUC.

Et si vous l'avez bien lu, vous y verrez que, s'il n'est pas exécuté dans une heure, la maréchaussée s'en chargera.

DE GOURVILLE.

Je sais lire et je vous ai déjà rendu toute la justice que mérite votre attention. Mais tenez, monsieur le Duc, sans prétendre vous donner une leçon, je dois vous dire que vous autres gens de cour entendez fort bien l'arbitraire et les lettres de cachet; mais que, si l'on vous faisait un peu étudier les lois, ne fût-ce que pour savoir par où l'on peut les violer, vous ne seriez pas si souvent la dupe de gens de rien comme nous.

LE DUC.

Monsieur de Gourville !

DE GOURVILLE.

Monsieur le duc, dans une heure je dois être le prisonnier du Roi ; malheureusement pour lui et pour vous je suis déjà celui du parlement.

LE DUC.

Vous, Monsieur, et pour quel crime ?

DE GOURVILLE

Pour celui que vous poursuivez en moi.

LE DUC.

Qui peut vous accuser ?

DE GOURVILLE.

Un de mes bons amis.

LE DUC.

Et de quoi vous accuse-t-il ?

DE GOURVILLE.

D'être le détenteur coupable de papiers qui compromettent le sieur Malherbe et la famille Lusigny ; d'en vouloir faire mauvais usage afin d'extorquer, à l'un son état, aux autres des sommes d'argent; en foi de quoi

on supplie M. le procureur général au parlement de Paris d'ordonner mon arrestation et la saisie immédiate de mes papiers. Le plaignant se portant caution des frais du procès, le tout signé Pontigny, homme fort honorable, et qui, sur ma recommandation, a été fort bien accueilli au parlement où il a obtenu que l'on fît droit à sa plainte... Eh bien! monsieur le duc?

LE DUC.

Monsieur de Gourville, c'est un trait infâme!

DE GOURVILLE.

Vous n'avez pas ma générosité, M. le Duc; j'ai trouvé le vôtre charmant.

LE DUC.

Mais savez-vous, Monsieur, ce qui va arriver!

DE GOURVILLE.

Que cette affaire deviendra une affaire de vindicte publique, au lieu d'être une discussion de famille; que ces pièces, au lieu d'être saisies et détruites par vous, ou bien, si vous aviez été plus sage, au lieu d'être enfouies dans le secret de quelques intéressés, seront lues en grande séance du parlement, les pairs et les présidens de toutes les chambres présens et assistans; que vous serez appelé comme intéressé dans le procès; que je serai accusé; que je me défendrai: et je me défendrai, monsieur le Duc!

LE DUC.

Monsieur, vous êtes un malheureux... vous nous avez tous perdus... et votre ami aussi vous l'avez perdu.

DE GOURVILLE.

Vous ne l'eussiez pas perdu, vous, car on l'eût re-

trouvé à la Bastille... et sans doute la lettre de cachet est déjà partie... mais j'y ai mis bon ordre.

LE DUC.

Vous avez donc juré notre ruine.

DE GOURVILLE.

J'ai juré qu'il ne serait pas permis à vous de briser, au hasard de votre caprice, l'existence et le bonheur d'un homme bon et vertueux, de mon ami. Ah! monsieur le Duc, vous croyez avoir affaire à un Morin! Les gens qui se laissent battre et ruiner par vous, messieurs de la cour, ont tort; c'est qu'ils ne savent pas s'y prendre pour vous réduire; je le leur enseignerai, moi!

LE DUC.

Mais enfin, qu'exigez-vous, que voulez-vous?

DE GOURVILLE.

Sur l'heure, à l'instant même, l'annullation des engagemens de madame de Lussan, votre consentement écrit... écrit... à son mariage avec Malherbe.

LE DUC.

Y pensez-vous, Monsieur!

DE GOURVILLE.

Je pense que, dans un quart-d'heure, la plainte de Pontigny aura son effet s'il ne la retire avant ce temps... Décidez-vous, monsieur le Duc.

LE DUC.

C'est un guet-apens, Monsieur.

DE GOURVILLE.

L'heure se passe.

LE DUC.

Mais, Monsieur, Malherbe renonce à la main de madame de Lussan.

DE GOURVILLE.

Vous me trompez, ou vous l'avez trompé.

LE DUC.

Ma sœur vous l'attestera, Monsieur.

LE VALET annonçant.

Monsieur et madame Artaut.

DE GOURVILLE remontant la scène.

Avec Hélène... Encore quelque gaucherie.

LE DUC au valet.

Priez madame de Lusigny de descendre.

SCÈNE X.

LE DUC, DE GOURVILLE, HÉLÈNE, MADAME ARTAUT, MONSIEUR ARTAUT, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

HÉLÈNE.

Je vous revois enfin, mon ami... Je craignais que M. Pontigny ne nous eût trompés en nous disant que vous étiez ici.

DE GOURVILLE.

Je l'en avais averti... mais pourquoi venir, ne vous avais-je pas dit de ne vous alarmer de rien ?

MADAME ARTAUT.

Nous n'avions pas prévu la folie de M. Pontigny, et l'accusation qu'il a portée contre vous.

DE GOURVILLE.

D'où le savez-vous? Il l'a signée sans la lire.

ARTAUT.

C'est donc ça qu'il n'y comprenait rien, quand on est venu pour vous arrêter.

DE GOURVILLE.

M'arrêter!

ARTAUT.

Et pour saisir vos papiers?...

LE DUC.

O ciel! monsieur de Gourville, vous m'avez perdu d'honneur.

DE GOURVILLE.

Monsieur le Duc, vous y êtes bien pour quelque chose... Ainsi donc ces papiers sont saisis?

LE DUC.

Et dans les mains du procureur-général?

ARTAUT.

Pas du tout.

DE GOURVILLE.

Comment?

HÉLÈNE.

Nous les avons soustraits aux gens de la justice.

LE DUC, à part.

Je respire.

DE GOURVILLE.

Hé bien! monsieur le Duc, nous reprendrons notre traité.

LE DUC.

Nous avons le temps..

DE GOURVILLE.

C'est ce que nous allons savoir... Et qu'est devenu Pontigny?

ARTAUT.

Honteux de sa bévue, qu'il ne pouvait s'expliquer, il s'est emparé des papiers, et, profitant de la voiture que j'avais fait préparer sur votre ordre de départ, il s'est éloigné.

LE DUC, à part.

Quel hasard!

ARTAUT.

Il a quitté Paris et s'est rendu...

LE DUC, imprudemment.

A Mareuille?

DE GOURVILLE, vivement.

Que vous importe!

LE DUC.

Rien. (A part). Si Morin pouvait...

(La Marquise et la Comtesse entrent).

DE GOURVILLE, à part et examinant le Duc.

Cet homme est capable de tout.

LE DUC, à part.

Gagnons du temps.

DE GOURVILLE, de même.

Il faut me hâter. (Haut.) Eh bien! monsieur le Duc, nous voilà replacés sur le même terrain que tout-à-l'heure. Êtes-vous prêt à signer?

LA MARQUISE.

Quoi donc?

DE GOURVILLE.

Un consentement au mariage de Malherbe et de madame de Lussan.

LE DUC.

Je vous ai déjà dit que M. Malherbe renonçait à ses prétentions.

DE GOURVILLE.

Je ne puis croire que cela soit volontaire.

LA MARQUISE.

Je vous l'atteste, Monsieur... M. Malherbe n'a obéi à aucune violence.

DE GOURVILLE.

En êtes-vous sûre?

LA MARQUISE.

C'est à mes larmes qu'il a cédé.

DE GOURVILLE.

Eh bien! Madame, avec une ame comme la sienne, les larmes d'une mère sont aussi une violence, et j'exige encore ce consentement.

LE DUC.

Demain, il sera temps.

DE GOURVILLE.

Demain, monsieur le Duc, qui sait où nous serons tous les deux! Qu'on abuse du pouvoir de son rang ou des faiblesses d'un noble cœur, le crime est le même.

LA MARQUISE.

Vous m'accusez, monsieur Gourville.

DE GOURVILLE.

Je défends Malherbe, Madame; je veux qu'il me dise à moi, qui ai encore assez de bon sens pour ne pas me

laisser aller à la sottise des premiers mouvemens, s'il est heureux de ce qu'il a fait.

LA MARQUISE.

Il doit l'être, s'il a vraiment en lui les nobles sentimens que je lui suppose.

DE GOURVILLE.

Poésie que tout cela !

HÉLÈNE.

C'est sa voix.

LA COMTESSE.

Et celle du Marquis...

LA MARQUISE.

Ils disputent !

LE DUC.

Autre embarras.

DE GOURVILLE.

Il va nous dire sa résolution... ce n'est que de sa bouche que je veux l'entendre.

SCÈNE XI.

MADAME DE LUSSAN, LA MARQUISE, MALHERBE, DE GOURVILLE, LE DUC, MADAME ARTAUT, MONSIEUR ARTAUT, HÉLÈNE.

MALHERBE, *défait et pâle.*

Dans une heure, monsieur le Marquis !

LE MARQUIS.

Monsieur...

LA MARQUISE.

Malherbe!... mon fils, venez attester à M. de Gourville, à vos amis, que c'est volontairement que vous avez renoncé à la main de madame de Lussan...

MALHERBE.

Madame, je viens attester que j'ai été horriblement trompé... que cette maison est un lieu de perfidie, que la conduite qu'on a tenu envers moi est un tissu de lâchetés et de trahisons.

LE MARQUIS.

Monsieur...

MALHERBE.

Je vous ai donné une heure, attendez.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous, Malherbe.

MALHERBE.

Oui, Madame, je vais m'expliquer hautement, parce que, moi, je ne veux employer ni douleurs feintes, ni subterfuges, ni violences cachées; le mal que je prétends vous faire, je le dirai tout haut; je vous en donnerai la crainte par avance : c'est un supplice de plus pour vous, une joie de plus pour ma vengeance!

DE GOURVILLE.

Malherbe, tu t'égares; cette colère m'épouvante...

MALHERBE.

Ah ! c'est que tu ne sais pas à quel point ils m'ont trompé.

ARTAUT.

Je m'en doutais.

MALHERBE.

Je suis venu ici confiant et plein d'affection... on a imploré mon cœur, ma pitié pour le repos de cette famille, pour votre bonheur à vous, M. le Marquis! J'ai tout cédé, tout sacrifié, j'ai renoncé à Amélie, j'ai brisé mon cœur... enfin je m'éloigne malheureux pour toujours... la récompense m'attendait à quelque pas d'ici... C'était la prison et la mort!

TOUS.

O ciel!

MALHERBE.

Malédiction sur ceux qui l'ont voulu et sur ceux qui l'ont permis!... L'indignation m'a prêté des forces. J'ai échappé à vos odieux sicaires, et je suis accouru, non pas pour demander ici, dans la maison de ma mère, asile et protection, mais pour y verser tout le fiel de mon cœur.

LE MARQUIS.

Monsieur...

MALHERBE.

Tout à l'heure!

LE DUC.

Cette scène...

MALHERBE.

Vous l'avez voulue: il faut la subir! Et subir aussi tout l'avenir que votre froide cruauté vous a préparé. C'est moi maintenant qui vais vous traiter en ennemis! Malheur à vous! les tribunaux retentiront de mes plaintes; je vous y trainerai pour y étaler votre honte à tous; vos titres, je les demanderai, je les obtiendrai,

et lorsque dans la fange de ce hideux procès, je les aurai salis, déshonorés... je vous les rendrai dignes de vous.

LE MARQUIS.

C'en est trop !

DE GOURVILLE.

Arrêtez !

Mouvement.

MALHERBE.

Mes amis, mon père, ma mère, vous, ma véritable mère, venez, ne restons pas un instant de plus dans cette maison.

LA MARQUISE.

Malherbe !... entends-moi, mon fils.

MALHERBE.

Adieu, Madame.

Tous remontent la scène excepté Gourville qui remarque l'entrée de Morin et regarde fixement le duc.

SCÈNE XII.

Les mêmes, MORIN.

MORIN, remettant des papiers au Duc.

Les voilà.

LE DUC.

Enfin !... Voyez, Marquis.

MALHERBE.

Gourville, tu ne me suis pas ?

DE GOURVILLE.

Je considère jusqu'où peut aller le crime.

LE DUC.

Monsieur de Gourville.

DE GOURVILLE.

Je suis battu, Monsieur le Duc... je n'avais pas mis dans mes prévisions le vol sur les grands chemins.

TOUS, *redescendant.*

Juste ciel!

DE GOURVILLE.

Vois, Malherbe; ces papiers que tient le Marquis sont les tiens... et voilà le misérable...

LE DUC.

Assez, Monsieur, assez; sortez de cette maison, allez devant les tribunaux qui vous rendaient si fier.

DE GOURVILLE.

Tout n'est pas fini, monsieur le Duc.

LE DUC.

Trève de menaces, Monsieur; restons chacun à notre place, et nous verrons s'il se trouvera encore quelqu'un qui écoutera les calomnies de la famille Artaut contre la famille Lusigny!

TOUS.

L'infâme!

LE DUC.

Ces plaintes dont vous faisiez tant de bruit, il faudra les prouver, ou la honte retombera tout entière sur vous... Ces liens que vous prétendiez rompre, il faudra les subir.

LA COMTESSE.

Vous les avez brisés, monsieur le duc!

LE DUC.

Ah! Madame, revenez à des sentimens plus dignes de votre rang, songez à l'avenir que vous présage l'alliance de M. de Lusigny, et oubliez, comme nous, que vous avez honoré de quelque estime un homme prêt à élever sa fortune sur la ruine d'une noble famille... un misérable sans aveu, dont personne n'acceptera désormais la défense.

LA MARQUISE.

Vous m'avez oubliée, monsieur le Duc.

LA COMTESSE.

Parlez, Madame, parlez.

LA MARQUISE.

Assez long-temps vous m'avez fait la complice de vos persécutions, c'est moi qui accepterai la défense de Malherbe, Monsieur, à la face du monde entier, et contre vous, s'il le faut. (A Malherbe.) Mon fils, approchez... marquis, remettez-moi ces papiers.

LE DUC.

Jamais! jamais!

LA MARQUISE.

Monsieur le Marquis, je vous ordonne de me remettre ces papiers.

LE MARQUIS.

Je vous comprends, ma mère, mais ne m'ôtez pas l'honneur d'avoir deviné votre ame en m'empêchant de les rendre moi-même à M. Malherbe... Voici vos titres, Monsieur.

MALHERBE.

Ah ! Monsieur !

LE MARQUIS, lui tendant les bras.

Mon frère... (Se retournant vers sa mère.) Ma mère, ne m'appellerez-vous pas votre fils ?

LA MARQUISE.

Ah ! ce moment me paie de tout le passé.

LE MARQUIS.

Malherbe, je ne vous ferai pas d'excuses, mais je vous prierai de demander pour moi l'amitié de madame Malherbe.

LA COMTESSE.

Si celle que peut offrir une sœur vous est chère, elle vous est acquise...

HÉLÈNE.

Merci pour mon frère, monsieur le Marquis, car c'est mon frère aussi.

MADAME ARTAUT.

Tu n'en seras pas moins notre fils.

ARTAUT.

Je voudrais bien voir qu'il ne nous aimât plus.

LA MARQUISE.

C'est moi qui lui en voudrais.

DE GOURVILLE, qui s'est approché du duc.

Eh bien ! monsieur le Duc.

LE DUC.

Il n'y avait qu'à s'entendre... et si ces papiers...

MALHERBE.

En les échangeant contre mon bonheur, c'est moi qui vous suis encore redevable.

DE GOURVILLE.

Et nous serons tous heureux, qu'en pensez-vous, monsieur le Duc ?

LE DUC.

Il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

— FIN. —

UNE AVENTURE

SOUS CHARLES IX,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

En collaboration avec M. Badon,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 20 MAI 1834.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le duc de NEVERS	M. Ligier.
Le duc HECTOR de ROHAN	M. Menjaud.
Le comte ORNINSKI	M. Dumilatre.
GEORGES	M. Arsène.
Un page	M. Welsh.
Madame de SAUVES	Mme Mars.
Madame de NANGIS	Mme Anaïs.
Madame de SILLERY	Mme Tierret.
Madame de CHATEAUVIEUX	Mme Tousez.

ACTE PREMIER.

Une salle gothique. Au fond, une porte double; à gauche de l'acteur une petite porte double avec vitraux, qui conduit à une chapelle; une porte secrète cachée par un tableau. A droite, une fenêtre; à côté et en avant une porte, qui est celle de la chambre de madame de Nangis.

SCÈNE PREMIÈRE.

MESDAMES DE CHATEAUVIEUX, DE SAUVES, DE NANGIS.

Ces dames sont assises. Madame de Châteauvieux et madame de Sauves à droite de la scène; madame de Nangis à gauche. Madame de Sauves brode; mesdames de Châteauvieux et de Nangis font de la charpie.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Vous avez eu des nouvelles de Paris, madame de Sauves.. qu'y fait on?

MADAME DE SAUVES.

Eh mais! tout ce qu'on peut y faire sans nous; on s'y ennuie. La cour de France n'est plus au Louvre, elle est véritablement à la Rochelle.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

C'est M. d'Aubigné qui vous a écrit?

MADAME DE SAUVES.

Oui, il m'a envoyé la dernière épigramme de Cayet, sur monseigneur l'évêque de Xaintes et l'abbesse de son couvent. Madame de...

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Oh ! dites-nous-la.

MADAME DE SAUVES.

Je vous la dirai ce soir, au bal de la reine de Navarre, si toutefois la fête tient; car on se bat depuis ce matin, et madame de Sillery, qui est sortie pour avoir des nouvelles, ne revient pas.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Elle ne peut tarder. Dites-nous l'épigramme, en attendant.

MADAME DE SAUVES.

Cela amusera-t-il la belle et sensible Diane, qui, depuis une demi-heure, est là à soupirer?

MADAME DE NANGIS

Moi, pourquoi non?... (Bas.) D'ailleurs l'épigramme de Cayet en sauvera au moins trois à cette pauvre madame de Châteauvieux.

MADAME DE SAUVES.

Elle rattrapera plus tard... Écoutez donc.

MADAME DE NANGIS.

Voyons...

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Mais voici madame de Sillery.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME DE SILLERY.

MADAME DE SILLERY.

Mesdames, il faut redoubler d'ardeur. Les Rochellois on fait une nouvelle sortie, le combat a été terrible, et je viens de voir MM. de Meslin et d'Essoles qu'on rapporte en bien piteux état.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Voyez, nos blessés ne manqueront pas de soins.

MADAME DE SAUVES.

Mais nous finirons par manquer de danseurs. C'est une fatalité contre ceux que je choisis : hier je m'étais arrangée avec monsieur de Selles pour le bal de ce soir; ce matin, il s'est fait tuer dans une escarmouche. M. de Meslin s'est offert à le remplacer, et vous dites qu'il est blessé, je suis sûre que c'est à la jambe.

MADAME DE SILLERY.

Non, à la poitrine.

MADAME DE SAUVES.

Ah! tant mieux, s'il guérit, il ne boitera pas, au moins.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Vous vous intéressez à lui, à ce que je vois. Mais que ferez-vous, ce soir?

MADAME DE SAUVES.

Vraiment, je ne sais. Et cependant je ne voudrais pas manquer le quadrille de la reine de Navarre, d'autant que le bal sera magnifique.

MADAME DE SILLERY.

Y verra-t-on les envoyés polacres qui doivent présenter demain, au duc d'Anjou, la couronne de Pologne?

MADAME DE SAUVES, se levant.

Sans doute, puisque c'est pour eux qu'on donne la fête.

MADAME DE SILLERY.

La nuit approche, et le bal commence dans une heure... Vous n'avez guère de temps pour remplacer votre cavalier.

MADAME DE SAUVES.

Dieu y pourvoira.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

C'est beaucoup compter sur son indulgence.

MADAME DE SAUVES.

Pourquoi donc?

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

C'est qu'au lieu de travailler comme nous, pour la sainte cause, vous ne pensez qu'aux choses de coquetterie... et ce carcan de velours que vous brodez avec tant de soins...

MADAME DE SAUVES, le posant près du cou de madame Nangis.

Ce carcan, vous verrez si, quand il sera au cou de notre belle amie, il ne la rendra pas plus charmante encore... et si tous nos galans gentilshommes ne seront pas plus empressés à se faire tuer pour l'amour de ses beaux yeux. Ah! c'est qu'en fait de religion, je ne plaisante pas.

MADAME DE SILLERY.

Vous avez raison, les Rochellois n'ont qu'à bien se tenir ; et cela leur vaudra un terrible assaut, si M. de Nevers voit madame de Nangis avec cette parure.

MADAME DE NANGIS.

M. de Nevers n'a pas besoin de cela pour être un très-brave gentilhomme.

MADAME DE SAUVES, bas.

Vous ne voulez donc pas avoir pitié de son amour ?

MADAME DE NANGIS, haut.

Mais c'est que j'ai pitié des Rochellois...

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

C'est un propos de huguenote !... prenez garde, vous n'êtes pas déjà trop bien en cour du côté de la religion.

MADAME DE SAUVES.

Eh! non, c'est un propos de cruelle qu'aucun homme ne peut attendrir.

MADAME DE SILLERY.

Qu'êtes-vous donc venue faire au siége, ma chère?

MADAME DE NANGIS.

Mais je suis venue y faire toute autre chose que vous, car je m'y ennuie horriblement.

MADAME DE SILLERY.

Ce ne sont pas les plaisirs qui nous manquent; cependant dès que l'assaut est fini, le bal commence.

MADAME DE SAUVES.

Oui, mais l'assaut nuit au bal. Et puis, rester confiné tout le jour dans ce vieux château, où l'on peut être tué à chaque instant, c'est affreux. Pour ma part, je le déclare : Sa majesté le roi Charles IX peut bien

faire assiéger toutes les villes de son royaume, on ne m'y reprendra plus.

MADAME DE SILLERY.

Et M. de Nevers qui disait qu'il emporterait la place en huit jours.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Et qui n'a pas enlevé une redoute.

MADAME DE SAUVES, bas à madame de Nangis.

Ni obtenu un regard.

MADAME DE SILLERY.

Décidément, le siége traîne en longeur.

MADAME DE SAUVES.

A propos du siége, savez-vous que l'on dit que le Gars est revenu hier dans les environs, qu'il a déjà jeté dans la place un détachement de cinq cents chevaux avec des munitions, et qu'il se prépare à une nouvelle expédition.

Tout le monde se lève.

MADAME DE SILLERY.

Que dites-vous là? Comment, cet horrible huguenot!

MADAME DE SAUVES.

Oui, vraiment, hier on en parlait beaucoup chez madame Marguerite, et cela m'a fait une frayeur affreuse. Vous savez que ce misérable occupait ce château avant que M. de Nevers s'en fût emparé. Il y a toutes sortes d'escaliers dérobés et de conduits cachés dans cette vieille forteresses. Figurez-vous, pendant la nuit, un homme tout seul, qui entre dans votre chambre.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Il y a de quoi en mourir.

MADAME DE SILLERY.

D'autant qu'on le dit fort laid...

MADAME DE SAUVES.

On peut fermer les yeux, ma chère.

MADAME DE NANGIS.

Décidément, c'est donc un monstre abominable...

MADAME DE SILLERY.

On en raconte des choses affreuses.

MADAME DE NANGIS.

Vous nous le direz une autre fois ; car vous oubliez qu'il faut songer à terminer notre toilette. Je rentre chez moi pour m'en occuper.

MADAME DE SILLERY.

Nous allons vous imiter.

MADAME DE NANGIS.

A bientôt...

MADAME DE CHATEAUTIEUX.

A ce soir...

SCÈNE III.

MADAME DE NANGIS, MADAME DE SAUVES.

MADAME DE NANGIS.

Vous ne rentrez pas chez vous, Henriette ?

MADAME DE SAUVES.

Non, et je vous prie de rester ; j'ai à vous parler d'une grande affaire...

MADAME DE NANGIS.

Vous n'avez pas fait choix de votre robe ?

MADAME DE SAUVES.

Il ne s'agit pas de toilette...

MADAME DE NANGIS.

Est-ce que le roi de Navarre ne revient pas demain?

MADAME DE SAUVES.

Ce que vous dites là est mal, ma chère Diane!... une épigramme de vous manque de générosité.

MADAME DE NANGIS.

Pourquoi de moi plutôt que de madame de Sillery.

MADAME DE SAUVES.

C'est que vous savez bien, méchante, qu'on ne peut pas vous la rendre.

MADADE DE NANGIS.

Eh bien! j'ai tort, de quoi vouliez-vous me parler?

MADAME DE SAUVES.

De vous.

MADAME DE NANGIS.

De moi : je vous quitte alors.

MADAME DE SAUVES, la retenant.

Pourquoi?

MADAME DE NANGIS.

C'est que vous allez me parler de M. de Nevers, de son amour, de la parole que je lui ai presque donnée.

MADAME DE SAUVES.

Et cela vous fait fuir ?

MADAME DE NANGIS.

Oui.

MADAME DE SAUVES.

Alors, le duc est plus avancé que je n'espérais.

MADAME DE NANGIS.

Vous interprétez singulièrement mes paroles.

MADAME DE SAUVES.

Tenez, si M. de Nevers était un courtisan d'un état médiocre et de peu de mérite, j'attribuerais votre fuite à l'ennui qu'il vous cause; mais M. de Nevers est assurément le gentilhomme le plus distingué de l'armée et de la cour, plein de bravoure et d'agrémens; et, si vous ne voulez pas en entendre parler, c'est que vous êtes à bout de vos raisons pour refuser.

MADAME DE NANGIS.

Eh bien ! soit. Madame de Navarre a exigé que je me prononce décidément ce soir; elle veut prendre occasion de la fête pour me présenter comme future duchesse de Nevers : la raison me dit qu'il faut que j'obéisse, car véritablement on a fait de moi, ou plutôt de ma fortune, une récompense pour le dévoûment d'un homme aux interêts de la cour. Ce dévoûment, on pourrait vouloir le récompenser dans un complaisant aussi bien que dans un prince; la reine Catherine eût pu me choisir un bien moins digne époux; et tout autre que M. de Nevers, appuyé du choix de la reine, mettrait sans doute moins de délicatesse dans ses prétentions. Je dois l'avouer même, sa recherche m'honore, je n'ai rien à dire contre sa personne ni son caractère; c'est en tout un prince accompli... et pourtant.

MADAME DE SAUVES.

Vous ne l'aimez pas ?

MADAME DE NANGIS.

Pas du tout, du tout.

MADAME DE SAUVES.

N'aimer pas le plus beau et le plus aimable gentilhomme de la cour, cela veut dire alors en aimer un autre.

MADAME DE NANGIS.

Plus beau et plus aimable, n'est-ce pas?

MADAME DE SAUVES.

Pas du tout, du tout : très-laid et très-ennuyeux quelquefois... mais où est-il cet Amadis.

MADAME DE NANGIS.

Hélas !

MADAME DE SAUVES.

Si, depuis deux ans que vous êtes veuve, il ne l'a pas appris, fût-il dans la Judée; si, l'ayant appris, il n'est pas accouru, fût-ce du fond de la Cochinchine... cet homme est indigne de vous.

MADAME DE NANGIS.

Ne riez pas ainsi, vous m'affligez.

MADAME DE SAUVES.

C'est que vraiment vous êtes ridicule avec votre fidélité pour les absens; les présens n'en démanderaient pas davantage.

MADAME DE NANGIS.

Hé bien! ne parlons plus de cela.

MADAME DE SAUVES.

Parlons-en au contraire.

MADAME DE NANGIS.

Non, ma chère Henriette; car je vous paraitrais plus ridicule encore que vous ne croyez. Cette fidélité qui

vous semble si étonnante n'est pas pour un absent, elle s'adresse à un mort.

MADAME DE SAUVES, avec une surprise extrême.

Quoi! votre mari...

MADAME DE NANGIS.

Ah! mon mari, quelle idée!

MADAME DE SAUVES.

Ah! je comprends : les avez-vous perdus ensemble!

MADAME DE NANGIS.

Je vous laisse, Henriette, vous m'aimez mal aujourd'hui... vous riez quand je vous parle de cœur.

MADAME DE SAUVES.

Hé bien, non; c'est que je veux vous voir heureuse avec tout ce qu'il faut pour l'être, et avouez que cet amant...

MADAME DE NANGIS.

Il ne l'était pas, Henriette.

MADAME DE SAUVES.

Je ne l'appelle ainsi que parce que vous l'aimiez... et que notre langue n'a pas deux noms pour deux choses si différentes.

MADAME DE NANGIS.

C'est peut-être parce qu'elles ne le sont presque jamais. Hé bien! cet amant...

MADAME DE SAUVES.

Hé bien, cet amant, fût-il vivant et dans l'impossibilité de vous épouser, vous conseillerait d'accepter la main du duc de Nevers. Vous avez besoin d'un protecteur, Diane; par le temps qui court, une jeune femme ne possède pas impunément la moitié d'une province. Et, si vous vouliez ne pas rire de moi, à votre tour, je

vous répèterais ce que me disait, il y a quelques jours, le roi de Navarre, et ce que je comprends maintenant.

MADAME DE NANGIS.

C'est un noble prince, et ses conseils ne peuvent être que d'un homme d'honneur.

MADAME DE SAUVES.

Décidez madame de Nangis, m'a-t-il dit, à épouser Nevers; madame de Nangis est une honnête femme à qui il faut un mari digne d'elle; puis il a ajouté : Nous ne devons plus avoir d'espérance.

MADAME DE NANGIS.

Il a dit cela?

MADAME DE SAUVES.

Oui; et vous savez quel intérêt il vous porte...

MADAME DE NANGIS.

Et il a dit cela? Au fait il a raison, et vous aussi... Ils s'aimaient comme frères!

MADAME DE SAUVES.

Il le connaissait donc?

MADAME DE NANGIS.

Oui, car c'était comme lui un gentilhomme de la religion... ce que vous appelez un huguenot.

MADAME DE SAUVES.

Était-il de la cour du roi Charles?...

MADAME DE NANGIS.

Non, c'est en Angleterre que je l'ai connu, pendant l'ambassade de M. de Nangis.

UN PAGE, *entrant.*

M. de Nevers demande à présenter ses hommages à madame de Nangis.

MADAME DE NANGIS.

Je rentre, je vous laisse.

MADAME DE SAUVES.

Allez-vous vous dédire?

MADAME DE NANGIS.

Non, mais je n'oserais lui faire cet aveu moi-même.

MADAME DE SAUVES.

C'est lui ôter tout son prix.

MADAME DE NANGIS.

Je suis comme les enfans qu'on veut punir: je sais bien que je n'échapperai pas, mais je tâche toujours de m'enfuir... Parlez-lui pour moi.

MADAME DE SAUVES.

Oh! vous ne l'éviterez pas, car je vous l'amène tout à l'heure.

MADAME DE NANGIS.

Je l'entends qui vient. Adieu.

Elle sort par la porte de sa chambre.

SCÈNE IV.

M. DE NEVERS, MADAME DE SAUVES.

DE NEVERS.

J'arrive, et madame de Nangis s'éloigne.

MADAME DE SAUVES.

Elle fuit devant son vainqueur.

DE NEVERS.

C'est plaisanter mal à propos.

MADAME DE SAUVES.

Oui, si c'était plaisanter.

DE NEVERS.

Ah! je ne suis point d'humeur railleuse ce soir.

MADAME DE SAUVES.

Il paraît que les Rochellois n'ont pas fait comme madame de Nangis.

DE NEVERS.

Non, de par Dieu! ils se sont battus en braves gens, et le peu de ceux qui se sont échappés ne le doivent qu'à la nuit qui est arrivée fort à propos pour eux.

MADAME DE SAUVES.

Et vous en voulez à ces pauvres huguenots de ne s'être pas fait tuer jusqu'au dernier et d'être rentrés à la Rochelle.

DE NEVERS.

Ils n'y sont pas encore. Coupés de toutes parts, ils se sont jetés dans le bois de la Meilleraye, mais je l'ai fait entourer de sorte que demain pas un ne nous échappera, je l'espère du moins.

MADAME DE SAUVES.

D'où vient donc votre humeur?

DE NEVERS.

De ce que j'ai manqué le seul but du combat. C'était le Gars qui commandait cette sortie, et c'est le Gars qui nous a échappé. Il y a quelques heures il était presqu'en nos mains, mais un effort désespéré l'a sauvé; il a percé notre escadron et a gagné le bois.

MADAME DE SAUVES.

On ne peut pas remporter deux victoires en un jour : vainqueur ici, vous avez échoué en rase campagne.

DE NEVERS.

Il paraît que vous tenez à votre plaisanterie.

MADAME DE SAUVES.

Et vous à votre humeur.

DE NEVERS.

Mais enfin que voulez-vous dire ?

MADAME DE SAUVES.

Si vous n'étiez pas si maussade, vous le sauriez déjà.

DE NEVERS.

Eh bien! je vous écoute. Vous vouliez me parler de madame de Nangis; que vous a-t-elle dit, qu'a-t-elle décidé ?

MADAME DE SAUVES, après un moment d'hésitation.

Elle a décidé que vous remplaceriez M. de Meslin et que vous danseriez ce coir avec moi au quadrille de la reine.

DE NEVERS.

Encore...

MADAME DE SAUVES.

Ne devez-vous pas cette galanterie à celle qui veut bien vous apprendre qu'on accepte votre main ?

DE NEVERS.

Quoi ! elle consentirait ?

MADAME DE SAUVES.

Vous danserez avec moi.

DE NEVERS.

En êtes-vous bien sûre, ne vous êtes-vous pas trompée?

MADAME DE SAUVES.

C'est traité conclu.

DE NEVERS.

Sans doute. Et elle accepte?

MADAME DE SAUVES, *piquée.*

Comme vous, parce qu'elle ne peut faire autrement.

DE NEVERS.

Ah! vous gâteriez le bonheur d'un ange; vous êtes peu aimable.

MADAME DE SAUVES.

Et vous peu poli.

DE NEVERS.

Voilà une heure que je vous demande ce qu'elle vous a dit.

MADAME DE SAUVES.

Voilà une heure que je vous demande si vous voulez danser avec moi.

DE NEVERS.

Eh bien! oui, je danserai avec vous!... Je danserai pour M. d'Essoles, pour M. de Meslin, pour le roi de Navarre, pour tous ceux que vous voudrez.

MADAME DE SAUVES.

Je ne vous en demande pas tant.

DE NEVERS.

Et maintenant que le traité est conclu comme vous dites, que vous a répondu madame de Nangis?

MADAME DE SAUVES.

Eh bien ! elle a enfin compris qu'elle ne pouvait refuser le plus aimable cavalier de l'armée ; un homme plein de mérite, de valeur, que sais-je, et elle a fini par dire...

DE NEVERS.

Qu'elle m'aimait...

MADAME DE SAUVES.

Non, je n'ai pas entendu ce mot-là; elle a fini par dire qu'elle vous épouserait.

DE NEVERS.

Par raison, par convenance... n'est-ce pas?

MADAME DE SAUVES.

Voulez-vous que ce soit par folie.

DE NEVERS.

Ah! vous raillez toujours.

MADAME DE SAUVES.

Et vous n'êtes jamais content. Tenez, mon cousin, quand on est heureux, il ne faut pas regarder de trop près à son bonheur: on s'en repent presque toujours.

DE NEVERS.

Vous avez raison; d'ailleurs elle m'aimera, elle n'est pas femme à agir contre son cœur : c'est modestie, retenue, simple dignité, que ce silence de sa part, et je cours la remercier à genoux.

MADAME DE SAUVES.

Vous devriez y être déjà.

DE NEVERS.

Ah! je réparerai le temps perdu, je ne la quitte pas de la soirée.

MADAME DE SAUVES.

Et notre quadrille !

DE NEVERS.

Je vais lui demander si elle n'est pas engagée.

MADAME DE SAUVES.

Comment !

UN PAGE.

Monseigneur, un gentilhomme que vos soldats ont arrêté dans le bois de la Meilleraye demande à vous voir sur-le-champ.

DE NEVERS.

Qu'il revienne demain.

LE PAGE.

Il dit que c'est pour affaire pressée.

DE NEVERS.

Eh bien ! qu'il attende; je le verrai en repassant par cette salle. Madame de Sauves, vous êtes adorable.

MADAME DE SAUVES.

J'ai grand'peur de ne pas être du quadrille de la reine : Allons veiller à mes intérêts. (Elle sort. M. de Rohan paraît et la salue ; madame de Sauves le salue de même en sortant.) Voilà un gentilhomme qui a fort bonne grace.

SCÈNE V.

HECTOR DE ROHAN, GEORGES, LE PAGE.

HECTOR.

M. de Nevers veut-il bien me recevoir.

LE PAGE.

Il va venir à l'instant.

Il sort.

HECTOR, à Georges.

Tantmieux, j'aurai le temps de te donner mes instructions.

GEORGES.

Je vous écoute.

HECTOR.

Assurons-nous qu'on ne peut nous entendre. (Il va au fond.) Dans cette salle, deux pages occupés à jouer aux dés. (Il revient à gauche.) La chapelle est déserte. Cet appartement et sans doute celui de cette dame qui vient d'y entrer avec le duc de Nevers, et ce n'est pas pour écouter qu'ils y sont ensemble. (Il examine un panneau.) Cette porte secrète est fermée et il ne semble pas même qu'on en soupçonne l'existence.

GEORGES.

Vous paraissez connaître le château.

HECTOR.

Oui, je l'ai habité quelque temps. Ce matin, quand M. de Luynes m'a confié deux cents chevaux pour tenter une sortie et protéger l'entrée du convoi que je lui amenais, il t'a donné à moi comme un homme résolu et qui connait parfaitement le pays.

GEORGES.

Si nous n'avons pas réussi, je ne pense pas que ce soit de ma faute.

HECTOR.

Non, car tu t'es bravement battu ; maintenant il faut que tu sortes du camp.

GEORGES.

Ce n'est pas pour moi que cela m'embarrasse.

HECROR.

Si M. de Nevers se laisse prendre à la fable que je vais lui conter, nous quitterons immédiatement le camp ensemble, mais tu rentreras seul à la Rochelle ; tu diras à M. de Luynes notre aventure du bois de la Meilleraye ; que, traqués comme des loups de buissons en buissons, nous aurions été infailliblement pris, si nous n'avions rencontré un courrier de la cour et son postillon : tu diras que nous les avons attaqués et qu'après leur mort, nous avons pris dans leur équipage, moi les habits du maître toi ceux du valet. Tu diras comment, pour sortir du bois, il m'a fallu déclarer que j'étais ce M. de Bezenval que je venais de tuer et dont j'avais enlevé les dépêches, et comment j'ai été forcé par notre ruse à les porter moi-même au duc de Nevers. Puis écoute bien, tu ajouteras : le Gars est sauvé, l'espérance reste.

GEORGES.

Le Gars est sauvé, ah ! le Gars est sauvé, c'est donc vous ?

HECTOR.

Moi ou un autre, n'importe... Voilà ce que tu diras.

GEORGES.

Voilà qui est très-bien si nous réussissons, mais si vous êtes pris ?

HECTOR.

Alors je serai probablement pendu dans une heure.

GEORGES.

Et je dirai tout ce que vous m'avez ordonné à M. de Luynes; seulement il y aura un petit changement au récit, et au lieu de finir par le Gars est sauvé, je dirai...

HECTOR.

Rien... si je suis exécuté, tu n'iras pas à la Rochelle; tu tâcheras d'atteindre la mer, tu t'embarqueras et gagneras l'Angleterre. Tu iras à Londres, tu chercheras la demeure de la duchesse de Rohan, tu iras la trouver, et, après lui avoir conté ce que je t'ai ordonné, tu ajouteras : Madame, votre fils Hector de Rohan est mort.

GEORGES, ôtant son chapeau.

Hector de Rohan!

HECTOR, à part.

Pauvre mère!

GEORGES.

Mais c'est que je ne comprends pas... car, enfin.

HECTOR.

Cela est inutile; tiens, voilà ma bourse.

GEORGES.

Explique-moi cependant comment il se fait que le duc Hector de Rohan soit mort à Londres il y a un an, et vienne se faire prendre ici.

HECTOR.

Tu le sauras alors... il me semble qu'on vient de ce côté, tu m'as entendu.

GEORGES.

Très-bien.

HECTOR.

Va, et que Dieu te conduise...

GEORGES.

Qu'il vous garde, Monseigneur.

HECTOR, après avoir regardé au fond.

Ce n'est encore personne... un dernier service; tu ne quitteras le camp, je suppose, que dans la nuit.

GEORGES.

Sans doute.

HECTOR.

Eh bien! si le malheur veut que je sois pris, tâche de découvrir mon corps où mes bourreaux l'auront laissé... cherche alors sur ma poitrine, et tu trouveras à mon cou un sachet pendu à un cordon de soie. Ce n'est rien de précieux pour toi : des cheveux et une lettre... tu les prendras et les remettras à ma mère, à madame de Rohan. Elle comprendra alors que son fils est mort, car elle sait bien que cette lettre et ces cheveux ne devaient me quitter qu'avec la vie.

GEORGES.

Oui, Monseigneur, je le ferai! je vous jure que je le ferai.

Il sort et parle bas sur la porte avec un page qui paraît.

HECTOR.

Merci... merci!

SCÈNE VI.

MADAME DE SAUVES, HECTOR, seul un moment.

HECTOR.

Et maintenant, remettons ces dépêches. Que peuvent-elles contenir?... en briser le cachet, c'est impossible. A la garde de Dieu. Il m'arrivera ce qui pourra.

Il s'assied dans un coin.

MADAME DE SAUVES.

C'est une gageure! ce M. de Nevers qui me manque de parole!... si son bonheur ne me faisait pitié pour lui, je ne lui pardonnerais de ma vie. Ah! voilà encore cet étranger de tout à l'heure. (Elle fait signe au page.) Quel est ce gentilhomme?

LE PAGE.

Son valet m'a dit qu'il se nommait M. de Bezenval.

HECTOR.

Mon rôle commence.

MADAME DE SAUVES, vivement.

M. de Bezenval, un des danseurs les plus charmans de France, à ce qu'on dit.

HECTOR.

Voici un talent que je ne me savais pas.

MADAME DE SAUVES, à part.

Je ne l'ai vu qu'une fois et dans une partie de masques. Mais madame de Guise m'en a si souvent parlé, que je le sais par cœur. (Elle s'approche.) Monsieur de Bezenval, je crois?...

HECTOR.

Lui-même, Madame.

MADAME DE SAUVES.

Vous ne me remettez pas ? je vous ai reconnu tout de suite.

HECTOR.

C'est... c'est trop de bonté.

MADAME DE SAUVES.

Car je ne me trompe pas, vous n'êtes pas M. de Bezenval-Beaufort qui a été employé en Suède, c'est un homme de plus de cinquante ans. Vous êtes M. de Bezenval la Tour ?

HECTOR.

Oui... oui vraiment, Madame...

MADAME DE SAUVES.

De la branche cadette?

HECTOR.

Oui, Madame, de la branche cadette.

MADAME DE SAUVES.

Vous avez été blessé à Jarnac, sous les ordres du duc d'Anjou.

HECTOR, se tâtant la jambe.

Oui, j'ai été blessé à Jarnac, ce qui depuis ce temps me gêne beaucoup pour...

MADAME DE SAUVES.

Pour écrire, car c'est au bras droit que vous reçûtes un coup d'arquebusade.

HECTOR, se reprenant.

Oui, Madame, au bras droit... j'en souffre horriblement.

MADAME DE SAUVES.

Vous voyez que je vous connais.

HECTOR.

Presque autant que moi-même. (A part.) Je pourrais dire beaucoup plus.

MADAME DE SAUVES.

Vous trouverez ici bien des gens qui seront charmés de vous voir. (Avec mystère.) Madame de Guise est au château.

HECTOR.

Ah!... ah! madame de Guise est ici !

MADAME DE SAUVES.

Mais vous n'y pensez plus, n'est-ce pas? vous savez que le petit chevalier.

HECTOR.

Comment donc, mais c'est une affaire arrangée.

MADAME DE SAUVES.

A la bonne heure. Et vous restez long-temps parmi nous.

HECTOR.

Peut être plus long-temps que je ne voudrais, Madame.

MADAME DE SAUVES.

Ah! Monsieur.

HECTOR.

Mais assurément moins long-temps que ne mérite une si aimable compagnie.

MADAME DE SAUVES.

Ce sera du moins assez long-temps pour assister au bal de ce soir.

HECTOR.

Ah ! je suis horriblement fatigué.., puis je ne connais personne.

MADAME DE SAUVES.

Vous voulez dire que vous ne reconnaissez personne.

HECTOR.

En effet, Madame... je vois que je suis un maladroit... et je commence à me rappeler.

MADAME DE SAUVES.

Que nous avons dansé ensemble dans une mascarade chez madame de Guise.

HECTOR.

Oui, vraiment : vous étiez?....

MADAME DE SAUVES.

En Madeleine repentante, et vous en Palamède.

HECTOR.

Très-bien; c'est le changement de costume qui m'a d'abord brouillé les ressemblances; mais maintenant je suis assuré que je parle...

MADAME DE SAUVES.

A madame de Sauves.

HECTOR.

Madame de Sauves, c'est cela. (A part.) Madame de Sauves, cela pourra aller plus loin que le bal. (Haut.) Vous me pardonnerez, Madame, de n'avoir pas reconnu en vous la Madeleine repentante qui renonce à plaire et à être aimée.

MADAME DE SAUVES.

Vous voulez obtenir grace de votre oubli, mais je ne

pardonnerai que si vous êtes des nôtres ce soir chez madame de Navarre.

HECTOR.

Si je devais y trouver le même bonheur que chez madame de Guise, je demanderais ce pardon à genoux; mais espérer rencontrer madame de Sauves sans danseur ce serait lui faire injure.

MADAME DE SAUVES.

C'est ce qui vous trompe.

HECTOR, *à part.*

C'est jouer de malheur.

MADAME DE SAUVES.

Ce matin, je comptais sur M. Dessoles et M. de Meslin, mais il y a eu une rencontre avec le Gars, et ce misérable nous les a renvoyés sur une civière.

Le page entre et ouvre les portes de la chapelle.

HECTOR, *à part.*

Je suis bien maladroit.

MADAME DE SAUVES.

Donc je compte sur vous.

HECTOR.

Oui, Madame, à moins que les ordres que j'ai à recevoir de M. de Nevers ne me forcent à repartir sur-le-champ.

MADAME DE SAUVES.

Oh! je lui parlerai!

HECTOR, *à part.*

Et moi aussi.

UN PAGE.

La reine, Madame, m'a chargé de prévenir les dames

de sa suite qu'avant le bal toute la cour irait entendre la bénédiction dans la chapelle du château.

MADAME DE SAUVES.

Bien; je m'y rendrai par cette porte. (Au page qui entre chez madame de Nangis.) Ah ! puisque vous entrez là, dites à M. de Nevers que M. de Bezenval l'attend depuis longtemps.

HECTOR.

Je l'avais oublié...

MADAME DE SAUVES.

Et lui aussi, sans doute.

HECTOR.

A-t-il une aussi bonne raison que moi?

MADAME DE SAUVES.

Une bien meilleure et bien plus belle. D'ailleurs quand il s'agit de mariage...

HECTOR.

Ah ! M. de Nevers se marie !

MADAME DE SAUVES.

Avec la plus belle personne de la cour. Mais venez donc, mon cousin, voici M. de Bezenval.

SCÈNE VII.

LE DUC DE NEVERS, MADAME DE SAUVES, HECTOR DE ROHAN.

DE NEVERS, surpris.

M. de Bezenval !

HECTOR, regardant madame de Sauves à chaque phrase.

Oui, monsieur le Duc, M. de Bezenval la Tour... de la branche cadette... qui ai été blessé à Jarnac (à part), et qui ai dansé avec madame de Sauves.

DE NEVERS.

Pardon, Monsieur, mais j'avais l'esprit préoccupé du souvenir de M. de Bezenval-Beaufort, votre cousin; c'est un brave gentilhomme. Je suis ravi de vous connaître, et serai charmé de vous être agréable : pour quoi désirez-vous me parler?

HECTOR.

Pour vous remettre ces dépêches : elles sont adressées à monseigneur d'Anjou; mais on m'a dit, en arrivant, que c'était à vous que je devais me présenter.

De Nevers passe près d'Hector.

DE NEVERS.

Oui, Monsieur. Quoique M. d'Anjou ne me remette le commandement de l'armée que demain, au moment où il quittera le camp pour se rendre en Pologne, il m'en a cependant confié toutes les affaires : son départ et la réception des envoyés polonais lui causent trop d'embarras pour qu'il puisse s'en occuper.

HECTOR.

J'en suis ravi : d'autant plus que je pense que ces dépêches demandent une prompte réponse et exigent mon départ immédiat.

MADAME DE SAUVES, bas.

Vous avez fait blesser deux de mes danseurs, vous m'avez en outre abandonnée; je vous en voudrai toute ma vie si vous me faites perdre celui-ci.

DE NEVERS.

Ah ! M. de Bezenval danse?

MADAME DE SAUVES.

A merveille !

DE NEVERS.

Eh bien ! vous danserez ensemble.

HECTOR, à part.

Cette femme me fera pendre.

Madame de Sauves s'approche de lui. Le duc, qui pendant ce temps a rompu le cachet, s'assied près d'une table et lit.

DE NEVERS.

Voici une lettre-patente de Charles IX qui permet à son frère, le duc d'Anjou, de choisir tel gentilhomme français qu'il lui conviendra pour le suivre en Pologne : je garderai ce papier, car c'est moi qui suis chargé, avec le comte Orninski, de régler la maison du roi.

MADAME DE SAUVES.

A quoi bon cette permission ?

DE NEVERS.

C'est de la politique italienne toute pure. Catherine sait bien qu'une des conditions de l'élection du duc d'Anjou c'est qu'il ne choisira ses officiers que dans la nation polonaise ; il est aisé de permettre ce dont on ne peut profiter.

MADAME DE SAUVES.

C'est comme lorsque M. de Sauves me permet de lui dire toutes ses vérités.

DE NEVERS.

Ah ! voici pour moi un contrat de mariage signé en blanc par leurs majestés.

MADAME DE SAUVES.

C'est une galanterie de la reine.

DE NEVERS.

Ou plutôt un ordre.

MADAME DE SAUVES.

Que vous exécuterez avec plaisir.

HECTOR, à part.

Allons, tout cela n'a rien d'alarmant.

DE NEVERS.

Ah! par Dieu, en voici encore un dont je n'avais pas besoin.

MADAME DE SAUVES.

Qu'est-ce donc?

DE NEVERS.

La reine m'enjoint de faire fusiller le Gars dès qu'il sera arrêté.

HECTOR.

Ah! c'est la reine Catherine qui vous ordonne....

DE NEVERS.

Et j'espère que la journée de demain ne se passera pas sans que cet ordre ne soit mis à exécution.

HECTOR.

Eh bien, voilà qui est admirable, et je ne saurais trop tôt repartir pour lui apporter cette bonne nouvelle. Elle me recevra, j'en suis sûr, avec une grace charmante.

DE NEVERS.

Elle vous recevra bien mieux quand vous lui direz que la chose est faite et que vous en avez été témoin.

D'ailleurs, je vois madame de Sauves qui me fait signe de ne pas vous laisser partir.

HECTOR, à part.

Cette femme est odieuse !

MADAME DE SAUVES.

Oh ! vous ne m'échapperez pas.

DE NEVERS, lisant assis.

Le signalement du Gars : voilà la vingtième fois qu'on me l'envoie.

Il le pose sur la table.

MADAME DE SAUVES.

Ah ! voyons... ce doit être affreux.

Elle prend le signalement et le lit.

DE NEVERS, se levant.

Une lettre de Catherine... une lettre de sa main !

HECTOR.

J'ai fait là une belle ambassade.

DE NEVERS, après avoir lu.

Grand Dieu !.. Hector de Rohan. (Il lit.) « Je suis as-« surée que le Gars n'est autre que le jeune duc Hector « de Rohan qui, pour couvrir ses coupables projets, a « fait répandre le bruit de sa mort en quittant l'An-« gleterre. » Hector de Rohan !

HECTOR, à part.

Il a dit mon nom.

DE NEVERS, à part.

Ah ! je ne puis pas le faire, moi, c'est impossible... Moi ! moi tuer le fils de celle qui m'a sauvé ! non, non... (Haut.) Page, page ! portez ces dépêches au duc d'Anjou ;

elles sont d'une importance au dessus de mon pouvoir. M. d'Anjou ordonnera ce qu'il voudra. Allez.

Le page sort.

HECTOR.

Cependant, monsieur le Duc...

DE NEVERS.

Ah! que Catherine cherche ailleurs ses bourreaux.

HECTOR.

J'eusse pourtant préféré...

DE NEVERS.

Monsieur, il en sera ainsi; vous attendrez les ordres du prince... Ah! j'ai oublié le signalement. Permettez, Madame, que je l'envoie à M. d'Anjou.

MADAME DE SAUVES, *retenant le signalement.*

Mais voyez donc les contes qu'on nous fait. On disait le Gars un homme abominable, et, d'après le portrait qu'en fait ce signalement, ce doit être un fort beau garçon.

DE NEVERS.

Sans doute... Mais donnez.

MADAME DE SAUVES.

Voyez : cinq pieds six pouce; presque de la taille de M. de Bezenval.

DE NEVERS.

Oui, c'est possible... Mais donnez.

Il prend le signalement.

MADAME DE SAUVES.

Comme lui, la moustache blonde.

DE NEVERS, *avec surprise.*

En effet.

MADAME DE SAUVES, à part.

Ce serait dommage.

DE NEVERS, marchant vers Hector.

Cheveux blonds...

MADAME DE SAUVES, à part.

Je vais rassurer madame de Sillery.

DE NEVERS.

Les yeux bleus.

MADAME DE SAUVES, à part.

Elle pourra dormir tranquille.

LE DUC.

Une cicatrice au front.

Il la désigne du doigt.

HECTOR, le regardant en face.

C'est vrai, Monsieur.

LE DUC.

Ah! silence... (A madame de Sauves.) Vous oubliez, Madame, que l'heure de la bénédiction va sonner.

MADAME DE SAUVES.

Le bal ne doit commencer qu'après le salut; vous avez raison, si nous faisons attendre l'aumônier, les violons s'impatienteront.

Elle entre chez madame de Nangis.

SCÈNE VIII.

LE DUC DE NEVERS, HECTOR.

DE NEVERS.

Monsieur, madame de Rohan vous a-t-elle jamais dit

qu'un jour, quelque temps après la St-Barthélemy, un Français catholique arrivé à Londres avait été désigné à la populace comme un des égorgeurs de cette nuit funeste. Vous a-t-elle dit que, poursuivi et blessé, il s'était réfugié dans sa maison; que, sans le connaître d'abord, elle l'avait accueilli, et qu'après qu'il se fût nommé, elle le fit défendre par ses gens armés, quoiqu'elle pût croire qu'il était un des persécuteurs de votre religion. Vous a-t-elle dit que cet homme lui doit la vie, et que cet homme c'est le duc de Nevers?

HECTOR.

Oui, monsieur le Duc, ma mère me l'a conté.

DE NEVERS.

Et lorsqu'il fallait vous sauver, vous ne me l'avez pas rappelé?

HECTOR.

Si vous ne vous en étiez pas souvenu, monsieur le Duc, il eût été inutile de vous le rappeler.

DE NEVERS.

Vous m'avez bien jugé; mais il faut partir sur-le-champ. Un mouvement fatal de douleur et d'indignation m'a fait compromettre votre sûreté; dans un moment le duc d'Anjou saura que le Gars et M. de Rohan sont la même personne. Il faut donc que tout le monde ignore que M. de Rohan a paru dans ce camp; car si quelqu'un y prononçait votre nom, M. d'Anjou lui-même n'oserait dire qu'il a eu le Gars en sa puissance, et qu'il l'a laissé échapper.

HECTOR.

Je vous remercie; mais qui peut reconnaître ici Hector de Rohan élevé en Angleterre?

DE NEVERS.

Personne, sans doute; mais on peut ne pas reconnaître M. de Bezenval, et cela fera naître des questions, des explications qu'il faut prévenir. Demain on cherchera M. de Bezenval ou l'adroit huguenot qui a pris sa place; on en jasera; mais on ignorera quel a été cet homme : si c'était le Gars, si c'était M. de Rohan, si c'était le dernier de vos soldats, et on oubliera bientôt cette aventure... Venez donc, car il faut surtout éviter les regards... On entre... un moment, laissons passer ces dames.

SCÈNE IX.

MESDAMES DE SAUVES, DE NANGIS, entrant à la droite; DE SILLERY, DE CHATEAUVIEUX, venant au fond; LE DUC DE NEVERS, HECTOR DE ROHAN.

DE NEVERS.

Tenez-vous à l'écart.

MADAME DE SAUVES, à madame de Nangis qui entre avec elle.

Oui, ma toute belle, je vous le cède sans dépit; j'ai trouvé un danseur bien plus aimable... Mesdames, je vous présente la future duchesse de Nevers.

MADAME DE SILLERY.

Je félicite M. le duc.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Nous pouvons les féliciter tous deux.

MADAME DE SAUVES.

Ma chère Diane, permettez que je vous présente M. de Bezenval.

HECTOR, à part.

Diane!

DE NEVERS.

C'est inutile, l'on vous attend.

MADAME DE SAUVES.

Pourquoi donc? je me venge : je ne suis pas fâchée de faire connaître à madame de Nangis un gentilhomme plus galant que son mari.

HECTOR, se retournant.

Madame de Nangis!

MADAME DE NANGIS, se retournant.

M. de Rohan!

TOUS.

M. de Rohan!

DE NEVERS.

Il est perdu!

Mesdames de Sillery et de Châteauvieux s'approchent du duc de Nevers.

MADAME DE SAUVES, à part.

Celui qu'on disait mort... Celui peut-être... Ça peut devenir amusant.

MADAME DE NANGIS.

Vous ici, Monsieur!... vous vivant!

HECTOR.

Et vous, Madame, veuve sans doute, et prête à vous remarier... que je ne vous retienne pas, la fête vous attend.

MADAME DE SAUVES.

Et vous y assisterez?

HECTOR.

J'y serai pour quelque chose, du moins, et les fiançailles de madame ne pouvaient avoir un témoin qui y prît plus de part que moi.

Il salue.

MADAME DE NANGIS.

Je compte vous y revoir, Monsieur...

HECTOR.

Si M. de Nevers, votre époux, veut bien le permettre, j'aurai cet honneur; car maintenant je suis à ses ordres.

MADAME DE SAUVES, bas.

Que veut-il dire?

DE NEVERS, à part.

Ah! c'est un affreux malheur!

Les dames sortent et vont dans la chapelle.

SCÈNE X.

LE DUC DE NEVERS, HECTOR DE ROHAN.

DE NEVERS.

Était-ce sous de pareilles auspices que devait commencer mon bonheur? Fallait-il que madame de Nangis vous reconnût, et que son souvenir vous donnât la mort?... C'est une fatalité!

HECTOR.

Oui, monsieur le Duc, une fatalité, car c'est le Ciel qui

a dirigé tout ceci... oui, c'est lui qui a voulu que la première cérémonie de ce mariage fût le signal de ma mort! qu'à l'heure où une voix annoncera dans le salon de la reine madame de Nangis, duchesse de Nevers, une voix réponde sous la fenêtre : Feu au cœur de M. de Rohan.

DE NEVERS.

Ah! pourtant vous ne sauriez en vouloir à madame de Nangis... Un premier moment de surprise...

HECTOR.

Moi, lui en vouloir... Ah! je la remercie, au contraire : elle m'a rendu la mort plus douce... elle me l'a rendue nécessaire... (Se reprenant.) Car enfin j'aurais été pris dans cette guerre d'extermination; et maintenant j'aime mieux en finir tout de suite. (A part.) Je n'aurai pas ainsi long-temps le chagrin de sa trahison. (On entend le bruit de la sonnette dans la chapelle ; le duc va vers la porte; il ôte son chapeau, et paraît écouter la bénédiction.) Ils prient maintenant!... elle sans doute, elle prie pour son nouvel amour; peut-être elle prie pour que je parte, pour que je la laisse libre dans sa perfidie... Ah! tout à l'heure je partirai, tout à l'heure vous serez libre. Alors, Madame, Madame, priez aussi pour moi... priez pour mon voyage, c'est la prière des mourans que je vous demande... Ah! j'aurais dû mourir ce matin.

DE NEVERS.

Voici ces dames qui reviennent de la chapelle; cachez-vous, évitez les persécutions de madame de Sauves.

HECTOR.

Oui, oui, elle vient me chercher pour le bal, n'est-ce pas, Monsieur?

DE NEVERS.

Sans doute, et maintenant...

HECTOR, *avec résolution.*

Maintenant, monsieur le Duc, je désire y assister.

DE NEVERS.

Vous?

HECTOR.

Moi!... Que voulez-vous? j'ai sans doute une heure à vivre, deux heures peut-être; qui sait si vous ne m'accorderez pas la nuit entière? car vos soldats n'y verraient pas clair ce soir pour me frapper au cœur. Eh bien! cette nuit, cette nuit dernière, je la veux joyeuse et parée; je la veux pleine d'ivresse et d'émotions... Dans cette nuit de folie je jetterai toute ma jeunesse, tout mon avenir, toute ma vie comme dans un foyer pour les brûler ensemble... Eh bien, ne le voulez-vous pas?

DE NEVERS.

Monsieur de Rohan, votre désespoir vous égare.

HECTOR.

Oh! non, j'ai ma raison, et je sais ce que je fais. Je vous donne ma parole de me livrer à vous demain avant l'heure de midi sonné; jusque là, gardez le secret de M. de Rohan... Obtenez de M. d'Anjou de le taire de même, et vous aurez fait plus pour moi que si vous m'eussiez sauvé la vie... Ce service, Monsieur, ce service pour celui que ma mère vous a rendu?

DE NEVERS.

Si vous l'exigez, ce sera comme il vous plaira.

HECTOR.

Eh bien! monsieur le Duc, une dernière faveur : permettez que je prenne votre place un moment ; mon grand-père, Louis de Rohan, ouvrit le bal de noces du roi François Ier avec une madame de Nevers, votre aïeule; le petit-fils sollicite le même honneur.

DE NEVERS.

Comment le refuser.

Il lui fait un signe de consentement.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MESDAMES DE SILLERY, DE CHATEAUVIEUX, DE NANGIS, DE SAUVES.

MADAME DE SAUVES.

Maintenant, nous pouvons danser en sûreté de conscience. Allons, monsieur de Nevers, votre main à madame de Nangis.

HECTOR.

M. de Nevers a permis que ce fût moi qui présentasse son épouse à la cour de France.

Il donne la main à madame de Naugis et sort ; mesdames de Châteauvieux et de Sillery suivent.

MADAME DE SAUVES.

Mais c'est d'une impolitesse!... Il est fou, ce mon-

sieur... Au moins, j'espère, monsieur de Nevers, que maintenant...

DE NEVERS.

Ah! ma cousine, je n'ai pas l'humeur à la danse.

Il sort.

MADAME DE SAUVES, *seule.*

Il ne danse pas, il cède sa place à un autre, il prend de l'humeur contre ses amis!... M. de Sauves est un meilleur mari : il danse et ne gronde jamais.

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE NEVERS, MADAME DE SAUVES.

MADAME DE SAUVES.

Ah! vous voilà enfin! qu'êtes-vous donc devenu depuis le commencement du bal?

DE NEVERS.

Excusez-moi.

MADAME DE SAUVES.

Non, j'aime mieux vous en vouloir, je me garde le droit de me venger!

DE NEVERS.

Vous avez tort, j'avais à m'entretenir avec M. d'Anjou des dépêches que m'a apportées M. de Rohan.

MADAME DE SAUVES.

M. de Rohan ou M. de Bezenval, car on ne sait à quoi s'en tenir avec ce monsieur, même sur son nom.

DE NEVERS.

M. de Rohan! C'est la nécessité de traverser les nom-

breux partisans qui couvrent le pays qui lui a fait prendre un nom qui n'attirât l'attention de personne.

MADAME DE SAUVES.

Et il avait raison, car maintenant il excite celle de tout le monde et particulièrement celle d'une dame avec laquelle il n'a cessé de danser.

DE NEVERS.

Comment! il danse?

MADAME DE SAUVES.

Comme un désespéré.

DE NEVERS.

Vous avez raison. (A part.) Comme un désespéré.

MADAME DE SAUVES.

Et il a tort, car à sa place j'aurais beaucoup d'espérance.

DE NEVERS.

Quelle espérance?

MADAME DE SAUVES.

C'est que, s'il ne quitte pas madame de Nangis, madame de Nangis aussi n'a d'attention que pour lui.

DE NEVERS.

Ah! je vous comprends; pour vous venger, vous voudriez me rendre jaloux de M. de Rohan! Malheureusement vous n'y réussirez pas.

MADAME DE SAUVES.

Vous dites cela d'un ton.. on dirait que vous avez peur que cela vous manque?

DE NEVERS.

Vous savez mieux que moi ce qui en est; mais, pour prévenir les évènemens du mariage, il faudrait au moins

que la première cérémonie en fût conclue et que la présentation fût faite.

MADAME DE SAUVES.

Comme c'est une chose publique, il est juste que vous y soyez : aussi l'on vous attend.

DE NEVERS.

Et je comptais trouver ici madame de Nangis.

MADAME DE SAUVES.

Elle est beaucoup trop occupée ailleurs.

DE NEVERS, *souriant.*

Encore! ah! votre humeur me fait rire et je n'en ai guère envie. Quand je pense à ce pauvre M. de Rohan.

MADAME DE SAUVES.

Vous le plaignez, vous! cependant il n'a pas du tout l'air malheureux.

DE NEVERS.

Vraiment?

MADAME DE SAUVES.

Il danse, il rit, il dit mille folies.

DE NEVERS.

Il est tranquille et maître de lui, n'est-ce pas?

MADAME DE SAUVES.

Pas le moins du monde; on dirait un écolier qui se donne du plaisir pour la première fois.

DE NEVERS, *à part.*

Pour la dernière, le malheureux!

MADAME DE SAUVES.

Enfin sa gaîté, son enjouement, son air de bonheur, son empressement surtout auprès de madame de Nangis, ravissent toute l'assemblée.

DE NEVERS.

Eh bien! c'est un brave homme.

MADAME DE SAUVES, riant.

Un brave homme? un homme qui finira par...

DE NEVERS.

Vous êtes folle, madame de Sauves. Je vais chercher madame de Nangis.

Il sort.

MADAME DE SAUVES.

Assurément le mariage est chose divine, car il fait de grands miracles; seulement c'est le contraire de ceux de l'Évangile, où Dieu rend l'ouie aux sourds et la clarté aux aveugles.

SCÈNE II.

HECTOR DE ROHAN, MADAME DE SAUVES.

HECTOR, à part, en entrant.

Elle m'a dit de l'attendre ici; j'avais besoin de respirer, ce rôle m'étouffe, et pourtant je l'ai vue, ma joie, ma gaîté lui ont fait mal... qu'elle vienne maintenant, j'achèverai ma vengeance.

MADAME DE SAUVES.

Ah! monsieur de Rohan.

HECTOR.

Pardon, Madame, je ne vous voyais pas.

MADAME DE SAUVES.

Peut-être ne me reconnaissez-vous pas?... Je puis par-

donner à M. de Rohan ce qui eût été une impolitesse à M. de Bezenval.

HECTOR.

Et M. de Bezenval et M. de Rohan ont des excuses à vous faire.

MADAME DE SAUVES.

J'ai refusé celles de M. de Nevers, aussi coupable que vous.

HECTOR.

Et vous avez préféré...

MADAME DE SAUVES.

Le tourmenter en lui disant vos assiduités pour madame de Nangis.

HECTOR, gaîment et avec ironie.

Les a-t-on remarquées, Madame?

MADAME DE SAUVES.

Tout le monde en parle.

HECTOR.

J'espère que demain on en parlera plus encore.

MADAME DE SAUVES.

Pourquoi donc l'avoir quittée.

HECTOR.

Ce n'est pas sans espoir de la retrouver.

MADAME DE SAUVES.

Voilà qui ne manque pas d'assurance.

HECTOR.

Ni de vérité, car elle va venir.

MADAME DE SAUVES.

Et vous comptiez être seul avec elle?

HECTOR.

Peut-être elle le désire.

Il remonte la scène.

MADAME DE SAUVES, à part.

On n'est pas plus impertinent !... C'est singulier, il ne m'avait pas fait d'abord cet effet... et madame de Nangis! mon Dieu, qui l'eût dit?... Et ce pauvre duc de Nevers qui la cherche... (Elle rit.) et qui, en sa qualité de futur mari, ne manque pas d'être ici quand ils sont là-bas, et de s'en aller quand ils viennent... (Haut.) C'est une grace d'état, n'est-ce pas, monsieur de Rohan?

HECTOR.

Vous paraissez bien gaie.

MADAME DE SAUVES, riant aux éclats.

C'est que ça me paraît fort amusant, j'en rirai long-temps.

HECTOR, sérieusement.

Moins long-temps que vous n'espérez, Madame!

MADAME DE SAUVES.

Oh! mon Dieu, Monsieur, de quel air vous dites cela! si vous avez laissé toute votre bonne humeur et votre galanterie aux pieds de madame de Nangis, préparez-vous à les reprendre, car je la vois qui vous les apporte.

Elle sort et rencontre madame de Nangis.

MADAME DE NANGIS.

Vous sortez, Henriette.

MADAME DE SAUVES.

J'ai peur des revenans, moi.

SCÈNE III.

HECTOR DE ROHAN, MADAME DE NANGIS.

MADAME DE NANGIS.

Eh bien ! Monsieur, me voilà : j'ai fait ce que vous avez voulu.

HECTOR.

Ce que j'ai voulu, Madame ? j'avoue que je ne vous comprends pas. Est-ce moi qui vous ai demandé cet entretien ?

MADAME DE NANGIS.

Vous avez raison, ce n'est pas vous ; mais votre conduite depuis une heure m'a semblé rendre cette entrevue nécessaire.

HECTOR.

Je vous comprends encore moins, Madame. Ma conduite, dites-vous ? mais me suis-je plaint de la vôtre ? vous ai-je adressé un mot de reproche ?

MADAME DE NANGIS.

Vous avez encore raison, vous ne vous êtes pas plaint ; vous n'avez eu ni cette justice ni cette générosité ; je dirai plus, vous n'avez pas eu cette franchise.

HECTOR.

Voilà des torts dont je ne me savais pas coupable.

MADAME DE NANGIS.

Oui, vous avez manqué de franchise, car à travers cette gaîté folle qui ne vous est pas habituelle, à tra-

vers cette joie bruyante que le plaisir ne vous a jamais donnée, j'ai entendu tout ce que vous pensez et que vous ne daigniez pas me dire. Un reproche eût été le prétexte d'une justification; mais il semble que vous ne m'en avez pas crue digne et vous avez mieux aimé me torturer de votre joie.

HECTOR.

Oh! Madame, vous m'avez mal jugé, un reproche eût troublé cette fête; j'ai respecté votre bonheur.

MADAME DE NANGIS.

Pardon, Monsieur, je me retire.

HECTOR.

Cependant!

MADAME DE NANGIS.

J'ai cru vous avoir compris, je me suis trompée, je le vois, je l'avoue, et je n'y mets pas de vanité. Lorsque vous avez appris mon mariage avec M. de Nevers, j'ai cru que cette nouvelle vous serait affreuse; mais j'ai espéré que vous y chercheriez une explication: quand vous m'avez offert la main sans m'adresser un mot, vous me comprenez, un mot pour nous deux, je me suis dit: Eh bien, il se laisse aller à des soupçons cruels, mais je les détruirai... Lorsque nous sommes arrivés au milieu de cette assemblée qui nous emprisonnait de ses regards, et que vous n'avez pas cherché à les éviter, je me suis encore dit: C'est un mouvement de dépit, un moment de colère; c'est le premier transport de son caractère noble, mais emporté; puis est venue votre joie et j'ai cru y deviner votre désespoir. Enfin quand vous me disiez tout haut que j'étais belle,

que j'étais la reine de la fête, que j'étais heureuse!.. il me semblait entendre que vous me reprochiez tout bas de vous avoir trahi, oublié, abandonné; de vous avoir offensé et déchiré le cœur. Je le croyais ainsi, car j'ai horriblement souffert, moi, car j'ai dompté mon orgueil de femme, j'ai passé par dessus toutes convenances, je vous ai demandé cet entretien, j'y suis venue, et vous voyez bien que je pleure.

HECTOR.

Eh bien, oui, Madame, j'ai manqué de franchise, je souffre; je vous ai quittée croyant que mon souvenir resterait vivant dans votre cœur, je vous ai quittée n'ayant d'autres pensées et d'autre avenir que vous, et ne vous croyant, comme à moi, qu'une pensée et qu'un avenir, et je vous retrouve liée à un autre, oubliant vos sermens, infidèle, parjure... Eh bien! oui, Madame, cela m'a brisé le cœur, cela m'a désespéré, irrité... et j'aurais voulu ne plus vous aimer.

MADAME DE NANGIS.

Et voilà ce qu'il fallait me dire tout de suite.

HECTOR.

A quoi bon, et qui pourrait vous justifier?

MADAME DE NANGIS.

Vous!... si vous m'aimiez comme je vous aime, car moi, j'ai trouvé une excuse à votre colère, à votre gaîté injurieuse, et vous n'avez pas pensé, vous, que rien pût me justifier.

HECTOR.

Moi!

MADAME DE NANGIS.

Vous n'avez pas pensé que voilà un an que s'est répandu le bruit de votre mort; que ce bruit a dû me désespérer; que cette nouvelle m'avait laissée seule dans la vie; que je suis en haine à la soupçonneuse Catherine; vous n'avez pas pensé que ma fortune et ma vie dépendent d'un caprice; que ce mariage m'avait peut-être été ordonné, et pourtant voilà deux ans que je suis veuve de mon époux, un an que je le suis de mon amour; et ce mariage n'est point encore fait! J'ai refusé, résisté tant que je l'ai pu, plus que la raison ne le voulait même... mais rien de tout cela ne vous est venu à l'esprit; vous avez mieux aimé me condamner; vous ne vouliez pas même m'entendre! Est-ce ainsi que je vous aime, moi, mon Dieu?

HECTOR.

Oh! oui, oui, je suis coupable, bien coupable et je n'oserais vous demander mon pardon si vous ne veniez de me montrer que vous êtes un ange.

MADAME DE NANGIS, après un silence.

Oui, je vous pardonne... oui, car j'en avais plus besoin que vous... Comprenez-vous que je n'ai pas encore pu me réjouir de vous avoir revu et de vous savoir vivant après vous avoir pleuré!

HECTOR.

Vous m'avez pleuré! oh! je ne dois donc vous causer que des chagrins.

MADAME DE NANGIS.

N'en parlons plus, ne parlons plus de rien, laissez-moi un moment pour être heureuse. Plus tard nous parle-

rons du passé, de l'avenir, des moyens de rompre ce mariage, car maintenant je veux le rompre, vous comprenez pourquoi? Ah! tenez, je suis si contente... Je suis folle, je vous dis tout ce que j'ai dans le cœur... Vous ne m'en voulez pas, Hector?

HECTOR.

Moi, vous en vouloir de votre amour; de ce qui fait mon seul bonheur en ce monde... car, voyez-vous, malgré moi, malgré vous, malgré tout... je suis heureux, moi aussi; je suis heureux en ce moment!...

MADAME DE NANGIS.

Et pour long-temps, j'espère; car maintenant notre avenir nous appartient, et nous ne le séparerons plus!..

HECTOR.

L'avenir! ah! l'avenir... oh! ne me parlez pas de l'avenir!...

MADAME DE NANGIS.

Qu'avez-vous?

HECTOR.

Hélas! tant d'évènemens peuvent nous enlever cet avenir dont vous êtes si heureuse. (*Madame de Sauves et M. de Nevers paraissent au fond.*) Ah! tenez, tenez; je n'osais vous le dire... Voilà, oui, voilà ce que je craignais, M. de Nevers qui vous cherche pour cette fatale présentation, pour ce mariage... (*A part.*) Ah! tant mieux qu'ils soient venus, le cœur était près de me faillir.

MADAME DE NANGIS.

Ah! rassurez-vous, j'aurai le courage d'être heureuse, de lui dire que je vous aime.

HECTOR.

Oh! ne lui parlez pas de moi. (à part.) Cette nouvelle la tuerait.

SCÈNE IV.

HECTOR, MADAME DE NANGIS, LE DUC DE NEVERS, MADAME DE SAUVES.

MADAME DE SAUVES, bas.

Vous avez vu ?

DE NEVERS, bas.

Voulez-vous me rendre un service ?

MADAME DE SAUVES, bas.

Lequel ?

DE NEVERS, bas.

Celui de ne plus vous mêler de nos affaires...

MADAME DE SAUVES, bas.

Je ne demande pas mieux, pourvu que vous me permettiez d'en rire.

DE NEVERS.

A votre aise. (A madame de Nangis.) Madame, voici le moment que vous avez fixé vous-même pour mon bonheur; la cour vous attend, et, je dois le dire, j'ai hâte de lui montrer combien ce bonheur est grand.

MADAME DE NANGIS.

Monsieur le Duc, si, après avoir reconnu tout ce qu'il y a de nobles qualités en vous, et toute la générosité que vous avez mise dans votre recherche; si, bien assurée qu'une femme ne saurait confier son honneur et son

avenir à un homme plus capable de les protéger; si malgré toute la justice que vous méritez et que je vous rends, j'avais cependant compris que je ne puis vous donner tout ce que vous m'offrez; que l'estime sincère que je vous porte ne peut remplacer l'affection qu'on doit trouver dans une épouse... si j'avais senti que ni mon bonheur ni le vôtre ne pouvaient naître de notre union vous ne voudriez pas vous armer contre moi, d'un consentement trop légèrement donné et qui ne serait plus dans mon cœur.

DE NEVERS, regardant Hector.

Madame, j'avoue que je cherche des motifs à ce refus, et que je n'en trouve pas...

MADAME DE SAUVES, assise, à part.

Il me semble pourtant qu'ils lui crèvent les yeux!...

DE NEVERS, à part.

Ce ne peut être lui, dans sa position!...

MADAME DE NANGIS.

Je croyais que je venais de vous dire ces motifs; et si vous m'aimez comme vous le dites, il me semble qu'ils doivent vous suffire.

DE NEVERS, avec dignité.

Ce matin, Madame, cela pouvait être: ce matin lorsque tout était encore enfermé entre nous, votre refus eût pu me désespérer, mais je l'eusse respecté. A l'heure qu'il est, lorsque toute la cour a été informée de ce mariage, lorsqu'elle vous attend solennellement, ce refus est une insulte, et j'ai le droit de vous en demander compte.

HECTOR.

D'en demander compte à madame?

DE NEVERS, avec hauteur.

Oui, monsieur le Duc, j'en demande compte à madame... parce que je ne lui connais ni frère ni parent à qui je puisse en demander raison.

HECTOR, se contraignant.

Oh! monsieur le Duc!...

MADAME DE NANGIS, bas.

Arrêtez... vous n'avez pas encore le droit de me défendre. (Haut à M. de Nevers.) Après ce que je vous avais dit, Monsieur, je ne pensais pas que vous puissiez voir une insulte dans ma conduite; mais puisque vous m'en demandez compte, je rendrai ce compte à ma maîtresse, à la reine de Navarre, et j'espère que, lorsqu'elle connaîtra le motif de ma résolution...

MADAME DE SAUVES, à part.

Elle le devinera facilement.

MADAME DE NANGIS.

Elle l'appréciera comme il mérite de l'être...

MADAME DE SAUVES, à part.

Il est assez beau garçon pour ça.

MADAME DE NANGIS.

Veuillez lui dire que j'aurai l'honneur de la voir demain.

DE NEVERS.

Mais ce soir elle vous attend!

MADAME DE NANGIS.

Ce soir, Monsieur, je suis beaucoup trop souffrante pour reparaître au bal.

Elle salue et rentre chez elle.

SCÈNE IV.

HECTOR, LE DUC DE NEVERS, MADAME DE SAUVES.

MADAME DE SAUVES, bas.

Ça va très-bien. Ah! monsieur le Duc! vous êtes un ingrat.

DE NEVERS, à Hector.

Monsieur, je ne veux point croire que je doive à vos conseils le refus que je viens d'éprouver... j'ose même penser que, si vous avez connu autrefois madame de Nangis...

MADAME DE SAUVES, à part.

Ah! il commence à s'en douter.

DE NEVERS.

Que, si vous avez été son ami..

MADAME DE SAUVES, à part.

Encore un peu...

DE NEVERS.

Je dirai plus, que, si vous l'avez aimée.

MADAME DE SAUVES, à part.

L'y voilà.

DE NEVERS.

J'ose penser, dis-je, que vous n'avez pas oublié sa position... ni la vôtre... que vous n'avez pas oublié les

dangers qu'elle peut courir, en butte à la haine de Catherine, et, je le répète, je ne veux pas attribuer à vos conseils le refus que je viens d'éprouver.

HECTOR.

Vous avez raison, monsieur le Duc, et je vous donne ici ma parole que, si je devais revoir madame de Nangis, ce serait pour lui conseiller d'accepter la main du plus loyal gentilhomme que je connaisse ; la vôtre monsieur le Duc.

MADAME DE SAUVES, *à part, riant.*

Ah! bien, s'il la lui fait épouser, ça sera encore bien plus drôle.

DE NEVERS.

Je n'attendais pas moins de vous.

HECTOR, *à part.*

Oh ! il faut que je la revoie, que je lui dise tout !... il vaut mieux la désespérer que la perdre.

DE NEVERS.

Vous vous retirez, Monsieur.

HECTOR.

Je n'oublierai pas que nous avons à nous revoir demain.

Il sort par le fond.

SCÈNE V.

LE DUC DE NEVERS, MADAME DE SAUVES, *assise.*

DE NEVERS.

C'est inconcevable, et je ne puis m'expliquer ce caprice... y comprenez-vous quelque chose, Madame !

MADAME DE SAUVES.

Ça ne me regarde pas.

DE NEVERS.

Madame de Nangis ! une femme si parfaite dans sa conduite, si réservée dans ses résolutions, si timide devant le moindre bruit... qui mourrait d'un scandale! elle, faire un pareil éclat! je m'y perds... je n'en reviens pas... savez-vous qu'il faut qu'il y ait là-dessous un bien grand mystère.

MADAME DE SAUVES, se levant pour sortir.

Je n'ai pas à me mêler de vos affaires, monsieur le Duc, et je me retire.

DE NEVERS.

Ah! pardon, pardon, ne m'abandonnez pas, car, je le vois, elle est perdue pour moi, si vous ne venez à mon secours.

MADAME DE SAUVES.

Vous êtes si peu aimable, que je serais bien plutôt tentée d'aider M. de Rohan, s'il en avait besoin.

DE NEVERS.

Pour quoi faire?

MADAME DE SAUVES.

Mais pour épouser madame de Nangis.

DE NEVERS.

Madame de Nangis épouser M. de Rohan! c'est impossible.

MADAME DE SAUVES.

Impossible! pourquoi?

DE NEVERS.

Oh ! parce que....

Il s'arrête.

MADAME DE SAUVES.

Voilà toutes vos raisons?

DE NEVERS.

C'est impossible, impossible, c'est tout ce que je puis vous dire : d'ailleurs, vous l'avez entendu lui-même... il s'est expliqué clairement.

MADAME DE SAUVES.

Et franchement?

DE NEVERS.

Très-franchement.

MADAME DE SAUVES.

Vous me le jurez?

DE NEVERS.

Je vous en donne ma parole.

MADAME DE SAUVES.

Hé bien donc, puisque madame de Nangis n'a pas d'autre espérance que vous, puisque je l'ai promis au roi de Navarre, il faut me mettre de votre parti... Allons, voyons, que voulez-vous faire?

DE NEVERS.

Et le sais-je? car il me semble que c'est une résolution inébranlable qu'elle a prise.

MADAME DE SAUVES.

N'en a-t-elle pas changé tout à l'heure à votre égard ?

DE NEVERS.

Sans doute; mais il faut qu'elle ait une raison bien puissante pour avoir manqué à sa promesse.

MADAME DE SAUVES.

Donnez-lui-en une encore plus puissante de la tenir.

DE NEVERS.

Mais comment! comment faire? Ah! dites-le-moi, et, quel que soit le moyen qu'il faille employer, je l'accepte, car jamais on ne fut plus irrité, plus outré que je ne le suis, et il n'est rien que je ne tente pour me venger.

MADAME DE SAUVES.

Et comme tous les gens furieux... vous avez trouvé ce que vous cherchez, cette vengeance que vous me demandez, et vous avez passé à côté sans l'apercevoir.

DE NEVERS.

Qu'est-ce donc?

MADAME DE SAUVES.

Ne disiez-vous pas tout à l'heure que vous ne compreniez pas que madame de Nangis, si ennemie de tout bruit et de tout éclat, ait pris une résolution qui fera à coup sûr de l'éclat et du bruit?

DE NEVERS.

Sans doute, mais enfin elle l'a prise.

MADAME DE SAUVES.

Hé bien! il faut la suivre dans cette marche; seulement il faut aller plus loin qu'elle n'a fait, et l'épouvanter d'un scandale tel que, cette fois, elle recule devant la pensée de le subir.

DE NEVERS.

Un scandale!

MADAME DE SAUVES.

Après lequel son mariage avec vous sera sa dernière ressource.

DE NEVERS.

J'avoue que je ne comprends pas.

MADAME DE SAUVES.

C'est cependant la chose la plus simple du monde.

DE NEVERS.

Un enlèvement.

MADAME DE SAUVES.

Ah! vous n'êtes pas d'âge à vous donner des ridicules.

DE NEVERS.

Une violence?

MADAME DE SAUVES.

Je ne vous la proposerai pas...

DE NEVERS.

Qu'est-ce donc?

MADAME DE SAUVES.

Je vous le dirai... mais j'exige votre parole que vous n'irez pas plus loin que le scandale.

DE NEVERS.

Il faut vous expliquer, si vous voulez que je m'engage.

UN PAGE, entrant.

Le bal finit, Monseigneur, la reine s'est déjà retirée, et l'on va fermer toutes les portes du château.

MADAME DE SAUVES.

Ceci nous sert à merveille, je rentre chez moi. (Après avoir regardé si personne n'est au fond.) Voilà une galerie qui

conduit dans la chapelle, une clé qui ouvre la porte de cette chapelle, et celle de la tribune qui joint à mon appartement; venez m'y trouver dans dix minutes...

DE NEVERS.

Mais M. de Sauves y sera...

MADAME DE SAUVES.

Tant mieux, nous le mettrons du complot... allez, allez avant qu'on ne vienne... mais allez donc. (Le duc sort par la porte de la chapelle.) Après ce qu'a dit M. de Nevers et surtout M. de Rohan, c'est un service à rendre à madame de Nangis... (Un page entre. Deux soldats restent à la porte du fond.) Il paraît que la ronde est sévère ce soir.

LE PAGE.

Oui, Madame, le duc de Nevers a donné des ordres très-précis pour que toutes les portes du château soient exactement fermées cette nuit.

MADAME DE SAUVES.

N'oubliez pas celle de la chapelle, sans cela madame de Nangis ne serait pas en sûreté chez elle...

LE PAGE.

Nous n'avons garde, Madame.

Il va fermer la porte de la chapelle.

MADAME DE SAUVES, seule un moment.

Cette pauvre Diane. elle m'en voudra... car elle aime M. de Rohan : elle l'aime beaucoup trop pour un homme qu'elle ne peut épouser... Dieu sait ce qui pourrait en arriver, au lieu qu'une fois mariée... (Le page rentre.) Faites votre devoir, Messieurs.

Elle sort; on ferme la porte du fond.

SCÈNE VI.

MADAME DE NANGIS, *seule, sortant de sa chambre.*

Tout le monde s'est retiré, les portes sont fermées... et je ne le verrai que demain; il doit pourtant avoir quelque chose à me dire? Ah! que cette nuit va me sembler longue et insupportable; je ne sais quelle émotion j'éprouve, mais il me semble qu'il m'arrivera malheur. Maintenant que j'ai l'esprit reposé de l'agitation de cette fête et du trouble de tous les évènemens de la journée, je me les explique mal; il y a en tout ceci un mystère qui m'alarme... je ne puis rester en place... Cette nuit est étouffante. (*Elle ouvre la fenêtre.*) Comment! on a mis des sentinelles au bas de cette fenêtre, ce n'est pas l'habitude. (*Elle revient sur le devant de la scène et va pour rentrer chez elle.*) Allons, décidément je ne le verrai que demain.

SCÈNE VII.

MADAME DE NANGIS, HECTOR DE ROHAN.

Il entre par la porte secrète.

MADAME DE NANGIS.

Quel est ce bruit?.. vous, vous, Monsieur, me surprendre ainsi!

HECTOR.

Pardonnez-moi de vous avoir effrayée.

MADAME DE NANGIS.

C'est que j'étais si loin de penser que vous pussiez venir, car tout est exactement fermé....

HECTOR.

Oh ! ne craignez rien, je connais ce château, et j'ai profité d'une porte secrète ignorée de tout le monde... Quelle que soit l'importance du motif qui m'amène, je ne serais pas venu si j'avais pu vous compromettre.

MADAME DE NANGIS.

Je le crois... mais enfin que me voulez-vous?...

HECTOR, à part.

Il ne me reste que ce moyen, puisse-t-il réussir ! (Haut.) Écoutez-moi, Madame, j'ai voulu vous revoir, parce que je vous dois la plus puissante preuve de l'amour que je vous porte; écoutez-moi. Voilà un an que vous avez appris la fausse nouvelle de ma mort. Cette nouvelle, je n'en doute pas, vous a porté un coup affreux : elle a été pour vous une vive douleur.

MADAME DE NANGIS.

Oui, bien vive, en effet....

HECTOR.

Cependant elle s'est effacée comme tout ce qui nous fuit.

MADAME DE NANGIS.

Ma joie à vous revoir a dû cependant vous prouver que cette douleur m'était toujours présente.

HECTOR.

Sans doute, mais pas assez cependant pour que vous n'ayez pas dû songer à vous assurer un autre avenir que celui que vous aviez espéré autrefois.

MADAME DE NANGIS.

J'avais cru m'être justifiée de cette accusation.

HECTOR.

Aussi n'en est-ce pas une... je dis ce qui a été et ne le juge pas. Hé bien ! si la fausse nouvelle de ma mort eût été vraie, si j'avais péri il y a un an, voici ce qui se serait passé. Je serais oublié... vous auriez épousé M. de Nevers... et vous eussiez été heureuse.

MADAME DE NANGIS.

Hé bien, oui ! peut-être alors... mais à présent...

HECTOR.

A présent, puis-je venir vous dire : Cet avenir brillant, il faut y renoncer, il faut le jeter hors de vos espérances. Cet avenir, il faut qu'il meure; et en place, je ne puis vous offrir qu'une vie incertaine, misérable, exilée, perdue !.. Mais si je vous disais cela, serais-je un honnête homme, serait-ce vous aimer que d'accepter le sacrifice que vous voudriez me faire... oh! non ! non !

MADAME DE NANGIS.

Et moi, Monsieur, si vous étiez malheureux... et vous l'êtes, si quelque danger vous menaçait, et il y a un danger qui vous menace, si je venais vous dire: Je t'ai aimé, Hector, quand c'était trop pour moi que d'espérer t'appartenir... et maintenant que tu es abandonné, exilé, malheureux, pauvre, que sais-je... je ne t'aime plus, je renonce à toi; je t'abandonne, va-t-en... va-t-en.. Oh! si je vous disais cela, que serais-je, moi?.. Une infâme, une misérable... et vous ne l'avez pas pensé... vous

ne m'avez pas fait cette injure. Non, il y a autre chose, il y a autre chose, il faut me le dire, Hector!

HECTOR.

Ah! je n'ose la regarder.

MADAME DE NANGIS.

Vous vous taisez, ah! c'est donc bien horrible.

HECTOR.

Horrible en effet.

MADAME DE NANGIS.

Ah! je vous comprends; on m'a calomniée.

HECTOR.

Vous?

MADAME DE NANGIS.

Moi, oui; dans cette cour, où la vie c'est le désordre, où les intrigues les plus viles sont l'occupation de toutes les heures, vous vous êtes dit: elle n'est pas seule demeurée pure parmi tant de vices. Elle a cédé à l'entraînement, elle s'est laissé aller à ce torrent de dépravation.. elle a fait comme les autres.. et vous vous êtes dit alors : je ne couvrirai pas de mon nom toutes ces indignités; qu'elle épouse le duc de Nevers.. qu'un autre serve de manteau à cette vie de déshonneur!

HECTOR.

Ah! si je l'eusse pu croire, je vous l'aurais dit, je vous le jure...

MADAME DE NANGIS.

Ah! Monsieur, si c'est là votre pensée... vous avez raison, j'épouserai M. de Nevers, et je trouverai du moins près de lui la première condition de mon bonheur: l'estime de mon époux. Adieu, Monsieur.

HECTOR.

Ah! Diane! ne me quittez pas? Eh bien! dût la mort me frapper à l'instant même.. non, tu te trompes, je t'aime... je te crois pure comme les anges du ciel.. tu m'appartiens, tu es à moi.

MADAME DE NANGIS.

Hector! (On entend du bruit.) O ciel!

HECTOR.

Quel est ce bruit?... Le pas d'un homme... dans cette chapelle.. il vient de ce côté.

MADAME DE NANGIS.

De ce côté... à cette heure...

HECTOR, regardant par les vitraux.

M. de Nevers. (Se tournant vers madame de Nangis.) M. de Nevers, Madame.

MADAME DE NANGIS.

Lui!... s'il vous surprenait ici.

HECTOR.

Il y vient donc?

MADAME DE NANGIS.

Lui! (Elle écoute.) Il y vient en effet... c'est un rêve affreux que tout ceci!

HECTOR.

Non, Madame, c'est la vérité que vous disiez tout à l'heure..

MADAME DE NANGIS.

Mais je suis perdue!

HECTOR.

Pas pour lui.. je me retire, Madame.

MADAME DE NANGIS.

Oh! demeurez, demeurez, Monsieur... je le veux; quoi qu'il arrive, il s'expliquera en votre présence.

HECTOR.

Non, Madame, car ma présence, peut-être, l'empêcherait de s'expliquer.

MADAME DE NANGIS.

Ah ! Monsieur, j'avais deviné juste.. Eh bien! cachez-vous.

HECTOR.

Me cacher !

MADAME DE NANGIS.

Cachez-vous ! oui, cachez-vous là ! car, malgré moi, c'est à vos yeux, surtout, que je veux être justifiée...

SCÈNE VIII.

HECTOR, caché, MADAME DE NANGIS, LE DUC DE NEVERS, entrant par la porte de la chapelle.

MADAME DE NANGIS.

C'est M. de Nevers, en effet...

DE NEVERS.

Ah ! pardon, Madame... vous êtes encore levée, j'aurais été désolé d'être forcé de vous éveiller, et je suis ravi de voir que ma venue à cette heure ne vous cause ni surprise ni effroi.

MADAME DE NANGIS.

Le bruit que vous avez fait vous a suffisamment an-

noncé, et du moment que je suis assurée que c'est vous, je ne pense pas avoir quelque chose à craindre.

DE NEVERS.

Rien, Madame, absolument rien. Et cette disposition d'esprit où vous êtes rendra sans doute plus facile l'explication que nous devons avoir ensemble.

Il ferme la porte de la chapelle, et jette la clé par la fenêtre.

MADAME DE NANGIS.

Que faites-vous, Monsieur?

DE NEVERS.

Je brûle mes vaisseaux, Madame, et il ne me reste plus qu'à vaincre.

MADAME DE NANGIS.

Qu'est-ce à dire, Monsieur?

DE NEVERS.

Ne vous épouvantez pas... Ne voulez-vous pas prendre un siége, et me permettez-vous de m'asseoir?

MADAME DE NANGIS.

Ah! Monsieur, vous m'insultez...

DE NEVERS.

Ce n'est point mon intention.

MADAME DE NANGIS.

Alors, Monsieur, retirez-vous.

DE NEVERS.

Vous voyez que je viens de m'en ôter les moyens; j'ai jeté la clé par la fenêtre.

MADAME DE NANGIS.

Mais alors, Monsieur, que prétendez-vous?

DE NEVERS.

Le voici, Madame. Depuis un an, je vous entoure

d'hommages et de soins ; tout autre à ma place, et dans le monde où nous vivons, aurait pu en espérer la récompense.

MADAME DE NANGIS.

Ah! ce que vous dites là est odieux! et je ne veux pas en entendre davantage.

DE NEVERS.

Non, Madame. Tout autre eût pu vous apprécier plus mal que je n'ai fait, vous ranger au nombre des femmes qui vous entourent, et vous tenir un langage moins respecteux que le mien ; mais je vous ai jugée, Madame, et ce n'est qu'en vous offrant ma main que j'ai osé vous parler de mon amour.

MADAME DE NANGIS, bas à Hector.

Vous l'entendez, Monsieur...

DE NEVERS.

Hein?

MADAME DE NANGIS.

Rien, rien, je vous écoute.

DE NEVERS.

J'avais espéré, Madame, que si cet amour ne pouvait vous toucher, ce respect, du moins, me vaudrait vos égards.

MADAME DE NANGIS.

En ai-je manqué, Monsieur?

DE NEVERS.

Jusqu'à aujourd'hui, je ne saurais vous en accuser ; mais votre refus de ce soir, Madame, est une insulte dont il faut que je me venge...

MADAME DE NANGIS.

Ah ! je comprends, et pour cela vous vous introduisez la nuit chez moi ; vous comptez y rester... me perdre aux yeux de toute la cour, et vous pensez que je le souffrirai... Ah ! vous oubliez que je puis appeler et faire retomber sur vous la honte d'une telle entreprise.

DE NEVERS.

Oh! non, non... je ne suis pas si mal habile que tout cela ne soit prévu : vos gens sont éloignés, des gardes entourent cet appartement, et personne ne viendrait à vos cris,

MADAME DE NANGIS.

Mais c'est un guet-apens infâme.

DE NEVERS.

Non, c'est ce que nous appelons une embuscade.

MADAME DE NANGIS.

Et quel prix comptez-vous en tirer ?

DE NEVERS.

Celui que vous y mettrez, Madame.

MADAME DE NANGIS.

Alors ,. ce ne sera que mépris !

DE NEVERS.

Eh bien ! je serai vengé du moins !

HECTOR, bas.

Ah ! c'en est trop !...

MADAME DE NANGIS, bas.

Arrêtez !...

DE NEVERS.

Plaît-il ?

MADAME DE NANGIS, haut et avec impatience.

Ah ! Monsieur, sortez, sortez !...

DE NEVERS, montrant la fenêtre et une échelle de corde.

Bientôt, Madame : au point du jour... par là, et avec ceci.

MADAME DE NANGIS.

Mais il y a du monde, des gardes au bas de mes fenêtres, et l'on vous verra...

DE NEVERS.

Pardieu ! je le sais bien... c'est moi-même qui les ai fait mettre.

MADAME DE NANGIS.

Mais vos projets sont affreux...

DE NEVERS.

Et irrévocables.

MADAME DE NANGIS.

Me perdre... me déshonorer gratuitement.

DE NEVERS.

Ni l'un ni l'autre, Madame, je ne suis ni assez indigne ni assez maladroit pour cela. Demain, on dira partout le camp qu'on a vu un homme descendre des fenêtres de madame de Nangis.

MADAME DE NANGIS.

Eh ! Monsieur, n'est-ce pas assez ?

DE NEVERS.

Sans doute ! mais qui pourrait se fâcher de cela ? Votre amant ? Vous n'en avez pas. Votre mari ? Prenez-en un qui sache à quoi s'en tenir.

MADAME DE NANGIS.

Ah ! vous avez compté sur cette violence pour me forcer à vous donner ma main.

DE NEVERS.

Vous avez parfaitement deviné.

MADAME DE NANGIS.

Et vous pensez que je la donnerais à l'homme qui m'aurait fait une pareille injure.

DE NEVERS.

C'est que je ne vois guèreque celui-là qui pût la prendre en sûreté de conscience.

HECTOR, *bas.*

Il y en a un autre.

MADAME DE NANGIS, *bas.*

Silence!...

DE NEVERS.

Voyons, Madame, que décidez-vous?

MADAME DE NANGIS.

Mais, Monsieur, qui peut me répondre, après une telle conduite, de la foi d'un homme qui a si indignement abusé de ma position?

DE NEVERS.

Oh! Madame, mes précautions sont admirablement prises : voici le contrat en blanc que Sa Majesté m'a envoyé par M. de Bezenval. . . . ou plutôt par de Rohan; il n'y a que les noms à remplir, et, si vous voulez, je vais le faire sur-le-champ.

MADAME DE NANGIS.

Non, non. . . . je vous en dispense.

DE NEVERS.

Vous refusez? songez pourtant que c'est la seule réponse possible à la certitude qu'on aura qu'un homme a passé la nuit chez vous.

MADAME DE NANGIS.

Eh bien ! Monsieur, puisqu'il n'y a que ce moyen, je signerai.

HECTOR, bas.

Oh ! non, non...

MADAME DE NANGIS, bas.

Chut !

DE NEVERS.

Vous vous rendez ?

MADAME DE NANGIS.

Il le faut bien. Je signerai ce contrat... Je vous donne ma parole de le signer, et je suppose que vous allez vous retirer.

DE NEVERS.

Ah ! voilà, Madame, ce que j'avais encore prévu... une promesse à laquelle je me serais laissé prendre, car vous faites de moi tout ce que vous voulez ; mais je me suis armé contre ma propre faiblesse, et c'est pour cela que, comme je vous l'ai dit, j'ai brûlé mes vaisseaux.... Ah ! vous ne m'échapperez pas !

MADAME DE NANGIS.

Mais, Monsieur, cette surprise est odieuse....

DE NEVERS.

Mais, Madame, le contrat, le contrat couvre tout : la chapelle sera prête et l'aumônier averti.

MADAME DE NANGIS, avec colère.

C'est possible, Monsieur, mais enfin je ne puis passer toute cette nuit à causer ici avec vous.

DE NEVERS.

C'est trop juste, Madame, rentrez dans votre chambre, je resterai dans ce salon.

MADAME DE NANGIS, *embarrassée et impatiente.*

Mais ma chambre, Monsieur... je ne veux pas rentrer dans ma chambre.

DE NEVERS.

Oh! Madame, ne craignez rien, enfermez-vous, barricadez la porte, tirez les verroux... je passerai très-bien la nuit dans ce fauteuil et ne vous troublerai nullement.

Il s'assied.

MADAME DE NANGIS.

Mais c'est impossible... j'aurai beau m'enfermer... on n'en dira pas moins.... il n'en sera pas moins vrai....

DE NEVERS.

Vous oubliez le contrat, Madame.

MADAME DE NANGIS, *avec colère.*

Mais le contrat... le contrat...

HECTOR.

Prenez-le.

DE NEVERS.

Le voilà, Madame... c'est comme une capitulation: la place est prise quoiqu'elle ne soit pas encore rendue.

MADAME DE NANGIS.

Eh bien! voyons donc ce contrat.

DE NEVERS, *à part, après le lui avoir remis.*

Elle le prend, madame de Sauves avait raison.

MADAME DE NANGIS.

Vraiment, il est en règle.

HECTOR.

Donnez.

DE NEVERS.

Je vous l'ai dit, il n'y manque que les signatures.

HECTOR, signe.

Il n'y manque rien.

MADAME DE NANGIS, reprenant le contrat et le lisant, laisse échapper un cri de surprise et de joie.

Ah! ah!

DE NEVERS.

Vous vous trouvez mal?

MADAME DE NANGIS.

Non.. non, mais ce contrat.

DE NEVERS.

Je vais le signer à l'instant.

MADAME DE NANGIS.

C'est inutile.. Je me fie à votre parole. (Avec ironie.) Ainsi, Monsieur, je ne puis échapper à votre ruse; il sera dit qu'un homme a passé la nuit chez moi.

DE NEVERS.

Oui, Madame.

MADAME DE NANGIS.

Mais cet homme sera mon mari?

HECTOR, bas.

Oui, oui...

DE NEVERS.

Je vous en fais le serment.

MADAME DE NANGIS.

Et il n'y a pas moyen qu'il sorte sans être vu.

DE NEVERS.

Aucun.

MADAME DE NANGIS.

Vos précautions sont bien prises?

DE NEVERS.

Parfaitement.

MADAME DE NANGIS.

Eh bien, Monsieur, il faut donc céder!

DE NEVERS.

Je vous le conseille.

MADAME DE NANGIS.

Et rentrer chez moi.

DE NEVERS.

Permettez-moi de vous offrir la main.

MADAME DE NANGIS.

Je vous suis obligée.

DE NEVERS.

Et vous gardez le contrat?

MADAME DE NANGIS.

Oui, vraiment, j'emporte mon excuse. (Elle rentre.)

DE NEVERS, après que la porte est fermée.

Ah! enfin elle est à moi.

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE NEVERS, seul.

Il est endormi. Le jour parait; le duc se réveille, ouvre la fenêtre et jette son échelle de corde.

DE NEVERS.

Or ça, vous autres, n'oubliez pas la consigne, et tirez.

Il descend.

UNE VOIX.

Qui vive... qui vive... qui vive !..

Un coup de feu.

SCÈNE II.

MADAME DE NANGIS, HECTOR DE ROHAN.

HECTOR.

Qu'est-ce cela ?

MADAME DE NANGIS, allant vers la fenêtre et écoutant.

Restez... restez... c'est M. de Nevers qui a pris soin de se faire remarquer.

HECTOR.

Mais ce coup de feu?

MADAME DE NANGIS.

Silence!.. Il a bien réussi... on accourt, on interroge les sentinelles... elles répondent que c'est un homme qui descend de chez moi... Tout le monde se met aux fenêtres. Allons, le scandale était bien arrangé; dans deux minutes tout le château va être averti, et l'on va sans doute accourir. Qu'ils viennent; M. de Nevers surtout... C'est à mon tour à me venger.

HECTOR.

Ma chère Diane, n'oubliez pas ce dont nous sommes convenus. Je vais sortir de cet appartement et arranger tout ce qui est nécessaire pour votre départ.

MADAME DE NANGIS.

Ainsi, vous voulez absolument que je parte?

HECTOR.

Il le faut, Diane. Dès que notre mariage aura été célébré, et il le sera ce matin, vous quitterez ce château, la France, et vous irez à Londres auprès de ma mère.

MADAME DE NANGIS.

Ainsi, je ne vous aurai revu que pour être encore séparée de vous. Ah! cela est bien triste.

HECTOR.

Sans doute; mais vous comprenez qu'après avoir reçu de Catherine l'ordre d'épouser le duc de Nevers, ce serait vous exposer au ressentiment d'une femme qui n'a ja-

mais pardonné, que de demeurer en France lorsque vous avez osé désobéir à sa tyrannique volonté.

MADAME DE NANGIS.

Mais pourquoi ne pas me suivre?

HECTOR.

C'est que j'ai à remplir ici un devoir auquel l'honneur ne me permet pas de me soustraire.

MADAME DE NANGIS.

Mais, ce mariage, pourquoi le conclure si précipitamment, et ne pas attendre des jours plus heureux?

HECTOR.

Vous oubliez qu'il faut que vous quittiez ce château, et que vous ne le pouvez pour votre honneur que lorsqu'une explication publique aura fait taire les propos que la conduite de M. de Nevers peut faire tenir sur votre compte.

MADAME DE NANGIS.

Votre nom ne sera-t-il pas ma plus complète justification.

HECTOR.

Oui, lorsque vous l'aurez reçu en face de toute cette cour qui sans doute répand déjà contre vous les bruits les plus injurieux; lorsque vous l'aurez reçu en face de M. de Nevers, qui peut seul détruire hautement les soupçons qu'il a fait naître, et dont il ne faut pas que les relations avec la femme du duc de Rohan puissent un jour être calomniées.

MADAME DE NANGIS.

Je ferai ce que vous voudrez... Cependant mon départ, ce mariage, notre séparation, tout cela me semble si

étrange et si précipité, que je ne peux me rendre compte de la nécessité qui vous force à agir ainsi, et je crains...

HECTOR.

Oh! doutes-tu de moi?

MADAME DE NANGIS.

Non, Hector... Hier j'en eusse douté, qu'aujourd'hui je serais assurée que vous ne pouvez rien conseiller d'indigne à celle qui va porter votre nom.

HECTOR.

Tu as raison, Diane, ton honneur sera sauvé... le mien aussi.

MADAME DE NANGIS.

Que dites-vous?

HECTOR.

Rentre... rentre! il faut que je m'occupe de ton départ... Je compte sur ton courage.

MADAME DE NANGIS.

A bientôt, n'est-ce pas?

HECTOR.

Oui, à bientôt.

SCÈNE III.

HECTOR, seul.

Ah! béni soit le ciel, de l'avoir trouvée si docile à mes vœux!... Oui, oui, voilà ce qu'il faut faire... Je verrai Nevers, j'en appellerai à sa générosité, à son honneur; il gardera encore mon secret jusqu'après la

célébration de ce mariage ; elle partira alors... J'ai vu Georges hier ; il a trouvé un moyen de s'embarquer pour Londres... Il emmènera Diane, il la conduira près de ma mère. Elles seront deux alors pour apprendre leur malheur. L'une voudra protéger sa fille, l'autre voudra consoler sa mère : elles se feront un devoir de vivre. On vient... Oh ! hâtons-nous ; chaque moment de retard peut lui porter le coup que je veux du moins lui sauver.

SCÈNE IV.

MESDAMES DE SILLERY, DE CHATEAUVIEUX, puis MADAME DE SAUVES.

On ouvre la porte du fond.

MADAME DE SILLERY, entrant avec madame de Châteauvieux.

Eh bien, ma chère, la voilà donc cette vertu dont on nous faisait un si pompeux étalage.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Elles sont toutes comme ça. Soyez assurée que cet amant n'est pas le premier.

MADAME DE SILLERY.

Mais que va devenir son mariage avec M. de Nevers après un tel éclat ?

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Si la présentation de madame de Nangis n'a pas eu lieu hier au soir, c'est probablement parce que le duc a eu des soupçons de ce qui se passait.

MADAME DE SILLERY.

Et l'on ne sait pas du tout le nom du préféré?... on ne désigne personne?

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

On se perd en conjectures. Cependant je puis vous faire part d'un soupçon... (Madame de Sauves paraît.) Mais voici madame de Sauves, elle doit en savoir plus que nous : elle est trop l'amie de madame de Nangis pour n'être pas pour quelque chose dans ses intrigues.

MADAME DE SILLERY.

Il est certain qu'on ne peut guère expliquer autrement leur intimité.

MADAME DE SAUVES, entrant, à part.

Ah! la médisance est debout avant l'amitié!... Il est temps, je pense, que je vienne au secours de cette pauvre Diane; je lui dois bien cela. (Haut.) Eh! Mesdames, que faites-vous donc de si bonne heure chez madame de Nangis?

MADAME DE SILLERY, bas.

Eh mais, ma chère, nous étions tout étonnées de ne pas vous y voir, car je suppose que vous savez la grande nouvelle?

MADAME DE SAUVES.

Comment donc, tout le château en parle : on dit que le Gars est pris et qu'il sera exécuté ce matin... et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on assure qu'il est depuis plus de vingt-quatre heures ici sans que personne s'en doute.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

C'est une pauvre nouvelle que la vôtre, et qui n'intéresse que le succès du siége.

MADAME DE SAUVES.

Et non pas ses plaisirs... Je vois ce que c'est : vous voulez parler du mariage du duc de Nevers et des préparatifs qu'il fait pour le célébrer dignement.

MADAME DE SILLERY.

Comment ! c'est pour lui qu'on a si magnifiquement orné la chapelle ?

MADAME DE SAUVES.

Pour lui.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Mais il ne sait donc rien ?

MADAME DE SAUVES.

Il sait que madame de Nangis consent à l'épouser, c'est assez pour la cérémonie, ce me semble.

MADAME DE SILLERY.

Ah ! elle consent à épouser M. de Nevers ?... Pauvre homme !

MADAME DE SAUVES.

Vous avez l'air de le plaindre.

MADAME DE SILLERY.

Un honnête homme trompé ne mérite-t-il pas de l'être ?

MADAME DE SAUVES.

Vraiment !... Voilà une pitié qui vous arrive bien tard, et j'en connais qui certes y ont plus de droits que M. de Nevers.

MADAME DE SILLERY.

Il me semble, Madame, qu'on n'a jamais vu un amant descendre de ma fenêtre ?

MADAME DE SAUVES.

Il est sûr que M. de Guise est un trop grand seigneur pour que toutes les portes ne lui soient point ouvertes.

MADAME DE SILLERY.

C'est une insulte, Madame!

MADAME DE SAUVES.

Comment appelez-vous vos suppositions sur madame de Nangis?

MADAME DE CHATEAUVIEUX, *s'interposant.*

Mais, Madame, l'aventure de madame de Nangis s'est passée au grand jour.

MADAME DE SAUVES.

Et véritablement c'est une maladresse dont vous êtes incapable.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Mais, Madame, on ne m'a jamais rien dit de pareil.

MADAME DE SAUVES.

En face, c'est possible.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Je méprise les propos qu'on tient en arrière.

MADAME DE SAUVES.

En ce cas, je donnerai à madame de Nangis le conseil de suivre votre exemple... La voici... Venez donc, chère amie, voilà ces dames qui sont tout inquiètes sur votre compte.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME DE NANGIS.

MADAME DE NANGIS.

Mon Dieu! de quoi s'agit-il donc?

MADAME DE SAUVES.

D'un bruit...

MADAME DE SILLERY.

Absurde!

MADAME DE SAUVES.

Dont tout le monde parle.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

Et que personne ne croit.

MADAME DE SAUVES.

Et qui ne va pas moins qu'à dire qu'on a vu descendre de votre fenêtre...

MADAME DE NANGIS.

Qui donc?

MADAME DE SAUVES.

Je ne sais, moi, demandez à ces dames.

MADAME DE SILLERY, hésitant.

Mais... un voleur, peut-être.

MADAME DE NANGIS.

Bah!.. et je suis assurée qu'il y a d'assez méchantes gens en ce château pour dire que c'était un amant.

MADAME DE CHATEAUVIEUX, amèrement.

Madame, quand on est jeune et belle comme vous, il n'est pas impossible...

MADAME DE SAUVES.

D'avoir un amant... On en a bien sans cela, je vous jure. (Bas.) Elles sont furieuses... Elles feront une plaisante figure quand elles sauront la vérité.

MADAME DE NANGIS, bas.

je vous réponds, moi, que ce ne sera pas la leur qui sera la plus plaisante.

MADAME DE SILLERY, bas.

Cette assurance est vraiment impudente.

MADAME DE CHATEAUVIEUX, bas.

Nous allons voir jusqu'où elle la poussera ; voici M. de Nevers.

MADAME DE SILLERY, bas.

En vérité, ce serait une charité de le prévenir.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE DUC DE NEVERS, UN PAGE, dans le fond.

DE NEVERS, après avoir salué, au page.

Qu'on cherche partout le château, on le retrouvera, soyez-en assuré... dites à M. d'Anjou que j'en réponds.

LE PAGE.

Mais, Monseigneur, il n'a pas passé la nuit dans son appartement.

DE NEVERS.

N'importe; l'heure n'est pas sonnée; il reviendra, vous dis-je : allez, et prévenez le comte Orninsky que

je le recevrai dans cette salle, dès que je serai sorti de la chapelle.

MADAME DE SAUVES, à part.

Il paraît qu'il se croit déjà chez lui.

MADAME DE NANGIS, bas.

Nous y voilà.

DE NEVERS, offrant la main à madame de Nangis.

Madame, ne retardez pas plus long-temps un bonheur auquel maintenant vous ne pouvez plus mettre d'obstacles.

MADAME DE NANGIS.

Pardon, monsieur le Duc, il est des obstacles qui naissent quelquefois des choses qu'on a tentées pour les aplanir... vous allez en juger.

DE NEVERS, bas à madame de Sauves.

Où veut-elle en venir?

MADAME DE SAUVES, bas à Nevers.

Nous allons voir.

MADAME DE NANGIS.

Vous êtes un grand prince, monsieur le Duc, renommé dans toute la France, illustré par votre courage et vos brillantes qualités, vous tenez dans l'État un rang qui vous fait respecter, et que vous faites respecter plus encore.

DE NEVERS.

Voilà des éloges....

MADAME DE SAUVES, bas.

De bien mauvais augure: c'est le prélude de tous les refus.

MADAME DE NANGIS.

Ces éloges, vous les méritez, Monsieur, et c'est parce que vous les méritez que vous ne voudriez pas qu'on dise que vous avez fait un mariage indigne de vous.

DE NEVERS, *avec hauteur.*

Qui oserait le dire?

MADAME DE SAUVES, *après un silence, regardant mesdames de Sillery et de Châteauvieux.*

Personne ne prend la parole?

MADAME DE NANGIS.

Alors je continuerai.... Il y a des hommes qui croient avoir satisfait à toutes les exigences de leur repos et de leur honneur, lorsqu'ils peuvent présenter la conduite de leur femme comme irréprochable depuis leur mariage.

MADAME DE SAUVES.

Il me semble que c'est bien assez.

MADAME DE NANGIS.

Pour eux, sans doute, mais non pas pour vous, Monsieur; et il faut que la femme que vous honorez de votre alliance y entre pure et sans qu'aucun bruit injurieux ait flétri sa réputation.

DE NEVERS, *soupirant.*

Je vous comprends, Madame, et je ne suis pas homme à m'arrêter à des propos qui ne déshonorent que ceux qui les tiennent, et tout ceci n'est qu'un jeu sans doute.

MADAME DE NANGIS, *sérieusement.*

Non, monsieur le Duc, si l'honneur d'une femme est un jeu pour vous, il ne l'est pas pour elle.

DE NEVERS.

Que prétendez-vous?

MADAME DE NANGIS.

Je prétends que vous connaissiez la femme que vous voulez épouser, et que vous sachiez qu'elle se croirait indigne d'accepter votre nom, avant d'être pleinement justifiée de l'accusation qu'on a portée contre elle.

DE NEVERS.

Mais quelle accusation.

MADAME DE NANGIS.

Vous ne la soupçonnez pas? je vais vous le dire.

DE NEVERS.

C'est inutile... (Bas à madame de Sauves.) Elle veut me forcer à parler.

MADAME DE SAUVES, bas à Nevers.

Elle prend sa revanche.

DE NEVERS.

Eh bien! Madame, quelle justification exigez-vous?

MADAME DE NANGIS.

Je ne l'exige pas, je l'attends.

DE NEVERS.

Et de qui?

MADAME DE NANGIS.

De qui vous voudrez.

DE NEVERS, bas à madame de Sauves.

Elle se moque de moi.

MADAME DE SAUVES, de même.

Je le crois.

DE NEVERS, bas à madame de Nangis.

Si je dis tout, vous m'épouserez.

MADAME DE NANGIS.

Si vous dites... tout... oui.

DE NEVERS.

On ne saurait payer trop cher le bonheur de vous posséder. (Bas à madame de Sauves.) Je serai fort ridicule, mais qu'y faire!...

MADAME DE SAUVES, de même.

Allons, exécutez-vous de bonne grace.

DE NEVERS.

Hé bien! Mesdames, je sais tout.

MESDAMES DE SILLERY ET DE CHATEAUVIEUX.

Tout?

DE NEVERS.

Oui, Mesdames, je sais qu'on a dit qu'on avait vu un homme descendre des fenêtres de madame; et, qui plus est, je sais que c'est vrai.

MESDAMES DE SILLERY ET DE CHATEAUVIEUX.

Vrai !

DE NEVERS.

A moins que nous ne fussions deux, personne ne peut en être plus sûr que moi.

MADAME DE CHATEAUVIEUX.

C'était donc vous?

DE NEVERS.

Moi-même, Madame.

MADAME DE SILLERY, à madame de Châteauvieux.

Je ne croyais pas le mariage si avancé.

DE NEVERS.

Eh bien! Madame, êtes-vous contente?

MADAME DE NANGIS.

Pas encore, car il me semble que vous n'avez pas tout dit.

MADAME DE SAUVES, vivement.

Est-ce qu'il y a autre chose ?

DE NEVERS.

Ah ! c'est trop de rigueur ! et le mari, ce me semble, couvre toutes les fautes de l'amant.

MADAME DE NANGIS.

Est-ce là votre avis ? ainsi donc une femme surprise dans son appartement, forcée d'y demeurer avec celui qui l'a surprise, graces aux précautions qu'on a employées contre elle, à qui on laisse pour tout refuge d'accepter la main de celui dont la présence chez elle la perdrait sans cela ; cette femme, selon vous, monsieur le Duc, ne peut être blâmée, et son mariage suffit à sa justification.

DE NEVERS.

Oui, Madame, oui... (Avec hauteur.) Et, loin de la blâmer, je suppose que tout le monde la respectera lorsqu'elle s'appellera la duchesse de Nevers.

MADAME DE NANGIS.

Voilà qui est très-bien, car je suppose que vous la respecterez aussi lorsqu'elle s'appellera la duchesse de Rohan.

TOUS.

La duchesse de Rohan.

MADAME DE NANGIS.

Lisez, Monsieur.

DE NEVERS.

Mon contrat !

MADAME DE SAUVES, riant.

Signé par un autre.

DE NEVERS.

Signé par M. de Rohan.

MADAME DE NANGIS.

Il était ici lorsque vous y êtes arrivé.

MADAME DE SAUVES.

Ici !

MADAME DE NANGIS.

Surpris par vous, il a voulu se retirer, mais vous aviez fait soigneusement fermer les portes.

MADAME DE SAUVES.

Et mis des sentinelles sous les fenêtres.

MADAME DE NANGIS.

Alors il s'est caché dans cette chambre, il a entendu tout ce que vous m'avez dit, et il a signé le contrat.

MADAME DE SAUVES, riant.

Que M. de Nevers apportait exprès... et il était là pendant qu'ici M. de Nevers (elle rit plus fort.) Oh ! j'en mourrai.

DE NEVERS, violemment et avec éclat.

Ah ! malheur sur nous ! malheur sur vous, Madame, voilà une vengeance que je n'eusse pas osé demander au Ciel.

MADAME DE NANGIS.

Vous n'avez pas à en exercer sur M. de Rohan, car si quelqu'un est insulté c'est moi, Monsieur, et c'est à moi seule que la réparation était due.

DE NEVERS.

Oh! Madame! malheureusement pour vous, il n'y a plus de réparation possible entre lui et moi.

MADAME DE NANGIS.

Et vous osez parler de vengeance, monsieur le Duc. N'oubliez pas que, si vous êtes le chef de cette armée, que si tout le monde vous obéit ici, vous n'êtes pas assez puissant cependant pour y disposer des jours d'un homme.

DE NEVERS.

Non! car je ne puis pas les disputer au bourreau.

MADAME DE NANGIS.

Au bourreau!

TOUS.

Grand Dieu!

DE NEVERS.

Oui, Madame, au bourreau qui attend le Gars et qui ignore comme vous que c'est M. de Rohan qui doit répondre à ce nom.

MADAME DE NANGIS.

Lui, le Gars!.. et il va revenir... mon Dieu!

DE NEVERS, avec étonnement et colère.

Il n'est donc plus ici?.., il est parti... il a quitté ce château?

MADAME DE NANGIS.

Il va revenir, et il ne sait pas que la mort l'attend.

DE NEVERS.

Il le sait, Madame...

MADAME DE NANGIS.

Il le sait!...

DE NEVERS.

Oui! et il le savait hier, le lâche, lorsqu'il ma demandé comme une grace quelques heures d'existence que je lui ai données, car j'estimais sa parole plus haut que sa vie, il le savait l'infâme, lorsqu'il vous a entraînée dans sa perte; et aujourd'hui il a quitté ce château, il s'est enfui, il m'a menti, il vous a perdue, et dans sa fuite honteuse il emporte à la fois votre honneur et le mien.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR.

Les voici tous deux, monsieur le Duc.

MADAME DE NANGIS, se jetant au devant d'Hector.

Ah! malheureux! pourquoi être revenu?

HECTOR.

Tu me le demandes, tu le sais donc alors?

MADAME DE NANGIS.

C'est pour mourir, n'est-ce pas? voilà donc ce que tu me cachais!

HECTOR.

Oui, Diane, voilà ce qu'hier je n'ai pas osé vous dire lorsque je vous ai revue; voilà ce que je voulais vous cacher encore lorsque je suis revenu dans cet appartement pour vous conseiller d'épouser M. de Nevers, et que lui-même vous a presque jetée dans mes bras; voilà ce que tu ne devais apprendre que lorsque nous eussions été séparés pour jamais.

MADAME DE NANGIS.

Et ce que vous venez me dire à présent qu'il n'y a plus de salut pour nous, et lorsque tout à l'heure nous pouvions fuir ensemble.

HECTOR.

C'est qu'alors tu me l'avais demandé avec ces cris et ces larmes; tu n'aurais pas cru qu'on pût m'accuser d'infamie et de lâcheté, et tu vois bien que tu te serais trompée et qu'il vaut mieux que je meure.

MADAME DE NANGIS.

Oh! c'est impossible!... monsieur le Duc!... Monsieur vous pouvez le sauver vous... vous êtes puissant, vous pouvez tout ici, vous êtes généreux, et puis, c'est vrai, M. de Rohan vous a insulté, oui, il vous a insulté et vous ne voudrez pas que l'on dise que le duc de Nevers venge ses insultes par la main du bourreau.

DE NEVERS.

Madame!

MADAME DE NANGIS.

Mais on ne le dira pas, car vous le sauverez, vous le sauverez!

DE NEVERS.

Je l'ai voulu, Madame, et quoique la récompense que j'en ai reçue me donnât le droit de me croire dégagé de toute générosité, il y a cependant en mon cœur un souvenir qui dominerait encore mon ressentiment. Il y a aussi des douleurs qui éteignent toutes les colères, et je sauverais encore M. de Rohan, si cela était en mon pouvoir.

HECTOR.

Eh bien! monsieur le Duc, c'est au nom de ce souvenir, de cette générosité que je crois sincère que je vous demande un dernier service.

DE NEVERS.

Parlez, Monsieur; le fils de la duchesse de Rohan a le droit de me tout demander.

HECTOR.

Dans cette chapelle, Monsieur, tout est prêt pour un mariage!... je vous demande quelques minutes pour lui donner devant Dieu un nom que, je l'espère, vous ferez respecter en ce monde.

DE NEVERS.

Monsieur le Duc, je ne fais rien pour vous en cette circonstance, car l'heure n'est pas sonnée, et le prêtre vous attend.

MADAME DE NANGIS.

Eh bien, allons... allons... le nom de votre épouse me donnera un droit que j'avais oublié.

HECTOR.

Viens!...

Ils sortent avec mesdames de Châteauvieux et de Sillery. Le Duc veut s'éloigner, madame de Sauves l'arrête vivement.

MADAME DE SAUVES.

Monsieur le Duc, Diane a raison, vous ne pouvez pas laisser périr M. de Rohan, il y va de votre honneur; n'oubliez pas que c'est nous qui l'avons perdu.

DE NEVERS.

Eh! que voulez-vous que je fasse?

MADAME DE SAUVES.

Je ne sais!... inventez; imaginons quelque chose : le départ du duc d'Anjou vous laisse maître ici.

DE NEVERS.

Le maître d'exécuter les ordres de Catherine; voilà tout. Mais voici le comte Orninski! faut-il que j'aie à m'occuper en cet instant de pareils détails!

SCÈNE VIII.

LE COMTE ORNINSKI, LE DUC DE NEVERS, MADAME DE SAUVES.

ORNINSKI.

L'heure presse, monsieur le Duc... le roi a reçu la couronne des mains de nos envoyés. et il ne reste qu'à vous remettre la liste des personnes qui doivent composer sa maison.

DE NEVERS.

J'ai ordre de l'approuver sur-le-champ, M. le Comte, car le roi est persuadé que vous ne placerez à ses côtés que des hommes qui, comme lui, veulent le bonheur de la Pologne.

ORNINSKI.

N'avez-vous aucun nom à y ajouter?

DE NEVERS.

Aucun.

ORNINSKI.

Aucun! et je suis autorisé à vous dire que la diète

verrait avec plaisir figurer dans cette liste et parmi les premiers noms de la Pologne un de ces noms illustres que la France respecte, et qu'elle ne peut recevoir qu'avec honneur un gentilhomme de cette nation où elle est venue chercher un roi.

MADAME DE SAUVES, à part.

Que dit-il?

DE NEVERS.

Pardon, monsieur le Comte; dans l'ignorance où j'étais de vos intentions, je n'ai pu proposer cette faveur à personne, et il n'est personne à qui je voulusse l'imposer comme un ordre.

MADAME DE SAUVES, bas.

Il en est une peut-être pour qui ce serait un service.

DE NEVERS.

Que voulez-vous dire?

MADAME DE SAUVES.

Laissez-moi, Messieurs, écrire un nom sur cette liste... il est honorable et respecté, je vous l'assure.

DE NEVERS.

Ah! je vous comprends... (Il écrit et lui montre le papier.) tenez, voyez.

MADAME DE SAUVES.

Oui... oui... c'est cela, c'est la seule réponse que le duc de Nevers put faire au contrat de M. de Rohan... C'est une noble action.

DE NEVERS.

Dont je vous dois la pensée.

MADAME DE SAUVES.

J'en suis fière et je cours lui apprendre...

DE NEVERS.

Non, non, le flatter d'une espérance qui pourrait lui échapper... ce serait ajouter à son malheur, attendez. (Au comte.) Lisez, monsieur le Comte.

ORNINSKI.

Monsieur le Duc, vous avez accepté sans les connaître les noms que j'ai inscrits sur cette liste, je vous ferais injure de ne pas approuver de même celui que vous trouvez digne d'y prendre place; il ne me reste plus qu'à faire signer les brevets par le roi.

DE NEVERS.

Ah! je les lui porte moi-même... il les signera tous, j'en suis assuré, car le roi de Pologne peut faire ce que n'eût pas osé le duc d'Anjou. Attendez mon retour... espérez, Madame; je suis à vous, Monsieur, je suis à vous.

SCÈNE IX.

LE COMTE ORNINSKI, MADAME DE SAUVES.

ORNINSKI.

Il paraît, Madame, que c'est un service que vous venez de rendre à M. de Nevers, en lui désignant ce gentilhomme pour suivre Sa Majesté.

MADAME DE SAUVES.

Monsieur le Comte, ce n'est pas à lui que je pensais, à dire vrai.

ORNINSKI.

Alors, Madame, c'est à nous que vous l'avez rendu.

MADAME DE SAUVES.

Vraiment, je n'y pensais pas davantage, quoique je sois certaine que vous me serez reconnaissante du choix que j'ai fait... Ah! les voici déjà, mon Dieu!

ORNINSKI.

N'est-ce pas M. de Rohan? celui qu'on doit exécuter tout à l'heure.

MADAME DE SAUVES.

Lui-même.

ORNINSKI.

C'est un noble gentilhomme, et la France devrait être plus ménagère d'un si noble sang.

Entrée générale ; officiers polonais, seigneurs, soldats.

MADAME DE SAUVES.

Vous avez raison; mais quel est tout ce monde?

ORNINSKI.

D'une part les officiers de la maison du roi, de l'autre les soldats qui viennent chercher M. de Rohan.

SCÈNE X.

LES MÊMES, HECTOR DE ROHAN, MADAME DE NANGIS.

MADAME DE NANGIS.

Oh! c'en est donc fait!

HECTOR.

Messieurs, je suis à vos ordres.

MADAME DE NANGIS.

Oh! je ne te quitte pas, je mourrai près de toi, ils me frapperont sur ton cœur.

HECTOR.

Retenez-la, secourez-la... Oh! Diane, Diane, adieu!

MADAME DE SAUVES, l'arrêtant vivement.

Attendez, ah! attendez.. il nous reste encore une espérance.

UN PAGE.

Les brevets des officiers de la maison du roi.

ORNINSKI.

C'est bien. A vous, Messieurs.

MADAME DE SAUVES.

Écoutez, écoutez...

ORNINSKI, appelant.

M. le premier chambellan, comte de Polosky.

MADAME DE SAUVES, à part.

Ce n'est pas lui.

Cet officier s'avance et prend son brevet des mains du comte.

ORNINSKI.

M. le premier maître de la cavelerie, comte de Molwen.

MADAME DE SAUVES, à part.

Oh! rien, rien!

Même jeu de scène.

ORNINSKI.

M. le grand sénéchal du palais, baron de Polden.

MADAME DE SAUVES, à part.

C'en est fait... il n'a rien obtenu!

Même jeu de scène.

HECTOR.

Oh! Diane, Diane, il faut nous séparer.

ORNINSKI.

M. le gouverneur de la maison du roi, prince de Czatoriski.

MADAME DE SAUVES, *à part.*

Il n'a pas osé revenir ; M. de Rohan est perdu.

ORNINSKI.

Monsieur...

DE NEVERS, *arrivant.*

En voici un que vous deviez lire le premier, M. le comte, et que j'ai eu le malheur de vous faire attendre.

ORNINSKI, *lisant.*

M. le premier grand écuyer, duc de Rohan.

TOUS.

Grand Dieu !

ZANINSKI.

M. de Rohan, tout à l'heure condamné et proscrit.

DE NEVERS.

C'est à ce titre, Messieurs, que j'ai espéré que les Polonais voudraient bien le recevoir.

MADAME DE NANGIS.

Ah ! monsieur le Duc, c'est une vengeance digne de vous.

MADAME DE SAUVES.

Et qui repose bien d'une mauvaise nuit, n'est-ce pas, mon cousin.

HECTOR.

Comment m'acquitterai-je jamais.

DE NEVERS.

Votre mère m'avait payé d'avance, et si vous devez des remercîmens à quelqu'un, c'est à madame.

MADAME DE NANGIS.

Oh! Henriette! Henriette!

MADAME DE SAUVES.

Mais, mon Dieu! j'étais bien sûre que c'était trop drôle pour pouvoir finir si tristement.

— FIN.



